
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

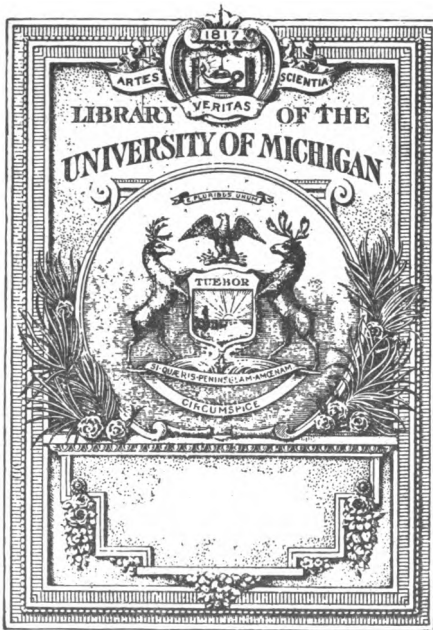
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

A

942,302



THE GIFT OF
Newton S. Bement



La porte rouge

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur :

CHATEAU EN LIMOUSIN, roman vrai.

LA FEMME ET SON SECRET.

L'ENNEMIE INTIME, roman.

TERRES ÉTRANGÈRES : Norvège. — Suède. — Hollande. —
Andalousie.

LA VIE AMOUREUSE DE MADAME DE POMPADOUR. (Collection
« Leurs Amours »).

Chez d'autres éditeurs :

AVANT L'AMOUR.

LA RANÇON.

L'OISEAU D'ORAGE.

HELLÉ.

LA MAISON DU PÉCHÉ.

LA VIE AMOUREUSE DE FRANÇOIS BARBAZANGES.

LA REBELLE.

L'AMOUR QUI PLEURE.

L'OMBRE DE L'AMOUR.

LA DOUCEUR DE VIVRE.

NOTES D'UNE VOYAGEUSE EN TURQUIE.

MADELEINE AU MIROIR.

LA VEILLÉE DES ARMES.

PERSÉPHONE.

PRISCILLE SÉVERAC.

LE BOUCLIER D'ALEXANDRE.

FIGURES DANS LA NUIT.

UNE PROVINCIALE EN 1830.

Pour paraître prochainement :

GÉRARD ET DELPHINE

II

Le rendez-vous du soir.

MARCELLE TINAYRE



Gérard et Delphine

**La porte
rouge**

ROMAN

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

Il a été tiré de cet ouvrage :
dix exemplaires sur papier de Hollande
numérotés de 1 à 10,
vingt exemplaires sur papier vergé pur fil
Outhenin Chalandre
numérotés de 11 à 30,
et cinquante exemplaires sur papier alfa
numérotés de 31 à 80.

848
T 59 ge

Droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.
Copyright 1936.
by ERNEST FLAMMARION.

gift
Linton S. Bennett
-30-58.

671

A MA FILLE
LUCILE TINAYRE-GRENAUDIER

La porte rouge

I

En cette année 1788, commença la grande vogue des Maisons russes.

C'était, joutant le parc du Raincy, quatre pavillons dont le revêtement de plâtre peint imitait les troncs d'arbre mal écorcés. Une galerie de bois rustique contournait l'unique étage où l'on accédait par des escaliers extérieurs. Ces petites constructions, qui dataient de 1750, contenaient des salles à manger, des billards, des salons de repos, et quelques chambres ouvrant sur la galerie. Le duc Louis-Philippe-Joseph d'Orléans les avait concédées à l'un de ses domestiques, le sieur Esse, ancien « cuisinier des voyages », avec la permission d'y établir un café.

L'enseigne annonçait :

« Café-restaurant du Raincy, dans le goût russe, à 2 lieues 1/2 de Paris par la Porte Saint-Martin et Pantin, dans le jardin anglais de Mgr le duc

d'Orléans. Ce lieu charmant est tenu par le sieur Esse. On trouve chez lui des provisions de bouche de toute espèce, toutes sortes de vins et servi très proprement. On y parle français et anglais. Les fêtes et dimanches, il y a des bals champêtres. »

Les Parisiens en bonne fortune fréquentaient les Maisons russes. Ils y venaient danser sur le gazon par les beaux soirs d'été, souper sous les tonnelles, et s'égarer deux à deux dans les allées du parc que la bienveillance de Monseigneur ouvrait aux clients de M. Esse. Le pavillon le plus éloigné de la route, le plus solitaire parmi les arbres qui le couvraient de leur vaste feuillage, recevait parfois des pensionnaires : convalescents qui faisaient une cure de lait, hommes d'étude qui apportaient des livres dans leur bagage, amoureux clandestins, désireux de ne voir personne, et surtout de n'être pas vus. Ceux-là étaient accueillis avec une faveur particulière « L'amour n'est jamais avare quand il est heureux », disait M. Esse, instruit dans la connaissance des passions par vingt années de service domestique.

Pendant les mois d'hiver, le « Pavillon des amants » comme on l'appelait dans le pays, restait presque toujours vide, et les autres pavillons ne s'animaient que le dimanche et les jours de chasse. Tout semblait mort, quand les maîtres n'étaient pas au château. Quelquefois, M^{me} la Duchesse d'Orléans y venait, seule avec une dame

d'honneur. Charitable et résignée, sans prestige, « ennuyeuse », prétendaient les amies de Monseigneur, « comme la vertu », elle ne donnait pas de fêtes. Son mari évitait sa compagnie ; ses enfants appartenaient, corps et âme, à leur gouvernante, l'odieuse Genlis. Où était Monseigneur ? En Angleterre, ou dans quelque'une de ses nombreuses résidences : Saint-Leu, Mareuil, Villers-Cotterets, Mousseaux.

Dans l'hiver de 1787 à 1788, les chasses furent moins brillantes et plus rares que les années précédentes. Monseigneur n'y parut point. Il avait soutenu le Parlement contre la Cour, et le Roi l'avait envoyé en exil à Villers-Cotterets.

★
★★

Une seule fois, pendant son exil, le duc d'Orléans eut la permission de se rendre au Raincy, et quelques-uns de ses familiers vinrent de Paris lui faire leur cour. M. Esse vit passer les voitures de l'évêque d'Autun, du duc de Biron, de M. de La Mark. Il aperçut M^{me} de Buffon avec M. de Laclos dans son carrosse, et M^{me} Elliott toute seule dans son cabriolet.

Les mêmes voitures repassèrent sur la route, avant la fin de l'après-midi, mais celle de M^{me} Elliott s'arrêta devant les Maisons russes. La belle Écossaise en descendit. M^{me} Esse courut à sa rencontre, et lui baisa les mains :

« Ah ! Milady ! Quel honneur ! Quel bonheur ! »

Les cafetiers étaient tout dévoués à M^{me} Elliott, qui les avait mariés et qui avait obtenu pour eux la concession des Maisons russes. M. Esse ne souffrait pas que des personnes mal instruites, animées de haine contre l'Angleterre, traitassent « d'aventurière à la solde de Pitt » cette femme si belle et si bonne. Il la connaissait bien. Il lui avait servi de maître d'hôtel, « butler », prêté par Monseigneur dans le temps que ce prince disputait M^{me} Elliott au prince de Galles, et il s'était réjoui que le duc d'Orléans l'eût emporté sur l'héritier du trône britannique. Il pouvait affirmer que M^{me} Elliott était d'excellente famille — les Dalrymple sont alliés à la meilleure noblesse d'Écosse. — Sa mère, ses deux sœurs, étaient des soleils de beauté, et elle, miss Grace, effaçait leur éclat. On l'avait mariée à quinze ans, la pauvre jeune lady. On l'avait affligée d'un époux plus âgé que son propre père. Ce mariage-là ne pouvait durer. Elle était née sensible. Elle fut donc sensible pour un noble lord, et puis pour un autre noble lord ; et puis pour Son Altesse le prince de Galles dont elle eut une petite fille, élevée par lord et lady Cholmondley. Enfin le duc d'Orléans l'avait rendue plus sensible encore... Quel Français pourrait le lui reprocher ? Elle était venue vivre à Paris, dans sa maison de la rue de Miromesnil, tout contre le jardin de Mousseaux. Pourquoi le duc s'était-il détaché d'elle ? Parce que M^{me} de Buffon l'avait conquis à la

pointe de l'éventail. M^{me} Elliott avait eu bien du chagrin, mais fière et généreuse, elle était restée l'amie fidèle de son infidèle amant, et le duc, touché de cette grandeur d'âme, lui conservait une reconnaissante affection. Cela n'était pas un secret.

Seulement, par manière d'avertissement à sa femme, M. Esse ajoutait :

« Telles sont les mœurs des princes. Ce ne sont point les nôtres, et ce qu'on souffre à de grandes dames serait criminel dans l'épouse d'un commerçant, fût-elle plus jolie encore et plus sensible que M^{me} Elliott. »

Grande, blonde, enveloppée de zibeline, la belle Écossaise entra dans le pavillon et demanda du thé. Pendant qu'on la servait, elle s'informa des affaires du cafetier, par bonté d'âme, et elle apprit qu'il n'y avait, en ce moment, aucun pensionnaire.

« J'ai recommandé votre maison à un de mes amis, dit-elle à M. Esse. Son médecin lui a prescrit de passer quinze jours aux champs malgré la mauvaise saison, et d'y être en repos, c'est-à-dire parfaitement seul. Il viendra donc et vous aurez pour lui les égards les plus discrets. »

M. Esse considéra d'un air de respect l'impassible visage de la jeune femme. Il flairait un doux secret, qu'il ne devait absolument pas comprendre. En même temps, il entrevoyait un pensionnaire peu exigeant, pourvu qu'on lui laissât la paix.

Avec ce goût de la complicité qui est un des traits du bon domestique, il répondit :

« Milady peut compter sur notre zèle. Des égards discrets... cela dit tout. Nous savons ne pas importuner les clients et nous rendre silencieux, que dis-je! presque invisibles. »

*
**

Ainsi annoncé par M^{me} Elliott, le chevalier de Sevestre arriva au Raincy dans les premiers jours de février.

Un grand jeune homme, habillé d'une redingote carmélite à triple collet et d'une culotte de peau blanche, chaussé de bottes noires, et coiffé d'un chapeau rond selon le goût du jour qui allait à la simplicité anglaise. Dans ce costume civil, il avait l'air d'être en uniforme, tant sa façon de redresser sa taille et de tenir la tête haute et droite, sentait le militaire. M^{me} Esse le conduisit au Pavillon, à travers le potager coupé d'allées en croix, et bordé de pommiers qui semblaient morts. Elle lui fit remarquer, dans le mur d'enclos, une porte qui donnait sur la campagne. En prenant un sentier à travers bois, on gagnait, par un raccourci, la grande route. M. le chevalier aurait la clé de cette porte et il en disposerait, lui seul.

M. le chevalier parut content. Il considéra le pavillon à demi caché parmi des lilas sans feuilles et les sapins sombres.

« Voilà qui est bien », dit-il.

Il monta l'escalier rustique et par une porte ouverte sur le balcon de rondins entre-croisés, il entra dans une pièce très propre qui servait de salle à manger ou d'antichambre. Elle commandait une autre pièce, plus vaste, boisée et peinte en blanc, avec un lit dans une alcôve drapée de siamoise blanche à dessins verts.

M^{me} Esse lui vanta l'épaisseur et la mollesse du matelas, et cela le fit sourire :

« Me prenez-vous pour un abbé ? »

Quand il souriait, son visage un peu sévère prenait un grand charme, et l'on voyait mieux qu'il était très jeune... à peine vingt-cinq ans. Il avait un front haut et découvert, des sourcils presque noirs, le nez droit d'une coupe très noble, les joues un peu maigres, la bouche charmante, le menton solide et fin. La cravate de mousseline blanche faisait paraître plus mat son teint hâlé. A contre-jour, les yeux paraissaient bruns, mais lorsque la lumière s'y reflétait, on voyait qu'ils étaient d'un beau bleu d'ardoise. Les cheveux, soigneusement poudrés, formaient deux rouleaux sur chaque tempe et se nouaient en queue, d'un ruban noir.

M^{me} Esse prit les ordres du chevalier pour les heures et le menu des repas, et le laissa seul avec le valet qui lui apportait son bagage.

Elle ne put se tenir de dire à son mari :

— Cet officier que Milady nous envoie a si bon air qu'il doit être dangereux pour les femmes

dont la vertu n'est pas établie sur de solides principes.

— Donc pour toutes les femmes, repartit le cafetier.

Il avait trop vu d'intrigues pour douter qu'une femme, attaquée par un homme de cet air-là, ne finît pas par se rendre.

Dix ou douze jours passèrent ainsi. Les cafetiers s'attendaient à revoir la belle Écossaise, car ils ne doutaient pas que le chevalier ne fût son heureux amant. Aussi redoublaient-ils de curiosité cachée et de discrétion marquée.

Un matin, M. de Sevestre ordonna qu'on lui servît un repas froid, dans sa chambre, où il dînerait à son heure, ne voulant ce jour-là ni servante, ni valet. Il sortit par la porte du potager et s'en fut dans la campagne, tandis que M. Esse et M^{me} Esse, résignés, pour gagner honnêtement leur argent, à ne rien entendre et à ne rien voir, souhaitaient bien du bonheur à leur chère bienfaitrice.

II

La voiture qui avait amené Delphine disparut à un tournant, dans la direction de Montfermeil. Alors, Gérard entraîna la jeune femme. Ils étaient seuls, sur le pavé du roi. La vieille route s'en allait, déserte, entre ses deux files d'ormeaux argentés de lichen et caressés d'un soleil pâle. On voyait des bouquets de bois violets et roux, des chaumières, des jardinets clos de palissades, où des choux frisés gardaient, au creux de leurs gaurures, des gouttes de rosée oubliées par l'aurore. Était-ce avril ou février ? Les oiseaux s'y trompaient sans doute, car ils jetaient de petits cris qui essayaient d'être un chant.

Gérard ne savait que répéter :

« Delphine !... Delphine !... »

Il froissait la pelisse de velours noir et le capuchon à demi rabattu sur le cher petit visage qu'il aimait. Elle était là, toute la douceur du monde, Delphine de Vauvigné. Elle était avec Gérard, et

la journée qui leur était donnée, commençait à peine.

— Eh bien ? dit-elle, êtes-vous content ? Vous aviez prétendu que je ne pourrais jamais me rendre libre... Mais ce que veulent deux femmes le diable le veut. M^{me} Elliott a tout arrangé. L'Ogre et Truitonne sont absents, par extraordinaire...

L'« Ogre », c'était M. de Vauvigné, et « Truitonne », M^{me} d'Aixy, le mari et la belle-sœur de Delphine.

— ...Je suis partie de bonne heure, ce matin soi-disant pour passer la journée avec Grace. Elle m'a conduite, dans sa voiture, à la Porte Saint-Martin où le cabriolet de louage m'attendait. Et me voici. Maintenant, menez-moi vite aux Maisons russes... Que de cailloux sur cette route ! Il n'y restera rien de mes souliers.

— Je voudrais vous porter dans mes bras, madame Delphine... Ce cher fardeau sur mon cœur !... Ah ! la joie m'étoufferait !

— Et vous me laisseriez choir.

La gaité de Delphine, ce don d'enfance qui lui faisait vivre si légèrement parmi les dangers d'une liaison encore innocente, éveillait au cœur de l'amant un écho d'inquiétude et de mélancolie.

— Qu'avez-vous donc ? Je donne le change à Truitonne et à l'Ogre. Je fais un grand voyage ; je déchire mes souliers, tout cela pour M. le chevalier qui ne m'a même pas répondu, tout à l'heure, quand je lui ai demandé s'il était

content... Ah ! c'est un monsieur d'humeur difficile ! Il ne sait que craindre et soupçonner, et se gâter l'heure présente en appréhendant l'heure qui viendra. Il regarde en arrière pour regretter la veille, en avant pour redouter le lendemain...

— Mon petit cœur, vous avez raison. Je suis un maussade compagnon, une bête à chagrin. Mais, ma Delphine, aurais-je pu, avant ce jour, me dire un amant heureux ? Séparé de vous, soucieux de ne pas vous nuire, privé de votre présence, réduit à vous écrire et à recevoir vos lettres par le truchement de M^{me} Elliott, me déchirant à cette pensée qu'un autre, votre maître...

— Assez, Gérard ! Ne me faites pas de peine. Oubliez ce que j'oublie.

— Est-ce le bonheur, cette vie, quand on aime comme je vous aime ?

Elle se serra contre lui, d'un mouvement passionné.

— Et ce que je vous apporte, ô le plus ingrat des hommes ! Est-ce le bonheur ?

★
★★

Dans la chambre, il raviva le feu, et fit asseoir Delphine près du foyer.

Débarrassée de sa pelisse, elle était charmante, avec son bonnet de dentelle sur ses cheveux poudrés, son fichu de gaze, sa robe de taffetas rayé rose et gris. Dans les rouges reflets qui couraient sur elle, sa beauté parut vraiment lumière et

flamme. Ses yeux brillaient, ses dents brillaient, et les bagues de ses doigts et les cassures de la soie épaisse, étalée à larges plis. Le bois humide et qui sentait la forêt, étouffa sa flamme diminuée. Le jour cendré de la fenêtre régna dans la chambre où Delphine, tous reflets éteints, ne fut plus qu'une jeune figure pensive, coiffée d'un nuage d'argent, et vêtue aux couleurs de la tourterelle sauvage. Et c'était bien la même Delphine, le rire et le rêve, l'ardeur et la tendresse, une double nature en une seule femme, toute mystérieuse encore pour celui qui l'aimait tant et qui la connaissait si peu.

Dix-huit ans, un vieux mari, une petite fille de deux ans, une belle-sœur quinquagénaire, très spirituelle et très méchante, une grande fortune, tous les amusements qui remplacent les joies du cœur et de l'âme, peu de liberté, point d'amour, telle était la condition de Delphine quand elle avait rencontré, chez M^{me} Pourrat, le chevalier de Sevestre. Il s'était épris d'elle, parce qu'elle avait l'air d'une enfant et qu'il la croyait malheureuse. Quand il crut s'apercevoir qu'elle n'était pas malheureuse, il fut très vite déconcerté mais pas moins amoureux. En un temps et dans un monde où les époux vivaient chacun de son côté, et pratiquaient la tolérance réciproque, le vieux Vauvigné, homme d'esprit, ancien roué, avait une jalousie « gothique ». Il n'enfermait pas sa jolie épouse dans une tour, bien au contraire ! Il lui permettait la comédie, les concerts, les *raouts* à

l'anglaise, les courses en traîneau, et même le bal de l'Opéra. Mais il était toujours présent, ce vieux spectre, ou sa sœur, pire que lui, antique débauchée devenue duègne. La petite Delphine était leur bien, leur rosier fleuri, leur oiseau chantant, leur fraîche lumière, et le divertissement de l'ennui qui est le mal de la vieillesse. Une inquisition secrète s'exerçait sur ses moindres démarches, sur ses amitiés, sur sa correspondance. Elle le savait, et si elle en souffrait, elle en riait, car Delphine riait de tout. C'était la forme de son courage. Ses larmes même n'étaient que de la rosée sous un rayon. Elle cédait à sa nature qui était faite pour la joie et l'amour léger. Aucun scrupule moral ne la gênait, bien qu'elle fût née avec une âme droite et bonne. Gérard n'était même pas très sûr qu'elle détestât Vauvigné. Elle l'eût haï, disait-elle, s'il n'avait renoncé à vivre avec elle, comme un mari avec sa femme. Mais après la naissance d'Élisabeth, dite « Babiolo », il avait cessé de s'imposer à Delphine. Et elle ajoutait naïvement : « Il est si vieux ! » Il n'était pas si vieux qu'elle le pensait, aux yeux des autres femmes, et même aux yeux de Gérard. On lui prêtait des débauches secrètes, chez la fameuse Gourdan. Delphine voulait ignorer ces vilaines choses. Elle ne les comprenait pas, et elle ne se souciait pas du tout de ce que faisait Vauvigné, pourvu qu'il la laissât dormir seule. Elle l'avait dit, tout cru, à M^{me} Elliott qui l'avait répété à Gérard.

Il avait mis longtemps à l'en croire. Il se rappelait ce que l'on dit couramment, entre jeunes officiers : « Toutes les femmes mariées jurent à leur amant qu'elles vivent comme des vierges, à côté de maris impuissants, ou indifférents. Admettons-le par politesse et aussi par commodité. » Mais Delphine n'était pas « toutes les femmes », et Gérard avait besoin qu'elle fût loyale et fidèle, pour ne pas la torturer et se torturer. L'horreur du partage physique lui avait donné la force de résister, deux ans, à sa passion, car il était de la race orgueilleuse et douloureuse des jaloux qui trouvent un supplice dans le plaisir adultère. « Saint-Preux, se disait-il, a pu revoir Julie mariée à M. de Wolmar. Je l'aurais fuie, au bout du monde. Ce qui a été à moi ne peut plus être qu'à moi... »

Les jeunes hommes de son temps, avaient de ces exigences sentimentales que ne comprenaient pas leurs aînés.

Comment admettre que Vauvigné ne fût pas jaloux ? Il l'était, disait Delphine, il l'était féroce-ment, sous son air de bonhomie, mais à la façon d'un amateur de tulipes qui tuerait le voleur introduit par effraction dans son jardin. Jalousie de propriétaire. Elle est aussi puissante que la jalousie de l'amant. Il pouvait être méchant, Vauvigné, très méchant ! Il était capable d'enfermer sa femme infidèle dans un noir couvent, ou de l'emmenner à Saint-Domingue, où il possédait des sucreries et plus de mille nègres. Au fond,

Delphine avait pour cet homme une espèce d'admiration, et le sentiment de l'écolier qui joue un bon tour à son maître. Elle était ravie de berner ses deux dragons, d'être, en dépit d'eux, aux Maisons russes, avec le charmant Sevestre qu'elle aimait.

S'il avait eu plus d'expérience, Gérard aurait senti qu'elle était venue sans autre pensée que celle d'une solitude à deux, tendre et joyeuse. Elle était novice aux hardiesses de la passion. Ses sens dormaient à demi. Elle était si jeune ! Mais Gérard aussi était très jeune, et ce qu'il y avait dans cette petite créature de pudeur et de désir mêlés, lui parut un jeu de coquetterie.

Il la pressait. Elle lui échappa. Elle se mit à voleter à travers la chambre, et elle se posa près de la table. Elle feuilleta les traités d'art militaire, le Macaulay, les poèmes anglais.

« Que je vous envie de lire et de parler l'anglais ! C'est tellement élégant ! »

Il n'avait pas étudié l'anglais pour être élégant. Il l'avait appris, en Amérique, lorsqu'il servait dans l'armée de La Fayette. Cette campagne outre-mer accroissait beaucoup son prestige auprès des jeunes femmes. L'Amérique, autant que l'Angleterre, était à la mode, et la mode, en France, est reine autocrate. Delphine était, par mode, une admiratrice de Washington et de Franklin, et elle donnait dans les nouveautés, comme un papillon de nuit dans un réverbère. Elle admirait pêle-mêle Jean-Jacques Rousseau et le chevalier de

Parny, les insurgents et les lords, les Peaux-Rouges vertueux et les nègres opprimés.

Tout en aimant l'humanité, elle était sensible à l'héroïsme guerrier, et l'idée que Gérard avait combattu pour l'indépendance d'un peuple généreux, dans un pays qu'elle croyait tout sauvage, plein de Hurons peinturlurés, d'ours féroces et de crocodiles, ajoutait un plaisir de vanité à son amour.

— Que vous deviez être heureux de servir une grande cause !

— J'étais surtout charmé de quitter ma garnison. Sarrelouis, les cheveu-légers, même avec mon cher ami François de Pange, cela ne valait pas la guerre et l'aventure. Quand le frère aîné de François, Louis de Pange, dut partir avec M. de Vioménil sur le *Conquérant*, il obtint que je fusse du voyage. C'était en mai 80. Je suis resté aux États-Unis jusqu'en 1783. Puis j'ai repris l'habit rouge jusqu'à ce que M. de Guibert supprimât les cheveu-légers et mît les officiers en réforme. C'est alors que je vous ai connue.

— Vous ne le regrettez pas ?

— Pas aujourd'hui.

— Mais quelquefois...

— J'ai eu bien envie, quelquefois, de demander une commission pour un régiment dans les Indes, ou dans les Antilles.

— Pourquoi ?

— J'étais malheureux.

— Vous ne croyez pas que je vous aime ?

— Je le crois.

— Que voudriez-vous de plus ?

— Ce que je voudrais ?

Il cessa de rire et de jouer, et gravement :

— L'amour qui dure, ma chère âme... Vous toute à moi, pour toujours... Mais cela nous est défendu, et j'en souffre.

Il crut qu'elle allait pleurer, et se mit à l'embrasser comme un fou.

— Mon cœur, mon petit cœur, pardon ! Je suis heureux. Venez faire la dînette. Vous êtes la souris des villes invitée chez le rat des champs.

La table était si étroite que leurs genoux se touchaient. Ils burent au même verre, et Delphine dit à Gérard :

— Il faut chanter, parce qu'il n'y a pas de festin sans chansons... Mais mon répertoire convient seulement à des petites filles comme Babiolo.

— N'importe ! L'amour est enfant.

— Et nous aussi, Gérard, nous sommes enfants, et c'est pourquoi nous sommes heureux. Aujourd'hui, je me sens toute pareille à celle que j'étais, chez ma grand'tante Couranges.

— Je vous rappelle votre grand'tante ! Merci beaucoup.

Cette idée les fit rire aux éclats. Delphine reprit :

— Ma grand'tante était une brave folle, qui ne croyait pas en Dieu, et qui croyait aux esprits. Il lui fallait quelqu'un, la nuit, pour chasser les

revenants. Dans sa vieillesse, ce quelqu'un, c'était une femme de chambre ; dans sa jeunesse, c'était un chevalier de Malte, ou un abbé, ou un philosophe, pourvu qu'il fût solide et beau garçon. Oh ! ça n'était pas une Maintenon, ma grand'tante ! Elle me faisait venir au salon quand elle recevait des amis. J'avais un corset serré comme ça !

Le geste accompagnait la parole.

— ... Une coiffure haute..., comme ça ! Et je me tenais droite, comme ça ! Et je faisais la révérence, comme ça ! Et puis, je m'échappais. J'allais dans la lingerie, retrouver M^{lle} Bonne, une couturière à lunettes, toujours gaie, qui me racontait *Peau d'Ane* et l'*Oiseau bleu*, et m'apprenait des chansons de son village. Je crois bien que M^{lle} Bonne a faussé mon goût, parce que je n'ai jamais pu aimer la mythologie. Les dieux, les déesses, les nymphes, je l'avoue à ma honte, ne me touchent point. Je n'aurais pas l'idée de comparer M. de Vauvigné à Jupiter, mais pour moi, c'est l'Ogre ; et mon affreuse belle-sœur, toute tachée de son, c'est la ridicule Tritonne.

— Et moi, Delphine, que serai-je ?

— Le fils du roi, le Prince Charmant.

— Et vous, qu'êtes-vous ?

— Je suis la Belle au Bois dormant que vous avez réveillée.

Il lui dit, tout ému de tendresse :

— Chantez, ma belle, chantez en l'honneur de nos amours !

Elle chanta d'une voix frêle qui s'envolait, comme un oiseau trop jeune, jusqu'aux notes les plus aiguës, sans s'y poser. Ses bras s'appuyaient à la table. Ses mains étaient croisées, sa tête un peu penchée de côté, et ses yeux devenaient doux et tristes.

En revenant de noces,
 J'étais bien fatiguée.
 Au bord d'une fontaine,
 Je me suis reposée...
 Il y a longtemps que je l'aime...
 Jamais je ne l'oublierai...

Au bord d'une fontaine,
 Je me suis reposée.
 L'eau en était si claire
 Que je m'y suis baignée.
 Il y a longtemps que je l'aime...
 Jamais je ne l'oublierai.

L'eau en était si claire
 Que je m'y suis baignée.
 Sur la plus haute branche
 Le rossignol chantait.
 Il y a longtemps que je l'aime...
 Jamais je ne l'oublierai.

Sur la plus haute branche
 Le rossignol chantait.
 Chante, rossignol, chante,
 Toi qui as le cœur gai!
 Il y a longtemps que je l'aime...
 Jamais je ne l'oublierai.

Chante, rossignol, chante,
Toi qui as le cœur gai.
Pour moi je ne l'ai guère :
Mon ami m'a quittée.
Il y a longtemps que je l'aime,
Jamais je ne l'oublierai...

Quand Delphine se tut, Gérard ne dit rien, et tous deux surent en même temps que leur gaité volubile, masque de la plus délicieuse angoisse, était tombée. Chacun n'entendait plus que son cœur dans le silence. La femme sentait, à travers sa robe, le contact du regard qui la cherchait, en la faisant défaillir d'une douceur presque intolérable. Gérard devêtait, en pensée, ce beau sein, ces beaux bras, tout le corps bien-aimé de Delphine. Et l'idée du don, et de la possession inévitables commençait de rougeoyer en eux, dans les ténèbres de l'instinct.

Moment unique de l'amour ! Un jeune homme, une jeune femme, seuls, face à face, dans la simple vérité de leurs sens et de leurs cœurs. Sans même unir leurs mains par-dessus la table qui les séparait, Delphine et Gérard savaient qu'ils étaient l'un à l'autre.

★
★★

Quand ils sortirent, inaperçus comme à l'arrivée, le ciel occidental était un jardin de roses parmi les ramures noires des chênes. La terre craquante, la transparence immobile et glaciale de l'air, annonçaient la gelée nocturne.

Sur la route, au point convenu, la voiture attendait Delphine. Gérard la vit s'éloigner et disparaître.

Les roses du ciel s'étaient flétries. Du céleste jardin, il ne restait qu'une pourpre pâle et pure, et belle comme le souvenir, au-dessus de la forêt, brillait la première étoile.

Sevestre refit seul le chemin qu'il avait fait avec son amie et revint au pavillon. Dans la chambre assombrie, un tison, écroulé en braise, rougissait faiblement la blancheur d'un drap défait, et partout le désordre charmant de l'amour était encore visible. Gérard se jeta sur la couche froissée. Aussi loin de la joie que de la tristesse, une profonde vibration emplissait son âme, l'allégeait, la soulevait vers un sommet de la vie, et c'était la musique du bonheur qu'il n'avait jamais entendue dans sa plénitude et sa pureté.

Il demeura longtemps perdu parmi les enchantements de l'ombre. Puis la mélodie intérieure s'évanouit. Gérard redescendit vers le réel. Il sut qu'il était seul, que Delphine, en ce moment même, traversait Paris, qu'elle serait bientôt dans cette maison de Versailles où il n'entrerait jamais qu'en étranger.

La douleur qui devait venir était proche. Il la repoussa. Il se refusait à souffrir. Sous sa joue, la toile encore tiède gardait l'odeur de la femme, l'odeur de fleurs et de miel qui rendit à Gérard sa jeune maîtresse, telle qu'il l'avait eue, liée à

lui, soumise et caressante. Elle ne s'était pas disputée à son désir. Elle ne lui avait pas fait jurer qu'il l'aimerait toujours. Elle s'était donnée avec une simplicité qui la sauvait de l'impudeur. Il la revit, nue et blanche, emportée dans cette fête où elle le suivait et l'entraînait tour à tour, tantôt pâle, les yeux fermés, les cils humides, tandis que naissait sur les lèvres froides un sourire inconnu et si beau, tantôt penchée sur lui, attendrie par une lassitude délicieuse, et lui caressant la joue de son sein de rose et de ses cheveux répandus.

La douleur exorcisée s'éloignait. Affaiblie, mais douce encore, la musique du bonheur recommençait de vibrer aux profondeurs de l'être. Gérard songeait au vœu de son adolescence, lorsqu'il rêvait de connaître l'amour dans l'amour. Sur le chemin de sa jeunesse, des passantes avaient passé, mais le don de Delphine était une initiation nouvelle qui dépassait le secret charnel. Au soir de la vie, pensa-t-il, l'homme qui se retourne vers ses vingt ans doit évoquer l'image de Celle qui a été « la première »... Pour lui, — Gérard le savait maintenant — « la première », c'était Delphine.

III

Sous un ciel de plomb, par un crépuscule mouillé d'avril 1789, les lanterniers commençaient de descendre les réverbères, et déjà s'illuminaient les boutiques de la rue Saint-Honoré. Non loin de Saint-Roch, au rez-de-chaussée d'une maison étroite et vieille, plusieurs lampes à la quinquet, munies de réflecteurs, éclairaient le magasin de Joseph Pruvot, dépositaire des glaces de Saint-Gobain. Les piétons, enveloppés de manteaux sombres, quelques-uns tenant déployés des parapluies verts ou rouges pour se protéger contre les cascades des gouttières, jetaient un coup d'œil dans cet intérieur où paraissaient la longue figure blême du miroitier et le séduisant visage de la miroirière.

— Pruvot !... Monsieur Pruvot !... Mon mari !... Écoutez donc ! s'écria-t-elle d'une voix roucouante qui achevait chaque phrase par un petit rire assourdi. N'est-ce pas notre locataire qui s'en revient de Londres ?

Le miroitier regarda dans la rue.

— Ma foi ! c'est bien lui.

Sevestre descendait de voiture.

— Nous sommes charmés de revoir M. le chevalier, dit Pruvot qui avait ouvert la porte de sa boutique... Petit-Jacques...

Il s'adressait à son commis :

— Petit-Jacques, prends le bagage de M. le chevalier et dis à la servante d'éclairer l'escalier. Veuillez attendre un instant, monsieur. Faites-nous cet honneur. Ma femme était en peine de vous, à cause du grand vent. Je ne voudrais pas être Anglais, monsieur, pour beaucoup de raisons et parce que c'est une étrange condition que de vivre dans une île.

— C'est pourquoi les Anglais sont voyageurs, affirma M^{me} Pruvot. Que ne restent-ils chez eux ? Mais on raconte qu'ils n'ont pas la place de s'y loger tous.

Le miroitier dit que les Anglais étaient de bons clients et que le commerce parisien gagnait beaucoup avec les milords. Cependant, Gérard souriait à la belle miroitière et après l'avoir rassurée sur les dangers qu'il avait courus en traversant la Manche, il voulut lui faire plaisir, car il connaissait son faible.

— Vous voilà bien élégante, madame Pruvot, et fraîche à ravir.

— Ah !... Ah !... Vous vous moquez ! s'écria-t-elle, les yeux brillants de vanité naïve... Une robe de rien du tout ! Et une pauvre femme qui

pourrait être grand'mère !... Ah ! Ah ! comme était ma mère à mon âge.

Elle fermait à demi ses yeux bruns aux coins tirés vers les tempes, un peu chèvre, un peu chinois. Et ces grands yeux drôlement plissés, les fortes pommettes, le nez court aux narines battantes, donnaient à la belle femme de quarante ans un air de bacchante un peu ivre, tandis que son rire qui mourait en notes basses, comme épuisé d'un secret plaisir, excitait les sens des hommes.

La Marion, élevant sa chandelle, précéda Gérard dans l'escalier. Son ombre massive s'agitait sur le mur peint en ocre sale. Cette forte Vendéenne, taillée comme une poupée de bois, embarrassée de ses bras et de ses jambes, montait si pesamment qu'elle en ébranlait les marches. Au bruit de ses pas, une porte, sur le palier de l'entresol, s'entr'ouvrit. Un visage blafard, aux yeux fanés et cernés, se profila dans l'entre-bâillement et disparut. La porte se referma. Gérard n'avait pas eu le temps de saluer M^{lle} Pruvot.

Il l'avait vue souvent, à sa fenêtre, et plus rarement, de près, et il avait remarqué l'espèce de beauté manquée de cette fille infirme, — manquée comme ces pièces de porcelaine précieuse que le fabricant doit mettre au rebut. C'étaient les traits les plus fins, dans la bouffissure d'une chair exsangue, des cheveux pauvres, blond filasse, et l'intelligence la plus vive aiguisant les yeux d'un gris décoloré. M^{lle} Pruvot était toujours bien vêtue, avec une coquetterie qui faisait pitié. Coquetterie

sans objet, puisqu'elle ne sortait jamais à pied que pour aller à l'église, soutenue par sa mère et par la Marion. Elle avait, disait-on, de l'esprit et de la vertu, mais elle se fatiguait par un excès de lectures.

Dans son petit appartement du premier étage, Gérard trouva des lettres qui l'attendaient. Rien de Delphine. Elle n'avait pas le tempérament épistolaire, et elle ne pouvait écrire sans d'extrêmes précautions, Gérard le savait. Mais lorsqu'il faisait des missions à l'étranger, pour le compte de M. de Montmorin, ou de M. de Saint-Priest, le silence de son amie lui empoisonnait l'absence. Il songea tristement qu'ils s'étaient vus bien peu, elle et lui, depuis un an. Jamais ils n'avaient pu retourner ensemble aux Maisons russes. Delphine était venue chez lui cinq ou six fois, enfouie sous une mante qu'elle prenait en passant chez M^{me} Elliott, un carton au bras, comme une brodeuse... et elle se croyait suffisamment déguisée. Deux fois, Bastienne Pruvot, qui passait son existence à guetter les passants par la fenêtre, avait ouvert brusquement sa porte, et demandé : « Hé bien, la fille, où allez-vous ? » ce qui avait fait à Delphine une peur épouvantable.

Ils se revoyaient aussi — mais était-ce bien se « revoir » — la nuit, au bout du jardin des Vauvigné qui était tout à fait hors ville, derrière le Potager du Roi, et se confondait avec le bois de Satory. Gérard mettait un chapeau rond, rabattu, et son grand manteau militaire, et il était

toujours armé, parce que la banlieue de Paris et de Versailles, regorgeait de vagabonds accourus de toutes les provinces. Il suivait un sentier, à travers le taillis, et il arrivait à une porte de fer, peinte en rouge, enfoncée dans le mur du parc. La partie inférieure était formée par un panneau plein ; la partie supérieure par des barreaux très rapprochés. On ne pouvait rien voir entre ces maudits barreaux, mais on pouvait entendre. Et Gérard entendait Delphine, qui lui parlait, en chuchotant. Il répondait de la même façon. Un gros chien danois, très méchant, gardien nocturne corrompu par des gâteaux, gênait ces rendez-vous. Delphine le tenait au collier. Il grondait, quelquefois, non plus contre Gérard, mais contre un hibou volant trop bas, ou un rat, ou un braconnier.

Sevestre brûlait d'escalader le mur, ou d'enfoncer cette porte rouge, que l'on n'ouvrait jamais et dont la clé était perdue. Mais Delphine lui défendait cette folie. Elle n'était pas sûre de la bonne humeur du chien, et si Gérard était surpris par le jardinier, il recevrait un coup de fusil, car le bonhomme était moins facile à séduire que la bête.

Les pauvres amants avaient encore la chance de se rencontrer chez Grace Elliott. Cela arrivait sept ou huit fois dans l'année. Et le reste du temps, le hasard — qu'ils aidaient — les réunissait chez M. de Montmorin, ministre des Affaires étrangères, dont la fille bien-aimée, Pauline de

Beaumont, avait de l'amitié pour Delphine ; ou chez M^{mo} Necker, au Contrôle général ; ou chez M. Pourrat, banquier, directeur de la Compagnie des Eaux de Passy, lié depuis sa jeunesse avec Vauvigné. La fille de ce richissime Pourrat avait épousé Laurent Le Coulteux, associé de son père. Elle était douce et jolie. Elle recevait dans son château de Voisins, à Louveciennes, tous les Necker, tous les Montmorin, tous les Pange, tous les Trudaine, et les deux Chénier, amis de Gérard. Enfin, parce que Delphine l'avait exigé, Sevestre allait chez elle — le moins possible — avec répugnance, avec honte, avec colère. C'était pour lui, un supplice humiliant. Mais cela lui permettrait, dès le lendemain de son retour, après l'audience du ministre, de se présenter à Blanche-Maison. Le Suisse lui dirait si M^{mo} la comtesse recevait, ou si M. le comte et la famille étaient dans leurs terres.

A penser qu'il avait une chance de voir bientôt Delphine, Gérard perdait la faculté de penser à autre chose. Il ouvrit ses lettres. François de Pange l'avertissait qu'il passerait le prendre, le lendemain matin, pour l'emmener à Versailles, dans son cabriolet. M^{mo} Le Coulteux l'invitait à souper à Louveciennes. Et ce paquet aux armes des Sevestre, c'étaient des nouvelles du pays. Il rompit le cachet. L'écriture de sa sœur Angélique l'attendrissait toujours. Cette sœur chérie, la « quakeresse » comme il l'appelait, à cause de sa robe grise et de son fichu blanc, c'était la

force et la clarté de sa vie, comme Delphine en était l'amour et la douce peine. Il la vit en pensée, à cette heure, dans sa chambre de la tour, près de la croisée à meneaux de pierre d'où l'on découvrait un paysage de volcans morts, gris de cendre et striés de neige. Le village était en contre-bas du château, un noir village cantalien, très pauvre. Toute l'enfance de Gérard avait tenu dans ce château, dans ce village. Il y avait reçu, d'un père venf et très âgé, l'éducation à la romaine qui fait des chefs de famille et des soldats. Les Sevestre étaient plus instruits, mais presque aussi rudes que leurs vassaux. Chez eux, l'on était brave, bon chrétien, fidèle au roi, économe de son bien, très processif et nullement gêné par la « sensibilité ». On professait le regret du passé et l'horreur des idées nouvelles. Comment, dans ce petit cercle où l'intelligence ne s'appliquait jamais qu'au pratique, Angélique de Sevestre avait-elle acquis un trésor d'idées et de sentiments insoupçonnés de sa famille ? En apparence toute simple et ménagère, elle cachait un cœur d'héroïne chrétienne sous son chaste fichu croisé.

Gérard devait tout à cette sœur, son aînée de quinze ans. Elle avait soigné son enfance, puis elle avait introduit l'adolescent dans ce royaume intérieur et spirituel où elle n'admettait personne. Elle l'avait enfanté à la vie de l'intelligence. Elle lui avait montré, par delà les remparts des volcans, le monde où il ferait carrière, dans l'armée,

comme tous les cadets de leur famille ; et, par delà les besoins et les intérêts matériels, les régions lumineuses où l'âme cherche le beau et le vrai.

« Si elle savait!... se dit-il. Moi, son frère, amant d'une femme mariée ! Elle tremblerait pour mon salut, ma pieuse Angélique ! Elle irait en pèlerinage à Saint-Amadour afin d'obtenir, ce qui me ferait plus de mal que la mort : la rupture de mes amours. Elle me dirait : « Tu as perdu la foi, à fréquenter les philosophes, et tu vas perdre l'honneur... »

Il parcourut la lettre où M^{lle} de Sevestre lui annonçait les fiançailles de leur sœur cadette, Marie-Louise, surnommée « Mimi » ou « Petite ». Petite était promise au vicomte de Lastérac, « un honnête homme, vraie figure auvergnate, éclatante de santé ». Le ménage passerait les étés dans son château, les hivers à Riom, chez le président de Gourches, oncle et tuteur du fiancé. Ces hivers représentaient pour Petite une saison en paradis. Elle ne rêvait plus qu'aux fastes de Riom, et suppliait Gérard de lui envoyer la *Gazette des Dames*, avec les images en couleur. Elle voulait aussi qu'Angélique vînt à Riom. Mais Angélique était indispensable à Sevestre.

« Que ferait, sans moi, notre frère Junien, le plus têtû, le plus tatillon, le plus maussade des hommes, le plus paysan des seigneurs, le plus rude des chefs de famille, avec beaucoup de qualités, beaucoup de défauts, et pas un vice ? Que ferait ma belle-sœur Félicité, qui dort sa vie et

n'a ni santé, ni volonté ? Que ferait Jean-Gérard, l'héritier, gâté horriblement par ses auteurs ? Il faut que je reste au logis, où Dieu m'a mise, « pour sa gloire et celle des Sevestre », dit Petite, avec mon trousseau de clés, pendant sur mon tablier, mes lunettes de vieille fée, et mon cœur toujours aimant. Mais tu viendras au mariage de Mimi, et ce sera ma récompense. »

★
★★

Gérard, pour user sa soirée, s'en fut au Palais-Royal. A cette heure, les spectacles finissaient ; les voitures, revenant de l'Opéra ou de la Comédie, faisaient gicler l'eau du ruisseau. Mais après la nuit froide et noire et les rues boueuses, le Palais-Royal était lumière et bruit, odeurs de musc, relents de cuisine, brouhaha de foule, contact de femmes. Dans les trois galeries de pierre, construites sur le modèle des Procuraties de Venise et dans la Galerie de bois — le « Camp des Tartares » — un profond et trouble courant humain s'écoulait, en deux sens, sous les lampes suspendues. La menace de la pluie avait vidé les jardins dont on apercevait, à travers les grilles barrant les arcades, les jeunes marronniers et le bassin entouré de treillages. Le double flot des promeneurs, remplissant les galeries, formait des remous qui arrêtaient Gérard. On se pressait pour voir les mannequins de cire de Curtius, représen-

tant la famille royale, M. Necker, le duc d'Orléans. On se pressait pour feuilleter les brochures nouvelles à la librairie Louvet ; on se pressait au Cabinet de physique de Pelletier, aux Fan-toches ; chez les restaurateurs, dans les cafés, dans les clubs, aux portes du Théâtre de Beaujolais. Dans ce flot sans cesse renouvelé, que d'éléments disparates ! Le procureur y rencontrait son clerc, le négociant son commis. Le poète y coudoyait le joueur. L'usurier y cherchait ses proies et l'escrocs ses dupes. L'aventurier et la courtisane s'y reconnaissaient de même race. Épaves livrées au torrent, paraissaient çà et là ces figures sans nom et sans âge qui font peur ou pitié : ces têtes de chimériques aux yeux enfantins, aux tempes creusées, aux joues rayées de longues rides ; ces masques ravagés par la maladie et la misère, où s'esquissent les traits de l'animal caché dans l'homme, tigre, chacal ou serpent prêt à surgir. Et ces femmes, toutes ces femmes, avec leurs cheveux extravagants, leurs bonnets de gaze, leurs fichus bouffants, leurs *pierrots* à basque, en soie rayée, leurs jupes formant une proéminence sur les reins. Deux à deux, elles bouscullaient les passants, riant très haut, répondant aux quolibets, et d'autres, assises sur des chaises, dans le jardin, feignaient une timidité mélancolique, pour mieux aguicher les provinciaux romanesques et les débutants de l'amour.

Aussi nombreux que ces femmes, étaient les marchands de paroles, les plumitifs affamés.

Comme les mouches par temps d'orage, sur les plaies d'une bête mourante, ils grouillaient sur le régime malade, et nulle part leur piqûre n'était si venimeuse, leur bourdonnement si fort qu'au Palais-Royal. On les devinait à leur vêtement négligé, à leurs mains tachées d'encre, à leurs cheveux flottants sans poudre. L'excitation nerveuse, propre aux gens qui veillent trop et ne mangent pas assez, leur faisait des yeux secs et brillants. Ils parlaient fort, certains avec une éloquence qui surprenait l'auditeur comme une apostrophe directe. Ils blâmaient et raillaient. Ils annonçaient les temps nouveaux : « Philosophie... humanité... nature... égalité... justice... » Ces mots qui étaient sur les lèvres de tous les Français mécontents, rendaient, sur celles de ces hommes, un son de provocation. Cependant, il y avait, disait-on, parmi ces rénovateurs de l'État, beaucoup d'espions de police.

*
**

Brillante de lustres, la salle blanche et or du café de Foy bourdonnait comme une ruche en essaimage. Gérard se faufila parmi les groupes si compacts que les chaises, dos à dos, se touchaient.

Ses deux amis, Francmorel et Sassenauge, ne le virent pas venir. Ils étaient en compagnie de deux inconnus à tournure provinciale. Pierre Sassenauge pérorait. Le plaisir d'être écouté colorait ses joues creuses que sa coiffure poudrée à fri-

mas faisait paraître plus jaunes. Il agitait ses petites mains décharnées hors de belles manchettes de dentelles et répétait souvent son exclamation favorite : « Eh ça !... » Louis de Francmorel, lieutenant aux gardes-françaises, l'air bon et joyeux, point déparé par de gros sourcils noirs et de grosses lèvres mordantes, faisait des signes d'approbation. Les deux inconnus étaient si attentifs qu'ils oubliaient, l'un son verre de limonade, l'autre sa tasse de chocolat.

— Ah ! Sevestre ! s'écria Francmorel, te voilà donc revenu. Mets-toi là. Nous nous serrerons. Ces messieurs sont des parents de Sassenauge...

— Députés du Tiers aux États-Généraux, dit Sassenauge.

Il présenta ses cousins : Le plus âgé, quadragénaire placide, dont la figure exprimait la prudence et la bienveillance, était un M. Gerbadon, maître de forges en Limousin. L'autre, Périgourdin sec et dur comme un criquet, se nommait Cyprien Chalasse. Élus par le Tiers dans leurs bailliages, ils avaient devancé l'ouverture des États-Généraux pour visiter ensemble la capitale. Le soir, après le spectacle, ils retrouvaient leur cousin au Palais-Royal.

— Nous connaissons maintenant tous les cafés, dit le maître de forges. Le « Mécanique », le Caveau nous ont plu, et ce café de Foy me semble fréquenté par la meilleure société. On y voit des personnages importants. N'est-ce pas votre avis, monsieur ?

Il s'adressait à Gérard. Ce fut Sassenaugue qui répondit :

— Tous ceux qui s'intéressent à la chose publique passent par cette salle où poussent, comme champignons après la pluie, les nouvelles vraies ou fausses. A cette table, voici M. de Lameth et le marquis de Sillery. A cette autre, de jeunes avocats sans clientèle que leurs propos conduiraient à la Bastille, si les privilèges de la maison d'Orléans ne leur assuraient ici la liberté de tout dire. Il faut voir Desmoulins monter sur la table et lire les écrits les plus violents contre la Cour et la coterie Polignac. On applaudit. On crie « Bis » et « Bravo, Camille ! » et pourtant Camille est bègue.

— Il est vilain de figure, dit M. Gerbadon. Et celui qui parle... le grêlé ?

— Son ami, un procureur besogneux qui s'appelle Danton. Ils sont inséparables. Je les vois tous les soirs, mais je ne les connais pas autrement, eh ça !

Le ton de Sassenaugue était sec et dédaigneux.

Fils d'un notaire royal, il s'était présenté en 1785 à l'École du Génie de Mézières, et il avait été exclu du concours avec une trentaine d'autres candidats, parce que le marquis de Ségur avait décidé de n'admettre que des postulants comptant quatre degrés de noblesse. Éviction offensante, cause et justification d'une inexpiable rancune. Les facultés de Sassenaugue, qui se fussent heureusement appliquées à la science des mines et des

fortifications, cependant que le droit de porter l'uniforme eût satisfait son orgueil, servirent désormais cette rancune. Lié avec de jeunes officiers nobles, tels que Sevestre et Francmorel, tous partisans des réformes, il s'éleva par eux jusqu'aux cercles où se préparait, ouvertement, la rénovation, et secrètement, la transformation du régime. Il venait d'être reçu à la Loge des Neuf Sœurs.

M. Gerbadon n'était pas encore allé à Versailles. Il aurait voulu que son cousin l'y conduisît, un dimanche, pour voir le roi dînant en public, après la messe.

— Mon épouse m'a bien recommandé de n'y pas manquer.

Sassenauge haussa les épaules :

— Vous irez donc sans moi. Cette exhibition me fait mal au cœur.

— Pourquoi ?.... J'aime le roi qui nous convie à préparer le bonheur de ses peuples et j'ai envie de le voir dîner, puisque cela ne le gêne point. Il n'y a pas là de quoi vous faire mal au cœur.

— Si vous rampez aux pieds des despotes...

— Je ne rampe point, et je ne connais point de despotes. Le roi est le roi.

— Très bien parlé, dit Francmorel. Mais pour Sassenauge les rois et les reines sont des hydres. Il tourne au républicain.

— Quelle bête est-ce là ? Un républicain ! Vous badinez. Il n'y a pas de républicains en France. Démocrates, oui, nous le sommes, amis de l'humanité, francs-maçons, mais en quoi cela dérange-

t-il nos sentiments pour le meilleur des rois ? J'irai le voir diner, oui, monsieur, et dès dimanche.

Cyprien Chalasse déclara :

— Pierre n'a pas tout à fait tort. Le roi est bon, mais il nourrit une panthère qui s'appelle Déficit. Elle est femelle et vient d'Autriche.

— On a du bon sens en Périgord ! s'écria Sassenauge en agitant ses petites mains de squelette.

Un jeune homme au long visage, aux yeux gris, aux pommettes trop colorées, entra dans la salle.

— Voici le chevalier de Pange, dit Sevestre. Je dois lui porter des nouvelles d'Angleterre. Excusez-moi.

Il serra les mains de ses amis, et des deux provinciaux. François de Pange vint à lui.

— Que je suis heureux de vous voir, Sevestre ! Je l'espérais, en me risquant dans cette Babel où l'air empesté me suffoque.

Il toussait. Gérard le trouva fiévreux et amaigri.

— Venez. Sortons. On respire mieux dans la Galerie, malgré la bousculade. Je descends du Club. J'y ai laissé M. de Condorcet aux prises avec Morris et Jefferson. Ils discutent sur la Constitution de la Virginie. Que dit-on de nous, à Londres ?

— On dit que nous aurons une Constitution plus américaine qu'anglaise, et que nous ne saurons l'appliquer, faute de vertus civiques.

Autrefois, le chevalier de Pange s'était essayé

à la poésie. Maintenant, il s'abandonnait à l'histoire des sociétés et des religions, et cette étude le conduisait à la politique. Il sentait venir le temps où les idées et les principes, cessant d'être un objet de discussion pour le seul plaisir de l'esprit, se confronteraient aux réalités sociales, et corrigés par l'expérience, formeraient, dans une société nouvelle, la loi de l'homme nouveau. Révolution de la raison, révolution pacifique, la plus pure, la plus sage que l'Europe eût jamais vue, exemple à tous les peuples et même au grand peuple anglais. François était convaincu que la liberté engendre ces vertus dont les Français feraient très vite l'apprentissage. Il aimait son pays et son siècle. Privilégié par la naissance et la fortune, il s'était mis à l'école de Condorcet, et croyait que la science et la philosophie allaient faire le bonheur des hommes.

Il s'inquiéta d'André Chénier, son camarade de collège, son ami fraternel, actuellement secrétaire de l'ambassadeur de France à Londres. Que pensait-il des événements prochains ? N'y trouverait-il pas des inspirations ? Travaillait-il à ce mystérieux *Hermès* qui devait rivaliser avec le poème de Lucrèce ? Les lettres qu'il écrivait étaient tristes. On y lisait la fatigue de l'âme et du corps.

— André ne s'acclimate pas en Angleterre, dit Gérard. Tout le blesse, le pays et les hommes. Sa condition un peu subalterne auprès de l'ambassadeur serait très supportable, et même

agréable en France. La morgue britannique la rend pénible à un être fier, comme est notre ami. Je l'ai trouvé, l'autre soir, dans une petite taverne de Covent-Garden, noire de brouillard et de fumée. Il dînait là, très mal, et tout seul, irrité par le voisinage de gens vulgaires. Il m'avoua que pour se défendre contre un cruel sentiment de solitude et d'abandon, il venait de barbouiller du papier pendant une heure et demie... Je crois qu'il regrette ses amours, malgré les Anglaises aux corps blancs, qu'il célèbre en vers grecs, assez libres. Son cœur est en France. Il n'a gardé, là-bas, que ses sens, et le plaisir n'est pas le bonheur. Que deviendrait-il sans la poésie ? On peut dire de lui ce qu'il disait de vous : « Tu naquis rossignol... »

— Il se trompait, quant à moi. Du poète, je n'ai que l'âme. La voix me fait défaut... Mais, mon ami, l'orage menaçant, les oiseaux d'amour se taisent. André oubliera bientôt les Camille et les Julie. Non plus rossignol : homme et citoyen. Son frère lui montre la voie, avec sa sublime tragédie de Charles IX.

— Eh bien ? dit tout à coup la voix de Francmorel, je vous prends encore à parler de politique ! Sassenauge et ses deux magots m'en ont assommé. J'ai fui. Je vais chez une complaisante personne qui tient des tables de pharaon fort bien entourées. Cela me décrassera l'esprit.

— Et la bourse ! dit Gérard.

— Quand je n'aurai plus qu'un sol, je serai

sage. En quel temps vivons-nous, mes amis ! Les femmes même ne rêvent que réformes et Constitution !... L'autre soir, sur l'oreiller, ma maîtresse m'a demandé entre deux baisers : « Croyez-vous, mon doux ami, que l'on votera par ordre ou par tête ?... » Vraiment, cette maladie « constitutionnelle » est néfaste au plaisir. Les demoiselles d'opéra et jusqu'aux nymphes de ce jardin en sont affectées...

IV

Versailles avait déjà l'aspect et le mouvement inaccoutumé que lui donnait, en ce mois d'avril, l'approche des États Généraux. Des députés de province envahissaient les hôtels. Les grands seigneurs qui possédaient une résidence aux alentours du Château, invitaient leurs amis. Quantité de Parisiens louaient des logements meublés, et les secrétaires d'État ne quittaient plus leurs appartements situés dans les pavillons en brique et pierre qui bornent sur deux côtés la vaste avant-cour du Château.

Le chevalier de Pange qui avait conduit Gérard dans son cabriolet, le laissa sur la place d'Armes. La fine lumière du matin baignait la cité des rois. Jamais Sevestre n'était insensible à la beauté de cette ordonnance architecturale, si différente des aspects urbains de Londres. Il aimait le dessin des trois grandes avenues convergeant vers la place d'Armes, la noblesse des deux Écuries

en hémicycle, et tout ce mouvement de gardes, de soldats, de cavaliers, de piétons, de carrosses, de chaises à porteurs. La puissante grille sommée de l'écusson bleu et or, aux lys de France, commandait l'avant-cour, que traversaient, tambour battant, les parades de la relève des gardes. Une autre grille barrait la Cour royale, interdite au public ordinaire, et s'appuyait aux ailes du Château. D'un côté, la petite Cour des Princes, de l'autre côté, la petite Cour de la Chapelle, défendues aussi par des grilles, accédaient à des passages vers la terrasse et les jardins. Dans le prolongement de la Cour royale, sept marches surélevaient la charmante Cour de Marbre, plus étroite, et toujours vide. C'était comme un piédestal sous la façade blonde, rose et dorée. Là s'ouvraient, entre colonnes, les fenêtres du Cabinet du Conseil, de la chambre de Louis XIV et de l'Œil-de-Bœuf, touchées par le soleil levant. Ainsi, les avenues, la place, les trois cours, les lignes majestueuses, la longue perspective, prenaient le regard et la pensée, les conduisaient à cette façade volontairement reculée, à ces fenêtres, à ce balcon de fer et d'or, où veillait, invisible et souverain, le génie de la monarchie française.

M. de Montmorin habitait, avec sa famille, un des appartements de l'Aile des ministres, en face du Grand Commun. Les services des ministères et le Contrôle Général étaient tout près, rue de la Surintendance, et dans ces deux rues, se concentrait la vie administrative de l'État. Ministre

des Affaires étrangères, le comte de Montmorin de Saint-Hérem avait été menin de Louis XVI. Une affection d'enfance l'attachait au roi. Une amitié, mêlée d'admiration, le liait à Necker. Entre le souverain et le parti libéral, il faisait la transition et l'union indispensables. Sa taille médiocre lui ôtait quelque peu de prestige. On le surnommait « le petit homme », en l'opposant à Necker, ironiquement appelé « le grand homme », par ceux qui voulaient le dénigrer, en le ridiculisant. Probe et fidèle, Montmorin s'appliquait à une tâche qui dépassait ses moyens. Où il aurait fallu un Richelieu, il n'était qu'un dévoué serviteur du monarque et du pays. Necker, non plus, n'était pas un Richelieu. Dans tous les partis déjà formés et dans ceux qui allaient prendre forme, le talent abondait et la vertu n'était point absente, mais on n'y apercevait pas de ces figures colossales qui se dressent aux carrefours du destin.

Par le chevalier de Pange, cousin des Montmorin, Sevestre avait été présenté au ministre, et par les Montmorin, il avait connu les Necker et leur fille, les Pourrat, les Le Coulteux. C'était aussi le bon Montmorin qui avait envoyé André Chénier à Londres. Il aimait les amis de ses amis, et davantage encore les amis de sa fille, de sa chère Pauline de Beaumont, son Antigone, si mal mariée, et revenue au foyer de famille comme la veuve d'un mari vivant.

L'audience fut courte. C'était jour de Conseil, et le ministre attendait M. Necker qui devait le voir

avant d'aller ensemble chez le roi. Libre, Gérard s'en fut dîner à la pension Tillet, rue des Récollets, où fréquentaient surtout des officiers et des gardes du corps. Il y prenait ses repas lorsqu'il venait à Versailles sans invitation particulière. On y voyait de vieux brigadiers à cheveux blancs et de très jeunes gens pleins de fougue et de puérile jactance. Ces gardes du roi, jalouxés des autres corps de troupes, n'étaient pas des soldats potirés. Ils laissaient ce privilège à leurs chefs, très souvent élus de la faveur. Les simples gardes venaient de la noblesse pauvre. Leur service pénible était mal payé, et ils se retiraient, à quarante ans, avec une pension de neuf cents livres. Au sein étaient-ils, presque tous, chauds partisans des formes, et sourdement hostiles aux militaires du cour.

Beaucoup de ces officiers-soldats étaient originaires des provinces du centre et du sud-ouest, terres de hobereaux et de castels ruinés. Les quatre frères Pagès des Huttes venaient de Vic-sur-Cèze et ils avaient de vagues cousinages avec la famille de Gérard. La Marthonie et Maine de Biran étaient Périgourdins. Ce dernier, tout jeune garde de compagnie de Noailles, délicat de santé, précieux dans ses manières, toujours amoureux, très modeste, s'était lié avec Gérard. Maine de Biran faisait des vers et de la musique, pour attendrir le cœur des dames. Il faisait aussi des mathématiques, de manière à mériter les éloges de Col dorcet. Enfin — et ses camarades en riaient —

ce joli garçon, sensible, ombrageux, vulnérable par toutes les parties de son être moral, avait des prétentions à la philosophie !

Gérard s'assit à côté de lui qui était fort mélancolique. Des personnes qu'il croyait de ses amies l'avaient déconcerté et navré par leur froideur. A peine avaient-elles daigné le reconnaître. Il était dégoûté du monde, et parlait de rendre sa bandoulière, et d'aller faire de la métaphysique à Grateloup, en Périgord.

Sevestre, qui n'attachait pas d'importance aux lamentations de Maine :

— Vous êtes trop exigeant, mon pauvre Maine. Vous voulez être estimé, approuvé, aimé, tout à la fois !

Le jeune garde en convint :

— J'aime qu'on m'aime. Et vous, osez dire que vous vous contenteriez d'aimer sans être aimé !... Vous ne répondez rien ? C'est une façon de laisser entendre que vous êtes aussi fou que moi.

*
**

« Il a raison. Je ne peux me passer d'être aimé quand j'aime », se disait Gérard, en suivant la rue de Satory.

L'espérance de voir Delphine lui amollissait le cœur. La rue lui semblait charmante, les passants bienveillants, et rien n'était plus joli que Blanche-Maison, à la lisière des bois. Le gros suisse avait une bonne face bernoise ; son parler semi-hel-

vétique fut presque doux à l'oreille de Gérard, lorsqu'il proféra : « Matame la gondesse est au lochis. »

Annoncé par un coup de cloche, Gérard traversa la cour et fut introduit dans un boudoir bleu qui était le domaine particulier de Delphine, mais ce fut la comtesse d'Aizy qui le reçut.

« Truitonne » avait été belle autrefois, disaient les sexagénaires. Maintenant, elle avait le front ridé, les yeux globuleux dans le creux profond des orbites, le regard dur, provocant, un peu égaré. Le rouge le plus cru était plaqué sur ses joues pendantes criblées de taches de rousseur, et son cou était jaune et tendineux, ses bras décharnés, et par un étrange contraste, cette personne desséchée avait une énorme gorge qu'elle découvrait indécement.

Dans sa jeunesse elle avait connu tous les Encyclopédistes. On citait, parmi ses amants, Grimm et Duclos. Elle avait vu M^{me} d'Épinay à la Chevrette, M^{me} du Deffand dans son « tonneau » de brocart, Jean-Jacques à Ermenonville. Un cynique libertinage d'esprit lui servait alors à justifier le désordre de ses mœurs. La nature de son amitié passionnée pour son frère ressemblait — disait la chronique des scandales — à celle de M^{me} de Grammont pour Choiseul.

En fait, elle avait marqué une extrême répugnance à la vie conjugale. Mariée tard, elle s'était vite séparée de son mari pour retourner auprès de Vauvigné. Elle avait tenu la maison de ce frère

chéri et lui avait choisi elle-même une femme : cette petite Couranges, orpheline, sans dot, élevée chez la vieille tante bizarre qui avait été galante à la Cour du Régent.

Entre Vauvigné et le couvent, Delphine avait choisi Vauvigné, pauvre petite fille avide de vivre et d'être heureuse, ignorante des réalités du mariage, et telle que M^{me} Vigée l'avait peinte dans ce portrait qui fascinait les yeux de Gérard, sur un panneau du boudoir bleu : léger fantôme en robe blanche, paré d'un collier de corail et retenant par les brides de soie rose son chapeau de paille suspendu à son bras. C'était Delphine, avec ses cheveux bruns, ses yeux veloutés, ce sourire pensif qu'elle avait aux moments de rêverie et de silence : Delphine à quinze ans, qui grandissait encore, et dont le cœur enfantin, sous le sein à peine éclos, attendait l'amour. Hélas, celui qu'elle devait aimer était loin d'elle, en Amérique ! Et Charles Lespart de Vauvigné, âgé de cinquante-neuf ans, avait cueilli cette rose de mai : la petite Delphine.

M^{me} d'Aizy se disait ravie de voir le chevalier. Elle s'ennuyait tellement ! Son frère et sa belle-sœur étaient dans leur château, parce que Vauvigné avait des affaires à régler avec les armateurs de Nantes. Ils reviendraient en mai, pour l'ouverture des États Généraux et la procession du Saint-Esprit.

— Ce sera un beau spectacle. M^{me} de Montmorin, comme femme de ministre, disposera d'une

fenêtre de la Grande Écurie du Roi, conjointement avec M^{me} Necker et M^{me} de Staël, car ces dames sont inséparables. Et la petite Beaumont a déjà invité ses amies, ma belle-sœur Delphine et Fanny Le Coulteux. Mais vous, monsieur, vous viendrez avec moi, qui vous garderai une place, à la fenêtre de M^{me} la princesse d'Hénin. Cette bonne princesse nous aime beaucoup, mon frère et moi, encore qu'elle nous trouve « mal pensants », car elle est furieusement réformiste. Mais vous-même, vous donnez dans ces chimères, il me semble. Au moins, avez-vous ce que n'a plus M^{me} d'Hénin, l'excuse de la jeunesse. Vingt-trois ou vingt-quatre ans ?

— Vingt-cinq.

— J'oubliais, à vous voir, que vous étiez un vétérinaire de la guerre d'Amérique.

M^{me} d'Aizy se renversait dans l'ottomane, et sa jupe jaune retroussée laissait voir un pied tout petit, chaussé d'un soulier vert qui eût affolé Rétif de la Bretonne. Ce pied charmant, dernier vestige d'une beauté ruinée, s'agitait, crispant ses orteils, faisant crier le satin.

— Vingt-cinq ans, un joli nom, un brin de gloire, le visage que voilà... et la politique est votre maîtresse ! Vous êtes de ces jeunes philosophes, à la façon du chevalier de Pange, qui préfèrent les doctrines aux réalités... j'entends aux réalités de chair et de sang, et singulièrement les féminines. Le pauvre Pange en a la poitrine consumée et le front flétri. Il devient pulmonique,

comme sa cousine de Beaumont, cette Pauline qui a l'air d'un chat noyé. De mon temps, un jeune gentilhomme, fait comme vous, pratiquait une philosophie bien différente. Heureux temps ! l'amour régnait. Les hommes avaient tous de l'esprit, et il n'y avait de laides que les sottes. On se prenait par fantaisie. On se quittait par caprice, et il arrivait quelquefois que l'on se gardât, par une tendre habitude qui conduisait à l'amitié. On ne mourait guère d'amour : on en vivait. Et qui aimait plusieurs fois, vivait plusieurs vies.

— N'est-il pas aussi beau, madame, de vivre d'un seul amour ?

— Peuh ! Cela fait vieillir avant l'âge. La beauté des femmes, l'ardeur des hommes, se renouvellent par le changement. Amour nouveau, jeunesse nouvelle. Mais point de drame, point de jalousies : une douce entente pour un plaisir parfait. Cela ne vous séduit pas ?

Non, cela ne le séduisait pas. M^{me} d'Aizy le menaça du doigt, et dit gaiement :

— Vous devez être un de ces amants insupportables qui ont lu l'*Héloïse*, et qui cherchent une Julie. Vous mettez de tout dans l'amour : le ciel, la nature, et même l'Auteur de la Nature, et vous faites des discours sur la vertu au moment que votre maîtresse perd la sienne, par vos soins. Allez, vous êtes tous des larmoyeurs, des hypocrites, quand vous n'êtes pas des nigauds.

— Je ne suis pas un larmoyeur, et ne crois pas être un hypocrite. Pour nigaud...

— Venez ici, près de moi, que je vous confesse.

Elle indiquait une place à côté d'elle, dans les coussins de l'ottomane. Gérard dut obéir. M^{me} d'Aizy le regardait en souriant d'un sourire affreux. Il pensa qu'elle était divertissante à écouter, mais pénible à voir.

— Dites-moi la vérité : vous faites l'amour à Grace Elliott, cette blonde fadasse, qui s'est entichée, je ne sais pourquoi, de ma petite belle-sœur. Comment accordez-vous ce choix avec votre goût pour les Héloïse ? Elle a vécu bien des amours, la chère madame Elliott, et elle en vivra bien d'autres. Avouez. Je garderai votre secret.

— Je n'ai rien à avouer.

— Vous êtes discret. Je n'en pense pas moins, mais je vous en estime davantage, car j'ai seulement voulu vous éprouver. La discrétion ! C'est la force des véritables séducteurs. Don Juan ne se vantait jamais. Heureuse Elliott ! Elle est bonne à avoir quelque temps, mais s'y attarder serait folie. Elle n'a pas d'esprit. Elle ne saurait être, pour un homme de votre âge, l'amie qui lui éclairerait la route, au besoin, et l'aiderait à aller...

— Jusqu'où, madame ?

— Jusqu'où vous méritez d'aller... assez haut. Les jeunes femmes sont égoïstes et mesquines. L'expérience et le dévouement appartiennent à leurs aînées. Guider un jeune ami, cueillir avec lui quelques fleurs en passant, et l'amener ainsi au mariage qu'on a choisi pour lui, en assurant sa fortune, c'est le privilège des femmes dans leur

seconde jeunesse... et cela vaut bien quelques roses perdues. On ne vous l'a jamais dit, chevalier ?

— On a supposé que je savais marcher seul.

— Bien conseillé, l'on avance plus vite.

— Je ne suis pas docile aux conseils. Dans mon pays d'Auvergne, nous sommes entêtés...

— Mais soigneux de vos intérêts.

— Pour moi, je tiens de ma bisaïeule qui était de Gascogne et se trouvait riche avec dix écus.

— Et que tenez-vous encore de cette dame ?
L'humeur ?

— La mienne est plus grave.

— Le bien parler, qui est vertu de Gascon ?

— Je l'ignore, ne m'écoutant guère.

— La galanterie ?

— Mon cœur est tout d'Auvergne.

— Un rocher ?

— Dur et difficile à mouvoir.

— Votre maîtresse ne doit pas s'en plaindre. Si elle a eu de la peine à vous conquérir, elle est sûre de vous garder.

— Je n'ai pas de maîtresse.

— Un quart de Gascon peut faire un menteur tout entier. Vous vous moquez de moi. Tenez, voilà ma vengeance...

M^{me} d'Aizy donna une pichenette, du bout des doigts, sur la main de Gérard, et dit en riant :

— Faut-il que je vous rende raison ?

— Je préfère me déclarer vaincu.

— Vraiment ?

Il fut épouvanté à l'idée que cette femme se croyait encore désirable, et qu'elle sentirait un outrage dans le respect qu'il était bien résolu de lui témoigner, par son langage et sa contenance.

De tout près, malgré les artifices du fard et du demi-jour, il voyait les rides du front, le creux des orbites où les yeux globuleux montraient des fibrilles rouges et des cils décolorés, la chair molle et grenue, tachée de son, sous le carmin et la céruse, les tendons du cou, les os du sternum apparents, le contraste de la gorge énorme et des bras maigres. Le regard de cette Gorgone de la luxure eût glacé le plus courageux des satyres, mais, dans cette convoitise charnelle qui s'avouait ainsi, il y avait comme un arrière-fonds d'humilité et de désespoir.

Elle se recula soudain, dans l'ottomane, et d'une voix dont l'accent était changé, morne et basse, elle dit :

— Eh bien, je crois que vous êtes fait pour être marié, mon pauvre chevalier, mais que vous vous marierez fort mal, si l'on ne vous y aide point. Et je veux vous y aider, car j'ai cette lubie d'être votre amie, sans attendre de vous la moindre reconnaissance. Oui, cela m'amuserait de faire votre bonheur, de le faire moi-même. Voulez-vous?... Ne répondez pas. Vous reviendrez me voir. Promettez-moi de revenir !

Il dut promettre qu'il reviendrait avant la procession du Saint-Esprit, et qu'il assisterait à cette

procession, s'il recevait un billet pour entrer dans les appartements des Écuries royales. Alors M^{me} d'Aizy se leva, et il fut délivré du piège que lui avaient tendu les profonds coussins, le demi-jour, le fard, et l'astuce de la femme vieillissante. Il éprouvait le dégoût qu'on ressent devant une chienne malade d'un mal puant, mais on a pitié de la bête qui souffre, tandis que Gérard regardait la triste M^{me} d'Aizy avec la cruauté de la jeunesse. Il se rafraîchit les yeux au portrait de Delphine qui souriait dans la pénombre bleue, et ne songea plus qu'à s'en aller sans impolitesse. Il en trouva l'opportunité lorsqu'un valet vint dire à M^{me} la comtesse que Fanchon était à ses ordres. M^{me} d'Aizy expliqua que Fanchon, raccommodeuse de dentelles, pouvait bien attendre. Le chevalier s'excusa de partir, devant rejoindre M. de Pange qui le ramènerait à Paris. Il baisa la main tavelée de la désolée Truitonne, et, croisant, dans le vestibule, M^{lle} Fanchon, petite brune au nez retroussé, il lui fit un salut plein de gratitude dont cette simple ouvrière fut ébahie.

« Au diable l'enragée ! se disait-il en allant retrouver François au Contrôle général. Fâcheuse amie, et dangereuse ennemie. J'éviterai désormais le tête-à-tête. Elle m'en voudra, et je ne serai plus reçu dans la maison. Eh bien, je m'en consolerais. Tout me blesse dans cet intérieur où vit ma pauvre Delphine, et je déteste Vauvigné. L'ami du mari, le « protégé » de la vieille dame, je ne me vois pas dans ce rôle... »

Et il pensait que si la bouffonne aventure de Joseph arrive, une fois ou l'autre, à tout homme jeune et bien fait, il est des Putiphar tellement décourageantes que ce n'est point par chasteté qu'on leur abandonne son manteau.

V

Le dimanche 4 mai, dès l'aube, les Parisiens, par milliers, accoururent à Versailles. Entre la cathédrale et l'église Saint-Louis, sur le parcours de la procession, les maisons, jusqu'au premier étage, s'habillèrent de tapisseries. Des reposoirs s'élevèrent, et des estrades pour les chœurs de musiciens. Le ciel flottait, bleu et blanc, comme la bannière de France. Tout était joie, espoir, concorde. On oubliait les graves mutineries qui avaient éclaté dans les provinces, et la sanglante émeute du Faubourg Saint-Antoine, avec le sacage et l'incendie de la fabrique de Réveillon. Les États Généraux s'ouvraient. Les trois ordres ne feraient qu'une seule âme en trois corps. Finis les privilèges, finies les inégalités, finie la misère. Les Français, pleurant de sensibilité, allaient s'embrasser comme des frères, sous l'œil attendri du meilleur des rois.

La place d'Armes grouillait de peuple. Les balcons portaient des bouquets de femmes. Il y avait des curieux jusque sur les cheminées.

A l'une des fenêtres de la Grande Écurie, un enfant de sept ans gisait sur un lit de repos. On distinguait le blond pâle de ses cheveux et le cordon bleu qui barrait son petit torse grêle et déformé. Le duc et la duchesse d'Harcourt se penchaient sans cesse vers lui, et il souriait d'un faible sourire. C'était le fils aîné du Roi, l'héritier tant désiré et reçu naguère avec tant d'amour. On l'avait amené de Meudon où il achevait sa courte vie. Dans le drame qui commençait, cette agonie d'un enfant n'était qu'un épisode. Déjà l'intérêt des courtisans, le culte de la foule, se détournaient du Dauphin qui ne régnerait pas. Ils allaient, par-dessus la tombe entr'ouverte, au duc de Normandie, robuste et rose à quatre ans, celui que sa mère appelait « chou d'amour » et qui serait un jour, Louis XVII, roi de France.

★
★★

On circulait avec peine dans les appartements de la Grande Écurie, où les fenêtres étaient disposées comme des loges. Trois rangées de dames assises, en toilettes de printemps, offusquaient de leurs chapeaux démesurés, les hommes debout derrière elles. Beaucoup de gens, qui n'avaient pu se placer, erraient par les salons. Ils étaient en habit « habillé », les cheveux poudrés, le chapeau sous le bras, l'épée au côté. Ce n'étaient que saluts, *shake-hands* qui passaient pour une habi-

tude anglaise un peu excentrique, révérences, et bavardages.

M^{me} d'Aizy, empanachée comme un cheval de tournoi, s'assit à la place que la princesse d'Hénin lui avait offerte, et M. de Vauvigné conduisit Delphine dans la salle voisine où étaient les Necker et les Montmorin. Des gens qui ne le connaissaient pas, le prenaient pour un excellent papa qui accompagne sa fille chérie. Il le savait, et il en riait, bien assuré qu'on ne rirait pas de lui. A plus de soixante ans, Charles Lespart de Vauvigné était encore un très bel homme. De petits yeux noirs et perçants, des paupières plissées aux angles, de minces lèvres violettes, une voix sèche, eussent été désagréables dans un autre, et chez lui, n'étaient que singuliers. Il avait encore des cheveux épais, d'un gris rude sous la poudre. Son habit, de satin cannelle, sa cravate de point, ses manchettes cachant à demi des mains ridées, sa veste blanche bordée de fleurs en soie plate, seyaient à un corps dont les proportions demeuraient parfaites, corps de chasseur, d'escrimeur, de cavalier infatigable, et qui semblait indestructible. Une femme que Vauvigné avait aimée autrefois, disait-on, le comparait à un bel insecte brillant et dur, impossible à capter, froid comme une pierrerie, et sans ailes.

Dans la profondeur d'une des fenêtres, au premier rang des dames, se tenaient M^{me} Necker, froide et fine, jolie encore à cinquante ans, malgré sa roideur de Suisse ; sa fille, la baronne

de Staël, ambassadrice de Suède, lourde de formes comme Necker, les joues trop colorées, la bouche trop grosse, mais le sein gonflé d'enthousiasme et le feu du génie dans les yeux. Auprès d'elle, M^{me} de Saint-Priest, femme du ministre de la Guerre, Levantine francisée, avait la langueur d'une dame de harem, et M^{me} de Montmorin était terne et triste comme une gravure décolorée.

Le second et le troisième rangs appartenaient à des femmes dont les maris n'avaient pas de charges à la Cour. Deux venaient de la finance. C'étaient les filles du banquier Pourrat. Fanny Le Coulteux avait un grand charme de douceur et de pudeur. Jenny Hocquart était impérieuse et belle. M^{me} de Beaumont les pria de se serrer un peu pour faire place à Delphine, et elle-même se mit au troisième rang, derrière ses amies.

L'Antigone de M. de Montmorin était moins jolie que ces trois jeunes femmes, mais personne ne se fût avisé de comparer Pauline de Beaumont à Jenny, à Fanny, à Delphine. Elle n'était comparable qu'à elle-même. Des yeux gris, intelligents et doux, ennoblissaient son visage, beau de la seule beauté de l'âme. Un précoce apprentissage des douleurs physiques et morales, avait mûri les vingt ans de Pauline. L'amour filial était son unique passion. Elle chérissait son père, autant que Germaine de Staël chérissait Necker. Elle était à la fois sa fille, son amie, sa confidente et sa discrète collaboratrice. Il lui restait encore une part de son cœur pour l'amitié, qu'elle éprou-

vait comme un sentiment sérieux et profond.

« Je vous cède à regret ma Delphine, dit Vauvigné, mais on ne peut qu'obéir à M^{me} de Beaumont. »

Et saluant chacune de ces dames, il dit à M^{me} Hocquart que les banquiers devaient être contents ; à M^{me} de Staël que les Français bénissaient M. Necker ; à M^{me} de Montmorin que le roi serait bien heureux, si tous les ministres lui étaient aussi fidèles que son vieil ami d'enfance. Et les laissant toutes très satisfaites de lui, il s'en fut retrouver sa sœur.

Elle était inquiète et s'agitait sur sa chaise.

« Hé ! ma bonne Adélaïde, qu'est-ce qui vous gêne, et que cherchez-vous ? lui dit-il, en s'asseyant derrière elle. Avec votre diable de chapeau, si vous ne restez pas tranquille, vous finirez par m'éborgner. Attendez-vous un galant ? Tenez-le donc pour infidèle et prenez-en votre parti, tuedieu !... Et regardez devant vous : le spectacle en vaut la peine. »

★
★★

Gérard avait aperçu M^{me} d'Aizy et M^{me} d'Aizy ne l'avait pas aperçu. Il traversa les appartements, et découvrit sa Delphine, dans la fenêtre des Montmorin. Alors, il manœuvra pour se rapprocher d'elle, et réussit à se glisser au quatrième rang de l'estrade, auprès d'un élégant petit vieillard à cordon rouge qui embaumait la bergamote et priait continuellement.

Le roi sortait de la cathédrale. Sur tout le parcours de la procession, des chœurs de musique entonnèrent un chant couvert par le chœur aérien des cloches. Les gardes-françaises ouvraient le cortège ; venaient ensuite les bannières des paroisses, planant dans le soleil, comme des oiseaux d'or et d'argent ; puis les Récollets ; puis les gardes de la Prévôté, et les hérauts d'armes, dans leur costume de féerie.

Un murmure monta. Le vieillard à cordon rouge ne voyait guère bien. Il demanda :

— Est-ce le Roi ?

Gérard, qui le dépassait de la tête, répondit :

— Non, monsieur. C'est le Tiers !...

Le murmure innombrable croissait :

— Le Tiers ! Le Tiers !...

— Robinaille révoltée ! maugréa le vieillard.

Mais, sauf lui, tous, à cette fenêtre, amis et parents de Necker, saluaient l'œuvre du Genevois dans la réconciliation française. M^{me} de Staël pleurait, et son émotion, autour d'elle, remuait tous les cœurs, mouillait tous les yeux. Intérêts de caste, égoïsmes particuliers, s'abolissaient dans ces minutes lumineuses. Par-dessus les têtes inclinées, Gérard contempla le spectacle extraordinaire. La foule n'était plus qu'un seul être vibrant et délirant. Haute, forte, se renouvelant d'elle-même, la vague de l'acclamation populaire roulait au long de la place et des avenues, et frappait de ses remous sonores les murs du palais de Louis XIV. Portée par cette vague, avançait entre les cordons

de soldats bleus et rouges, une troupe sombre, cinq cent cinquante députés du Tiers en manteaux noirs. L'austérité de leur costume contrastait avec la magnificence des uniformes militaires et des vêtements de cour. Légistes, négociants, docteurs, hommes de lettres, hommes de science, ils étaient la France nouvelle, créatrice, industrielle, laborieuse, consciente de sa force et de sa volonté, fidèle au Roi, mais non plus asservie, la France à genoux, hier encore, et qui maintenant se levait.

« Le Tiers... le frère cadet... » On se rappelait les États Généraux de 1614, où les deux ordres privilégiés affirmèrent durement leur aïnesse. Le « frère cadet », parla de la famille, avait grandi.

De l'immense murmure, un nom s'éleva :

« Mirabeau !... Mirabeau !... »

Le « monstre » marchait, vêtu de noir comme ses collègues, et sa tête énorme semblait pencher en arrière sous l'énorme chevelure poudrée à blanc. Cette face léonine effrayait et fascinait, gravée par la maladie, la luxure et la souffrance, et les petits yeux, étincelants de génie, défiaient le monde.

La vague de l'acclamation mourut. La noblesse défilait, noire et or, l'épée au côté, sous le blanc nuage des chapeaux « à la Henri IV ». On se montrait les « patriotes » : Clermont-Tonnerre, Sillery, Castellane, Beauharnais, le vicomte de Noailles, Lally-Tollendal, le duc de Liancourt.

Soudain, des cris : « Vive le duc d'Orléans ! »

Le premier prince du sang n'avait pas voulu prendre la place due à sa naissance, affectant de n'être qu'un député parmi les députés de son ordre. Son visage couperosé se violaça. Il parut gêné par l'ovation qui n'était peut-être pas absolument spontanée, car il avait payé bien des violons de cette musique.

Le bas clergé passa et fut applaudi. Le haut clergé qui marquait les distances, comme s'il n'y avait rien de commun entre les pauvres curés et les riches prélats, ne recueillit que le silence. Tenu par l'archevêque de Paris, sous un dais de brocart d'or, le Saint-Sacrement fit baisser toutes les têtes. La foule prosternée se redressa :

« Vive le Roi ! »

Comme elle avait acclamé le Tiers, elle acclamait le Roi. Il marchait à droite, suivi des princes, des pairs et des ducs, et la Reine marchait à gauche, suivie des princes de la famille et de ses dames. Habits et robes éblouissaient comme un songe en plein soleil. Le vieil amour, l'antique piété des Français pour la race de Saint-Louis, allaient encore à ce placide Louis XVI. Avec son embonpoint, sa démarche de paysan à la charrue, ses mains d'ouvrier, sa face lourde et pacifique, il plaisait au petit peuple. Les femmes des faubourgs aimaient son aspect paternel : « Cher homme ! » disaient-elles, « Bon papa ! » On voulait le voir irresponsable des misères qu'il aurait secourues, s'il avait pu les connaître, plein de bonne volonté, économe, consciencieux, excellent

père de famille, mais trompé par sa femme, par ses frères, par ses ministres, par ses parasites courtisans.

Celle qui portait les péchés de la monarchie, la seule coupable aux yeux prévenus d'un peuple savamment excité contre elle, c'était la grande femme blonde, en robe mauve, dont le long col enchaîné de diamants dressait si haut la tête encore belle.

« La Reine paraît bien triste », dit Pauline de Beaumont.

M^{me} de Staël fit remarquer que son teint se gâtait, et M^{me} Necker dit que Sa Majesté n'avait pas de raisons d'être joyeuse. Personne n'avait crié : « Vive la Reine ! » mais des gens avaient osé crier : « Vive le duc d'Orléans ! » à son passage, et ils avaient eu le plaisir féroce de la voir pâlir et chanceler.

Le vieillard parfumé déplorait que la pauvre Reine n'eût jamais su se contraindre, et que la colère lui donnât cet air boudeur que le peuple n'aime point.

La voix claire de Delphine s'éleva :

— La Reine est triste. Vous cherchez la cause de son chagrin ?... Elle est là, elle est à cette fenêtre. Un enfant qui se meurt. N'y a-t-il pas de quoi pleurer ? La pauvre mère pleure en dedans... Et personne n'y pense.

— Vous avez dit le dernier mot, celui du cœur, dit M^{me} de Montmorin.

Les cloches de Saint-Louis tintaient. La proces-

sion arrivait à l'église. Sur la place, la haie des gardes était rompue. La foule se répandit.

— Et c'est fini ! dit M^{me} de Staël. Quel beau jour ! Les représentants de la nation assemblés autour du Roi ! On peut tout espérer de leurs talents et de leurs vertus, et je m'en réjouis !

Alors, la pâle M^{me} de Montmorin qui n'avait pas beaucoup d'esprit et ne se mêlait jamais de politique, répliqua d'un ton sec :

— Vous vous réjouissez ? Eh bien, vous avez tort, ma chère Germaine. De tout ceci, il arrivera de grands désastres, à la France et à nous.

Elle tourna le dos, roidement, et s'en alla, entraînant sa fille.

Le groupe se dispersait. Delphine, tenant M^{me} Le Coulteux par le bras, quitta la fenêtre, et elle se trouva face à face avec Gérard.

— Quoi ? Vous étiez si près de nous ? dit Fanny Le Coulteux. Avez-vous bien vu la procession ? C'était splendide.

— Oui, splendide.

Les yeux de Gérard cherchaient les yeux de Delphine. Elle regardait le parquet et tout son être semblait contracté, imperméable.

— Madame, dit Sevestre, j'espérais...

Delphine ne lui laissa pas dire ce qu'il espérait. Elle abandonna le bras de M^{me} Le Coulteux :

— Excusez-moi, Fanny, mon mari m'attend. Et vous aussi, monsieur, excusez-moi.

Il n'eut pas le temps de répondre... Elle était partie.

VI

Le poudroient doré du couchant mourait au bleu vert d'un ciel sans nuages. Une couleur violette s'étendait sur le coteau de Louveciennes et les toits du château de Voisins. Devant la terrasse, une trouée, entre les marronniers et les tilleuls, découvrait la vallée vaporeuse, où la Seine dénouait ses boucles de vif-argent rose, parmi des prairies et des bois.

M^{me} Pourrat considérait avec une satisfaction d'auteur les personnes réunies sur la terrasse, en attendant l'heure du souper. Elle-même les avait choisies et rassemblées. Fanny que tout fatiguait, était charmée d'être comme une invitée dans sa propre maison, où régnait la plus belle, la plus spirituelle, la plus gaie des dames de cinquante ans. Un demi-siècle ne pesait guère au corps magnifique de M^{me} Pourrat, et moins encore à son âme, si jeune qu'un demi-siècle de plus ne

la vieillirait pas. Elle était de ces femmes, nées pour le monde, qui s'épuisent dans le repos et mourraient dans la solitude. Le soleil du Midi rayonnait en ses yeux, aussi brillant que dans le temps où Voltaire se réchauffait l'imagination à cette flamme. Recevant M^{me} Pourrat dans son château de Ferney, le malicieux vieillard, ébloui par la femme, avait adressé, au mari, un compliment égrillard : « Pourrat ?... Oui : pourra tant qu'elle voudra. » Depuis, le mari, pris par les finances, avait peut-être fait mentir la prophétie, car sa femme lui avait donné, disait-on, un coadjuteur. Mais dans le temps et dans la société où ils vivaient tous les trois, cela semblait naturel, sinon légitime. Qu'une belle femme eût un amant, c'était normal, et c'était un bonheur pour lui, pour elle, pour le mari, et pour tous les amis qui recevaient le reflet de leur joie.

M^{me} Pourrat était donc un peu « galante », comme disait d'elle, avec une brutalité de Suisse, le désagréable petit bonhomme aux cheveux rous-sâtres, Benjamin de Constant, qui avait voulu épouser sa fille Jenny. « Galante » ne convenait pas, pour définir M^{me} Pourrat. « Amoureuse », n'eût pas convenu davantage. L'aimable femme était « sensible », et ce mot, à la mode, exprimait suffisamment une disposition à s'émouvoir, un cœur prompt à s'attendrir. Plus que « sensible », elle était sociable. Bonne, d'une bonté active, courageuse pour servir ses amis, heureuse d'aimer, heureuse d'admirer, heureuse de s'en-

thousiasmer, elle était devenue la reine d'un salon où les titres et la fortune ne donnaient pas les préséances. De simples gens de lettres, des savants, y rencontraient des grands seigneurs et des financiers. Entre le salon philosophique de M^{me} Helvétius et le salon académique des Suard, entre la salle à manger du roi des gastronomes, M. Grimod de la Reynière, et les splendides appartements des Trudaine, le salon de M^{me} Pourrat était comme la France en Europe. Il avait des traits de tous les autres, et il eût remplacé tous les autres.

En été, ce salon se transportait à Voisins, et la maison des Le Coulteux devenait le fief de M^{me} Pourrat. Cette personne infatigable, indestructible, qui n'était jamais malade, avait une fille qui l'était toujours. La fragile Fanny, prise par le soin de trois enfants délicats et par ses charités discrètes, laissait à sa mère l'honneur de faire les honneurs, quand elle recevait à Voisins.

Les invités de ce jour n'étaient pas nombreux : une trentaine, en comptant ceux qui jouaient au billard, dans l'un des salons, ceux qui se promenaient dans le jardin, et ceux qui se tenaient, sur la terrasse, autour de M^{me} Pourrat. Elle se réjouissait, parce qu'ils représentaient, réunis chez elle, l'esprit, les grâces, et même le génie de leur époque fortunée. Le génie, c'était l'illustre poète Lebrun, dit « Pindare », son émule Marie-Joseph Chénier, dont les yeux noirs brûlaient de tous les feux de l'Orient ;

c'était le peintre David, qui voyait la France à travers les images de Rome et mettait Plutarque en peinture ; c'était Lavoisier, aussi savant que s'il n'eût pas été un financier, aussi beau, élégant, aimable, que s'il n'eût pas été un savant ; c'était Germaine Necker ; c'était M. de Condorcet. On pouvait aussi accorder du génie au chevalier de Pange, et même à André Chénier, bien que ce frère aîné de Marie-Joseph n'eût rien publié de ses poèmes dont il récitait parfois un fragment. L'esprit ? Le jeune Lacretelle avait de l'esprit, et ce vieil original de Vauvigné, et la ridicule d'Aizy. Quant aux grâces, c'était Fanny et Jenny ; c'était Marie-Louise de Sérilly, si grande, si blonde, l'air sérieux et noble, épouse et mère parfaite, aimée de François de Pange, qui ne voulait pas, à cause d'elle, se marier ; c'était M^{lle} Piscatory, qui aimait ce rebelle François, et, par désespoir, allait épouser l'avocat Pastoret ; c'était Pauline de Beaumont, vivante élégie ; c'était la petite Delphine de Vauvigné, espiègle, timide, ravissante, une enfant, prisonnière de deux vieillards, et qui n'avait pas commencé sa vie de femme.

M^{me} Pourrat inclinait donc à l'optimisme, à la façon de Pangloss, et son intime contentement lui prêtait une fleur de jeunesse, comme à une femme comblée d'amour. Elle souriait à François qui lisait tout haut une brochure de Dumouriez, à Antoine de Sérilly et à Condorcet qui discutaient sur cet ouvrage ; la triste Piscatory, sur-

nommée Desdemona, qui rêvait d'impossible bonheur ; à Pastoret qui assurait sa fortune par le mariage. Marie-Louise de Sérilly brodait. Jenny Hocquart et le jeune Calixte de Montmorin se battaient en jouant, pour un ruban bleu. Le choc des boules d'ivoire, les sons affaiblis d'un clavecin, le rire de Jenny, des cris d'enfants dans le parc, se mêlaient aux calmes harmonies du ciel et des arbres.



Gérard de Sevestre cherchait les maîtres du logis. M^{me} Pourrat le renvoya au jardin.

Des robes blanches passaient, sous les tilleuls. Gérard reconnut la taille charmante et les cheveux de Delphine. Elle sortait d'une allée, et remontait vers la terrasse, tenant par la main sa fille, « Babiolo », et la petite Le Coulteux dansait et sautait autour d'elles. Babiolo se faisait traîner. Ses petites jambes s'embarrassaient dans sa longue jupe de mousseline. Elle s'arrêta tout à coup, et se mit à trépigner.

« Eh bien ! Que faites-vous ?... Le loup vous entendra. Le loup viendra. Le loup vous mangera », dit la jeune mère.

Elle n'avait pas lu l'*Émile*, et ne savait pas dresser, par des raisonnements et des exemples, un enfant trop gâté. Babiolo, à quatre ans, doutait de la férocité du loup et même de son existence. Elle continua de trépigner. Delphine la prit dans

ses bras, joue contre joue, riant et chancelant sous son fardeau, mais elle vit Gérard, et cessa de rire. Son visage s'assombrit. Elle remit à terre Babiole désespérée, qui fit une scène de fureur.

— Voilà une méchante petite fille, dit Gérard, et une jeune dame presque aussi méchante. Qu'aviez-vous, l'autre jour, pour traiter si durement un ami qui ne méritait pas votre colère ? Vous le détestez donc bien ?

— Oui, je le déteste.

— Et pourquoi donc, s'il vous plaît ?

— Allez le demander à M^{me} d'Aizy, si vous avez la mémoire courte.

La petite fille, qui s'accrochait à la robe de sa mère, se mit à crier :

— Maman !... Portez Babiole !... Portez Babiole !...

Delphine dit, plus doucement :

— Si vous voulez vous marier, je n'ai rien à dire. C'est votre droit, mais que vous ayez choisi cette confidente !... Elle ne parle que de vous ! Elle est coiffée de vous ! Elle jure qu'elle fera votre fortune, et que, si vous aviez eu, plus tôt, confiance en elle, ce serait vous, et non Pastoret, qui épouseriez M^{lle} Piscatory.

— Alors, vraiment, si je voulais me marier, vous n'auriez rien à dire, vous ?

— N'êtes-vous pas libre ?

— Je ne crois pas l'être.

— Eh bien, vous l'êtes !

— Non, je ne suis pas libre. Je ne veux pas

l'être. Je n'ai pas envie de me marier. Ma prétendue confidente s'est un peu trop vantée... Venez demain à la porte rouge, et je vous dirai...

La petite suppliait encore :

— Maman ! Maman !...

— Vous n'avez pas la force de porter cette demoiselle, dit Gérard. Donnez-la moi... en signe de réconciliation.

L'enfant serra plus étroitement le cou de sa mère. Ses grands yeux, veloutés comme les yeux de Delphine, dans un petit visage tout différent, tout Vauvigné, par le dessin du nez et de la bouche, considéraient Gérard, avec une méfiance attentive.

— N'aie pas peur, Babiole !... C'est un ami...

— Je crois qu'elle s'apprivoise, fit Gérard, et au même moment, la petite lui tendit les bras.

Delphine s'écria :

— Vous êtes un ensorceleur !...

Elle laissa Gérard prendre l'enfant. Il sentit le doux contact de la joue qui avait encore la chaleur de la joue de Delphine, et son cœur se gonfla d'une tendresse inconnue qui ressemblait à un regret.

De la terrasse, M^{me} Pourrat les vit venir, et leur fit un signe amical. La petite Le Coulteux courait devant eux, et se retournait en criant :

— Babiole !... Babiole !... Babiole !...

Gérard demanda :

— Tout est bien ?

— Oui, tout est bien.

— Plus d'ombre ?

— Plus aucune ombre.

L'enfant écoutait. Elle dit gravement :

— L'ombre, c'est le soleil qui la fait.

Et fièrement :

— Babiolo aussi a une ombre.

Elle observait Gérard et sa mère. Quelle idée confuse passait dans son cerveau, quelle image s'y formait ?

— Eh bien ! chevalier, vous enlevez ma fille ? C'est un cas pendable.

Babiolo faillit échapper aux bras de Gérard. Elle battit des mains :

— Voilà mon papa.

— Souffrez que je reprenne ce qui m'appartient, dit M. de Vauvigné... Oh ! ce n'est pas difficile... Babiolo ne vous regarde déjà plus... Ce sexe est ingrat. Et vous, Delphine, vous oubliez que je vous ai priée vingt fois de ne pas porter Babiolo, parce que vous gêneriez votre taille. Votre beauté, ma chère, est à votre mari avant que d'être à vous. Si vous laissez des amis complaisants jouer avec cette enfant, ils feindront d'en être ravis, mais vous auriez tort de les croire. Babiolo deviendra votre tyran, les tyrans sont démodés comme les vieilles lunes, n'est-ce pas, chevalier ? Même un tyran débonnaire, un tyran de carton... Ah ! ne me faites pas manquer de respect à notre excellent roi que je vénère !

— Le roi veut être le père de son peuple, dit Sevestre, et non pas un despote.

— Hélas ! Que n'est-il un despote intelligent !

— Il veut être aimé, dit Delphine. N'est-ce pas mieux que d'être redouté ?

— Non, mon enfant. Les rois n'ont que faire du capricieux amour des peuples. Il doit leur suffire d'être respectés, et les peuples ne respectent que les forts. Cela vous étonne, chevalier, que j'ose parler ainsi, contre le sentiment public ?... C'est que je ne suis pas, comme vous et nos amis de Louveciennes, un démocrate.

— Nous le déplorons tous, dit Delphine.

— J'en tiens pour les tyrans, moi. J'en suis un. Gérard s'étonna :

— Vous, monsieur, un tyran, et vous en avez de l'orgueil ?

— Certes... Demandez à M^{me} de Vauvigné ! Elle s'accommode pourtant de mon autocratie. Un bon tyran, monsieur, qui sait son métier de tyran, voilà ce qu'il faut au peuple, car le peuple, une fois déchaîné, devient lui-même un tyran, le plus bête et le plus barbare. Ma femme gêne Babiole ? Un jour, Babiole la battra. Et si je lâchais la bride à mes nègres, comme le veut M. Brissot, nos habitations flamberaient bien vite.

Delphine protesta qu'elle n'en croyait rien.

— Vraiment, ma petite fille ? dit son mari. Les connaissez-vous donc, ces bois d'ébène ?... Pas plus que vous ne connaissez les paysans de ce pays, ou les crocheteurs de la Rapée. Vous les voyez tous à travers les rêveries du sieur Jean-Jacques. Je vous demande pardon, monsieur de

Sevestre, si je vous scandalise. Vous êtes « Rousseauiste » sans doute — l'affreux mot ! Vous affirmez que l'homme est bon. Billevesées ! Personne n'est bon, monsieur, ni vous, ni moi, ni cette jeune dame, ni cette enfant. L'homme est mauvais, naturellement, et la femme est pire. D'où la nécessité du tyran.

Vauvigné gardait le ton du badinage, et s'adressait à Sevestre avec une bienveillance où il y avait de l'ironie et de la hauteur, tempérées par la politesse :

« Vous êtes très jeune. Vous croyez à la justice que vous confondez avec l'égalité, comme si l'égalité absolue n'était pas la suprême injustice. Et parce qu'il y a des crevasses dans la maison construite par vos pères, vous êtes prêt à la démolir. Ne me demandez pas de vous aider. Je suis un vieil homme, et je ne saurais vivre dans un chantier. Mais la démolition est certaine. Elle est déjà commencée. Je n'y aiderai point. Je serai spectateur sans être dupe, spectateur que rien n'étonnera, et quand la pièce m'ennuiera trop, j'aviserais au moyen de quitter la place, avant le dénouement. Car il sera fâcheux pour nous, et je suis de l'avis de M^{me} de Montmorin. *Cassandra dixit.* »

« Quel méchant homme ! pensait Gérard. Quel cynisme ! Quelle insensibilité ! Voilà bien ceux qui nous font haïr du peuple ! »

Beaumont et M^{me} Le Coulteux remontaient du parc. Avec elles, André Chénier.

Il était en France pour trois jours, par une faveur exceptionnelle de M. de la Luzerne.

Il prit le bras de Gérard, et lui rappela leur rencontre dans la taverne de Covent-Garden ; ce soir-là, il était malade de l'exil, comme Ovide chez les Daces. Ceux qui devinaient son état, bien qu'il ne fût pas prodigue de confidences, lui disaient, pour le reconforter, qu'on s'accoutume à tout, même à souffrir de l'injustice. Mais c'est une dégradation de l'âme. Les morts s'accoutument à la pierre du tombeau, car ils ne peuvent la soulever. Dieu préserve un cœur fier de cette habitude !

« Vous êtes un païen, dit en souriant Pauline de Beaumont. La résignation, vertu chrétienne, n'est pas votre fait. »

Il en convenait. Les seules vertus qu'il pouvait avoir, les héros antiques lui en offraient le modèle : amour de la beauté, amour de la justice, amour de la patrie, enthousiasme civique, ce qui fait les Tyrtée et les Archiloque. Et pourtant, il n'était pas un stoïcien. Il avait deux muses : celle de l'élegie et celle de l'ode : celle de la rose et celle du laurier.

Pauline, frissonnante malgré la tiédeur du soir, aurait pu être la Muse de l'Élégie, par sa grâce triste et brisée. Elle était née pour aimer, souffrir, comprendre et consoler. La poésie avait en elle une résonance unique. Le poète y retrouvait son chant, et une voix qui répondait à son chant, par une note suave. Seule, parmi les amis d'An-

dré Chénier, elle sentait la royauté de ce génie à qui l'on opposait le beau talent académique de Marie-Joseph. Elle était sa confidente. Il lui envoyait ses poèmes manuscrits. Elle lui apportait ce trésor si précieux pour l'artiste : l'admiration intelligente d'une femme.

Ce soir il était heureux, dans ce jardin de France, parmi les amis de sa jeunesse. La joie embellissait son visage presque laid dans la tristesse ou l'ennui. Il avait un corps d'athlète, la tête grosse, les cheveux châtain roux clairsemés sur le haut du crâne et coupés au ras du col, un vaste front bombé, des sourcils très marqués, des yeux bleu-vert dont l'éclair dégageait une force magnétique, une bouche voluptueuse, un menton un peu fourchu.

★
★★

M^{me} d'Aizy vint à Gérard, enluminée, décharnée, étalant sa gorge considérable dans une robe de soie violette à bouquets.

— Ah ! voici ce rocher d'Auvergne ! dit-elle, d'un air moqueur. Eh bien, monsieur, vous m'avez oubliée. J'espérais une suite à cet agréable entretien où vous me confiâtes vos intentions matrimoniales... Que ne parlâtes-vous plus tôt ? Il y a ici une jeune victime qu'on va sacrifier sur l'autel de l'Hymen à un espèce d'avocat qui se fait appeler marquis de Pastoret !... Beau marquis, vraiment !... Elle a une fortune digne de vous,

et j'aurais pu... Mais il n'est pas trop tard pour trouver celle qui ferait votre bonheur en me donnant des droits à votre reconnaissance.

Gérard répliqua, sur le même ton :

— Ah ! Madame la comtesse, je sais le prix de vos bontés...

Les joueurs de billard étaient rentrés dans le salon. Des voitures avaient amené les derniers invités, arrivant de Paris ou de Versailles : M^{me} de Staël, Lally-Tollendal, le comte de Narbonne, Mathieu de Montmorency, M. et M^{me} de Concorcet.

Le souper était servi. M^{me} Le Coulteux passa dans la salle à manger, puis les dames, puis tous les hommes, sans autre cérémonie. Chacun se plaça comme il voulut. M^{me} de Beaumont, assise entre Gérard et Chénier, appela Delphine.

Et Gérard la vit venir vers lui, s'asseoir près de lui, le regarder de ses yeux veloutés, lui sourire de sa bouche amoureuse, le délivrer de la colère et de la haine, rien que par le frôlement de sa robe de satin blanc. M^{me} d'Aizy et Vauvigné, placés sur la même ligne, mais vers l'autre bout de la longue table, ne pouvaient les voir. Gérard demanda ce qu'on avait fait de Babiolle. Delphine répondit que sa bonne l'avait ramenée à la maison. Après quoi, elle s'intéressa beaucoup à une discussion littéraire entre M^{me} de Sérilly et le jeune Lacretelle. Et Gérard écouta ce que Chénier disait à M^{me} de Beaumont. Mais les deux amants sentaient bien que tous ces gens, autour d'eux,

n'étaient que des fantômes, et cette salle une apparence ; il n'y avait de réels au monde que Gérard et Delphine, isolés par leur amour en un cercle enchanté.

La nuit tardive hésitait entre le soleil disparu et la lune naissante. Les grands arbres étaient noirs sur le ciel où les pieds vermeils du jour laissaient encore une trace qui se décolorait lentement. Plus s'assombrissaient les fenêtres, plus devenait lumineuse la salle de marbre jaune, avec les cent bougies palpitantes de ses lustres et de ses torchères. Les couleurs florales des soies brochées, la transparence laiteuse des mousselines qui paraient les femmes, selon leur âge et leur beauté, le brun et le noir des vêtements masculins, relevés par le blanc pur des cravates, quelques habits de satin, à la française, les têtes poudrées, les surtouts d'argent, les porcelaines de la Compagnie des Indes, les cristaux traversés de feux prismatiques, composaient un tableau que les convives devaient garder, presque à leur insu, dans leur mémoire, et retrouver plus tard, sous les ombres du deuil et de l'épouvante, comme l'image d'un paradis perdu. Déjà, de l'un à l'autre, la conversation courait en traînées d'étincelles. La verve tirait ses fusées ; l'enthousiasme s'enflammait ; l'esprit ailé se battait contre la chimère ; le bon sens, méfiant et malicieux, d'un mot plaisant écartait les fumées, et le silence se faisait comme on dégage une arène autour d'un lutteur célèbre qui attend un rival et le

défié. Un homme parlait, interrompu rarement et toujours applaudi. C'était Condorcet, secrétaire de l'Académie des Sciences, mathématicien, philosophe, économiste formé par Turgot, et qui n'admirait pas Necker. Son front découvert, son regard hautain, son grand nez un peu bossu, sa froideur, intimidaient ceux qui ne connaissaient pas son cœur généreux et tendre. « Volcan couvert de neige », disait-on. Mais à cette même table, il y avait un autre volcan qui n'était pas couvert de neige : la fille de Necker, la jeune pythie aux formes puissantes, aux yeux ardents, qui annonçait l'avenir. Son éloquence, fouettée par la dialectique du savant, bondissait de sommet en sommet, sur les cimes de la philosophie et de l'histoire. Elle aussi, était toujours applaudie. Elle s'arrêtait, rouge et souriante, heureuse d'être admirée, jouant du bout des doigts avec une branche verte. Ses yeux qu'étaient les approbations qui se refusaient encore. Elle interpellait le chevalier de Pange... Quel était son avis ? Pourquoi ne pas le soutenir, ouvertement ? François, qui détestait l'emphase et le bruit, s'excusait sur la fragilité de sa gorge, et M^{me} de Staël se disait, non sans mélancolie, qu'étant son ami, et le parent de ses amis, il était aussi un admirateur de Condorcet !

Dans l'intervalle de ces joutes, des réparties se croisaient. La belle Sophie de Condorcet répondait à Trudaine, et le comte de Narbonne à Jenny Hocquart. M^{me} d'Aizy décochait une raillerie vol-

tairienne, une phrase à la Duclos, ainsi qu'autrefois, aux soupers du baron d'Holbach, ou bien, de sa voix de fausset, Vauvigné contait une anecdote galante.

Le jeune Lacretelle, nouveau venu dans la société élégante, assura sa voisine, M^{me} de Sérilly, que cette fin du XVIII^e siècle était comparable aux plus beaux temps de la Grèce et de Rome.

« Je vais plus loin : je prends en pitié les compatriotes de Platon. La philosophie n'éclairait alors de ses lumières que la seule ville d'Athènes. Elle luit aujourd'hui pour tout le genre humain. »

Chacun, alors, renchérit sur le bonheur d'être né à cette époque, où les mœurs polies, et la tolérance partout répandue, allaient passer dans les lois.

Vauvigné hochait la tête.

« Folie ! disait-il, folie !... »

Paroles, rires, couleurs, formes, mouvement, bouquets de flamme des lustres, ombres du jardin crépusculaire, parvenaient à Delphine et à Gérard comme en songe. Ils ne souffraient même pas de la contrainte que leur imposaient les convenances et la prudence. Ils n'avaient pas besoin de se regarder et de parler. Ils étaient près l'un de l'autre : rien ne subsistait plus de leurs discordes et de leurs chagrins. C'était un de ces moments miraculeux qu'on ne peut ni préparer, ni prolonger. Ils surgissent comme des îles d'or sur le fleuve sombre des jours, et comme ils ont paru, ils disparaissent.



Le souper fini, M^{me} de Staël, Narbonne, M. et M^{me} de Condorcet demandèrent leurs voitures. Les gens d'âge mûr s'installèrent à des tables de whist. Les jeunes gens descendirent au jardin.

La nuit était chaude d'un orage qu'elle couvrait. Au-dessus des bois, la lune se baignait dans l'écume argentée de petits nuages ondulés comme des vagues. Elle s'y noyait, parfois, pâle et grise, puis, courant en sens inverse du vent, elle émergeait du flot vaporeux et régnait au vide du ciel, solitaire et nue.

Sous les tilleuls, le sol spongieux de mousse étouffait le bruit des pas. L'allée était si étroite qu'on n'y pouvait marcher deux de front.

Pauline de Beaumont et Delphine allaient en avant, suivies par Sevestre et par Chénier qui parlait de la poésie anglaise, et des traductions qu'il avait faites. Soudain, Gérard s'aperçut que les yeux de son ami s'attachaient aux épaules nues, aux souples reins de Delphine ; et parce qu'il connaissait la puissance d'un beau corps sur les sens païens d'André, il s'irrita contre le poète.

Celui-ci ne sentit pas la muette émotion qu'il provoquait innocemment. Dans un endroit du bois où l'allée s'élargissait en rond-point, où le feuillage clairsemé des acacias et des bouleaux criblait la lumière bleuâtre, il dit à Gérard :

— Quelle grâce dans cette jeune femme ! Elle

doit avoir les formes d'une nymphe de Clodion. Elle passe, dans l'ombre ; un rayon la touche, et elle devient une statue à demi cachée, dont la lune révèle, par fragments, le marbre pur. Heureux son amant si elle l'aime !... La connaissez-vous bien ? Je crois qu'elle vous a souri...

— Une amitié ancienne lui permet de me sourire, comme fait pour vous M^{me} de Beaumont.

— Réjouissez-vous donc que la pudique Amitié ait pris la figure de l'Amour, quand, trop souvent, c'est l'Amour qui s'impose le masque de l'amitié.

C'était l'heure des rossignols. Ils préludaient par des notes plaintives, dolent appel de l'oiseau en amour à la femelle silencieuse, et, comme jaillit de la nuit d'été, une longue étoile, un son filé brisait au ciel des trilles étincelants.

— Philomèle gémit, pauvre Philomèle ! dit Chénier, et le nom grec, fané par les poètes de bouidor et les froids amplificateurs, reprenait, sur ces lèvres souveraines, une noblesse mélancolique.

Delphine tourna vers le poète son visage riant.

— Ce n'est que le rossignol des bois, dit-elle. Ce n'est que le rossignol amoureux. Comme tous les amants, il a l'air de se plaindre, mais la chanson dit qu'il a le cœur gai.

M^{me} de Beaumont apprit à Chénier que Delphine n'aimait pas la mythologie. André s'écria :

— Elle est une ingrante. Son nom la consacre fille d'Apollon et sœur de la Sibylle.

— Je ne suis pas née au pays des dieux, comme vous.

— Alors, que la nymphe gauloise chante la joie du rossignol.

— Je ne sais pas chanter.

— Peut-on le croire, quand on vous écoute ? Ce timbre si doux caresse l'oreille et l'âme.

— Ma voix est faible, bonne tout au plus à bercer les enfants, et je ne sais que des rondes de village. Vous en ririez, vous qui n'aimez pas les contes de fée.

— Cela est vrai. Je trouve insipides les Peau-d'Ane et les Barbe-bleue.

— Il vous faut des déesses. Les fées me plaisent mieux, et je préfère le rossignol à votre Philomèle.

— Chantez donc, rossignol de France !

— Non.

— Je vous en prie...

— Babiole en serait trop jalouse, dit Gérard, blessé par ce jeu entre sa maîtresse et son ami.

Pauline, gronda le poète indiscret, sur un ton de plaisanterie affectueuse.

Ils s'éloignèrent, croyant que Gérard et Delphine les suivaient.

— Vous voulez donc me faire détester un homme qui m'est cher, et que j'admire?... dit Gérard. Cela vous amuse de troubler le cœur d'André ? Il ne résiste pas à la beauté, mais ce n'est pas un amant fidèle. Vous le savez.

— Je n'ai rien fait pour l'éprouver. Il m'a demandé de chanter, et j'ai refusé.

— Je l'espérais bien.

— Ma chanson est à vous seul, comme mon amour.

Elle éleva son bras blanc, et l'offrit au baiser de Gérard. La lune et l'ombre, autour d'eux tissaient un réseau où se prenaient leurs âmes, et il leur semblait que la nuit complice les réunissait sur son cœur.

Le vent tiède effeuillait les grappes des acacias. Une fleur caressa la joue de Delphine.

— Les acacias fleurissent tard, cette année, mais enfin ils fleurissent ! dit-elle. Ainsi l'on attend le bonheur, et il vient.

— Il est là.

— Ne l'effarouchez pas, avec vos folles jalousies. Il s'en irait.

— Nous le retiendrons.

— Douce nuit !

— Inespérée.

— Sentez-vous ces parfums, Gérard ? Celui des acacias, celui des œillets, celui des derniers lilas, celui des herbes coupées ?... Tous mêlés, ils sont pour moi l'odeur du bonheur, cette odeur qui me rendait triste, les soirs de mai, quand je ne vous connaissais pas encore. Je la respirais, dans le parc, et je pleurais, parce que ma jeunesse me faisait mal.

— Que tu es charmante ! dit-il, envahi par une douceur profonde.

Delphine le lia de ses bras nus, se haussa sur la pointe des pieds pour atteindre sa bouche, le repoussa, le regarda avec des yeux de délire, et

se rejeta contre lui, l'embrassant, lui caressant les joues, froissant la mousseline de la cravate et du jabot plissé, accrochant ses cheveux aux boutons d'acier de l'habit. Quand il fut ivre, d'une ivresse furieuse, elle lui échappa, et d'un geste lui imposa silence.

M^{me} de Beaumont appelait son amie, au bas du parc.

« Où êtes-vous ?... Venez !... Par ici !... Delphine !... Delphine ! »

VII

Gérard suivait le sentier dont il connaissait les moindres accidents. La nuit était douce, la lune embrouillée de nuages, et l'odeur des menthes foulées faisait comme une présence dans l'ombre. Un mur se dressa, qui bordait un fossé. A quelques pas, Gérard reconnut l'enfoncement où se trouvait — toute rouillée, tout obstruée d'orties et de ronces — la porte rouge.

Elle fermait le paradis non perdu, mais défendu. Elle était très étroite, très épaisse, d'aspect rebutant, vraiment faite pour décourager l'espérance. Le jour, on voyait sa peinture écaillée, ses barreaux si rapprochés qu'un fil de lumière passait à peine entre eux, sa formidable serrure dont quelque diable, par malice, avait dû emporter la clé. Elle ne laissait rien deviner de ce qui était derrière elle. Pas un arbre ne dépassait sa hauteur. Elle cachait un jardin de fleurs communes et de légumes, des espaliers, des pommiers en cordon ; un puits, une cabane où le jardinier

serrait ses outils, la niche du chien danois, et quelquefois, la nuit, une jeune femme amoureuse qui collait, au fer humide, ses lèvres et ses mains.

Gérard frappa trois coups. Le chien gronda.

— Paix, Tristan ! paix ! dit Delphine.

Et d'un ton joyeux :

— C'est vous, Gérard !... Enfin !

— Vous êtes venue sans difficulté ?

— Pas sans difficulté, parce que Truitonne est, depuis hier, d'une humeur affreuse.

— Pauvre chère femme !

— Et bien fâchée contre vous. Elle a dit, hier soir, dans le carrosse, que vous étiez, décidément, un Lovelace de garnison, fort mal éduqué, et qu'elle ne s'occuperait plus de vous chercher une femme, parce que vous aviez manqué d'égards, envers elle, toute cette soirée. Ce serait drôle, si la vieille peste n'avait pas interrogé perfidement ma petite fille. Elle avait remarqué, de loin, que nous causions, et que je semblais gênée. Et Babiole a rapporté — pauvre petit ange ! — que « Maman avait grondé ce monsieur », et qu'il avait dit : « Vous me détestez encore ? » Elle a répété aussi : « Babiole a une ombre. Maman n'en a pas. » Heureusement qu'elle n'a pas entendu, ou compris, que vous aviez parlé de la porte rouge. Mon mari a dit seulement : « J'ai eu bien mauvaise grâce, à troubler cet entretien. » J'ai tourné l'affaire en badinage. Il a paru me croire, mais sait-on jamais ce qu'il pense ? Il faudra peut-être que nous soyons un peu plus

prudents. Je ne pense pas qu'on me soupçonne de vous aimer, mais quand l'attention d'un jaloux est éveillée, il est habile à deviner le secret qui l'intéresse.

— Alors, vous ne reviendrez plus ici ?

— Pourrais-je m'en passer ? Cette conversation d'aveugles, c'est tout ce qui nous est permis.

— Et chez moi, reviendrez-vous ?

— Je le pourrai, tant que mon mari n'aura pas pris en grippe M^{me} Elliott. Toutes nos chances dépendent d'elle. Ah ! Gérard, les femmes sont heureuses quand un mari qu'elles n'aiment pas les délaisse ouvertement ! Elles peuvent se consoler avec un cher et charmant Sevestre ! Et le monde n'y voit point de mal, pourvu que l'on conserve un air de décence.

Il pensait que c'étaient les maximes d'un monde corrompu. Gardant pour lui ce jugement de moralité, il dit que Delphine avait raison, qu'il serait très prudent à l'avenir. Mais s'il devait l'éviter, dans les salons, ne plus jamais lui écrire, ne plus la rencontrer que la nuit, avec cette porte entre eux, il ne supporterait pas — aucun homme ne supporterait — une telle vie. Et il ferait mieux de demander une mission en pays lointain, auprès de la Grande Catherine ou du Grand Mogol.

— Vous êtes libre, dit Delphine.

Il s'irritait quand elle disait qu'il était libre.

— Je ne peux pas vous retenir, Gérard. Je n'ai pas de droits sur vous, et je vous donne un bonheur trop difficile et trop rare...

— Vous acceptez l'idée que nous pouvons nous quitter ?

— Vous, Gérard, vous me quitterez.

— Pour votre sûreté, je le devrais. Vous étiez tranquille et gaie avant de me connaître. Mais je vous aime, et je ne suis pas fait pour cet amour-là. Je suis trop exigeant, et sans doute trop égoïste. Et puis, je vous veux ! Je veux vous tenir dans mes bras ! J'ai un désir de vous qui me torture. Une nuit, j'escaladerai le mur...

— Le chien vous étranglera.

— Vous l'empoisonnerez, et je vous enlèverai.

— On me mettra dans un couvent et vous à la Bastille. Non, Gérard, pas de folies ! Si vous ne pouvez pas accepter ce que je peux vous donner, allez-vous en chez le Grand Mogol, ou mariez-vous.

— Le beau présent que je ferais à une jeune fille !

Il entendit Delphine soupirer, comme si elle était près des larmes, et il devina qu'elle appuyait à la paroi de fer un pauvre visage d'enfant malheureuse. Et lui aussi, le cœur gonflé, tout chancelant de désir, se collait à cette porte qui le séparait de sa maîtresse. La nuit pesait sur la terre, et il semblait à Gérard qu'il sombrait en un gouffre de ténèbres, seul, aveugle, tâtonnant, condamné à chercher éternellement Delphine, et à ne l'atteindre jamais.

— Parlez-moi ! Êtes-vous là ?... Êtes-vous toujours là ?

Elle répondit :

— Je suis encore là...

La voix paraissait affaiblie et lointaine.

— Je suis encore là, mais il faut que je m'en aille. Je voudrais rester toute la nuit, contre cette porte, et il faut que je m'en aille !... Gérard !... O Gérard !... Que c'est dur ! Que c'est déchirant !... Mais il le faut. Le chien est inquiet. Je peux à peine le retenir, et ses yeux luisent comme des charbons. Gérard, mon amour, partez le premier, afin que j'aie plus de courage pour m'arracher à cette porte.

— Adieu donc, ma Finette, ma petite fée. Adieu !

Il se rejeta vers le taillis, et le bruit qu'il fit, en brisant les branches, alerta le grand chien sauvage. Sous le choc des lourdes pattes, la porte rouge trembla. Delphine réussit à dominer la bête et à la tirer en arrière, et, sans cesser de lui parler, elle l'entraîna dans la profondeur du parc.

★
★★

Ils s'étaient juré d'être prudents, et cependant, ils revinrent à ce « rendez-vous d'aveugles », comme disait Delphine, bien des nuits en ce mois de mai. L'amour insatisfait s'exaspère, et s'envenime aussi, par l'inassouvissement. Delphine et Gérard se chérissaient, se querellaient et se réconciliaient sans se voir, haïssant l'obstacle où se blessaient leurs désirs, cette porte, image de

la fatalité qui les séparait. Et Gérard repartait, brûlé d'une soif pareille à celle d'un fiévreux qui aurait bu un alcool brûlant. Rien ne pouvait plus le désaltérer, même les sources pures de la tendresse. C'était du corps de Delphine, des fraîches délices de son corps, qu'il avait soif.

VIII

« C'est moi, Gérard !... Comme à la porte rouge, un, deux, trois coups, et c'est Delphine ! Ah ! vous n'y comptiez pas ! vous pensiez : « Cette vilaine, cette laide, cette méchante, ne m'écrira pas. » Vous pensez toujours le pire, quand il s'agit de votre amie. Vous êtes un mauvais chien s'il en fût, qui boude, qui grogne... et finira par mordre. Tristan est bien moins féroce que vous. Mais, pour cette fois, je vous priverai du plaisir de me dire de ces choses cruelles, qui me font pleurer.

« Je vous écris chez moi, *en toute sûreté*. Truittonne a fait une chute. Son grand nez en est tout cabossé, et elle s'est cassé une dent. (Si c'était la dent à poison, comme en ont, paraît-il, les vipères !...) Et puis, ce qui est mieux, elle s'est abîmé un os dans le genou. On l'a couchée, saignée, purgée, et condamnée à contempler son ciel de lit pendant trois ou quatre semaines.

Comme son frère est parti, hier, pour nos terres et qu'il demeurera une quinzaine de jours, — ce qu'il y fait, je l'ignore : peut-être la traite des Africains ! — je vais jouir, je jouis d'une liberté enivrante. Venez donc, mon cher amant, vous enivrer avec moi.

Avec cet air d'ange que je prends comme je veux, j'ai signifié bien affectueusement à Truittonne, que je passerai toutes mes matinées à son chevet, pour la distraire, et lui faire la lecture.

« Cela signifie aussi : « La matinée, ma sœur, n'est pas la soirée. Ne comptez pas sur moi l'après-midi. J'irai doucement, parce que la vieille harpie n'aurait qu'à écrire à son frère, et alors !... Si je pouvais lui assurer la compagnie d'un jeune homme, elle serait la première à me congédier. Mais trouverais-je l'innocente victime, l'infortuné jouvenceau ?

« Voilà par quelles circonstances imprévues, je me livre au plaisir de la correspondance, dans ma propre maison, à mon bureau, en face de ce portrait qui vous plaît tant. Grace, que j'ai invitée, emportera cette lettre. Je n'oserais l'envoyer à la poste, par un de mes gens, parce qu'ils sont tous à la dévotion de Truittonne.

« J'ai eu vos lettres, N^{os} 1, 2, 3, 4. Je les ai apprises par cœur, et puis je les ai données à Grace pour qu'elle les mette dans son petit coffre. Ainsi, je pourrai les relire, quelquefois, et peut-être les ravoïr, quand nous serons tous vieux. Il

m'arrive de penser à ce temps-là. Vous serez ambassadeur, chevalier de l'Ordre, marié à une personne de haute naissance, très riche, et vous soupirez peut-être, en vous souvenant du Raincy, et de la rue Saint-Honoré, et de la porte rouge. O Gérard, que vous serez respectable et considéré ! Et moi, je serai morte. Je sens que je n'ai pas un caractère fait pour vieillir. Oui, je serai morte, et le coffret de nos lettres sera enterré avec moi, pour me tenir chaud dans la terre.

« Maintenant, écoutez le plus beau :

« Grace propose que j'aïlle, une fois, avec elle, visiter les jardins de Mgr le duc d'Orléans. Pas ceux de Mousseaux : *ceux du Raincy* ! Et alors, vous devinez le reste. Vous allez, ce jour-là, aux *Maisons russes* ! Vous avez bien lu : aux *Maisons russes* ! Et je vous y rejoins ! Et Grace vous y trouve par hasard ! Et elle vous offre de vous ramener à Paris, dans sa voiture ! Et à Paris... cette adorable amie nous permet de passer la soirée *ensemble* ! Vous avez bien lu ? *Ensemble*. Et elle me reconduit à Versailles, avant minuit, parce que je suis obligée de rentrer, comme Cendrillon, et avec mes deux pantoufles. Que diraient Truitonne et l'Ogre, si je découchais ?

« Vous n'allez pas dire « Non », mais vous allez être malheureux par l'excès d'impatience. Lorsque vous parlerez avec l'ambassadeur, de vos grands secrets, ou lorsque vous dînez à la taverne avec M. Chénier, ou lorsque vous assisterez à un de ces *raouts* où l'on voit des beautés anglaises,

froides comme glace, vous penserez, malgré vous :
« Le Raincy !... Les Maisons russes !... Delphine !... »

« Et moi, quand j'entendrai M^{me} de Staël raconter avec des élans d'éloquence et des attendrissements, comment les députés ont fait un serment dans le Jeu de Paume ; ou comment le peuple assemblé dans la rue de la Surintendance a réclamé et acclamé le bon M. Necker, je paraîtrai aussi émue qu'attentive, mais je penserai :
« Le Raincy ! Les Maisons russes ! Gérard ! »

« Trouvez ici, mon cher amour, le baiser de votre

« DELPHINE. »

IX

A huit heures du soir, le 12 juillet, la voiture de campagne où était le duc d'Orléans avec le prince Louis d'Arenberg, et celle de M^{me} Elliott où étaient Gérard et Delphine, retournaient à Paris, dans un nuage de poussière d'or. Elles traversaient des villages encore peuplés de Parisiens en promenade dominicale. Les guinguettes étaient pleines de ce petit monde qui adore les dîners sur l'herbe, ou sous la tonnelle, les balançoires, le jeu de tonneau, la musique des crincrins, et les bals champêtres, ce même petit monde que Gérard avait trouvé aux Maisons russes, lorsqu'il y attendait Delphine et M^{me} Elliott. Que Paris couvât une révolution, comme on l'avait craint, depuis l'affaire des gardes-françaises, il n'y paraissait pas, à deux lieues du boulevard. Ce dimanche était si beau, après tant de pluvieux dimanches d'une désolante saison ! Il y

avait des régiments campés au Champ-de-Mars, et le Palais-Royal prétendait que les soudards de la Cour s'apprêtaient à foudroyer Paris ; que la butte Montmartre portait plus de canons que de moulins ; et que les députés achèveraient leur courte existence politique dans les cachots de la Bastille, caressés par les crapauds et grignotés par les rats. Certes, les Parisiens, crédules et badauds, aiment infiniment les sombres histoires et les prédictions catastrophiques. Naturellement doux, ils jouissent de ce qui leur fait peur... en imagination seulement. Les délirantes inventions parties du café de Foy, défrayaient toutes les conversations dans les boutiques, et montaient de la loge des portiers aux salons des riches bourgeois. Mais il y avait M. Necker ! Idole et palladium de Paris, M. Necker, par sa présence au ministère, rassurait les esprits craintifs. Il s'opposait aux mauvais conseillers du bon roi ; il assurait la liberté de l'Assemblée ; il veillait au comportement des troupes rassemblées par M. de Besenval, gouverneur de Paris. Si le pain manquait, si les accapareurs et les aristocrates retenaient les convois de farine, c'était la faute à M. de Flesselles et aux intendants détestés, M. Bertier, M. Foulon. M. Necker, père du peuple, y saurait mettre bon ordre, et puisqu'il était à Versailles, le cher homme, le grand homme, les Parisiens pouvaient bien aller passer leur dimanche à la campagne, comme c'est leur tradition et leur plaisir.

Sous un ciel cuivré, terni à l'ouest par des vapeurs fauves, les deux voitures entrèrent dans Paris par le Faubourg Saint-Martin.

Grace Elliott prit la main de Delphine :

— Eh bien, ma petite, nous allons vous quitter ici. Tout s'est bien passé. J'espère que votre soirée de liberté sera heureuse, mais n'est-ce pas, Sevestre, vous serez prudent ?

— Prudent à l'extrême, madame. Nous ne quitterons pas ma maison.

— Vous me répondez de Delphine ? Songez que personne ne doit la voir, dans la rue, avec vous.

— Personne ne la verra. J'aurai un cabriolet pour vous la ramener, à onze heures.

— La voiture de ville de Monseigneur et la mienne nous attendent à la Porte Saint-Martin. Gardez celle-ci, mais qu'elle ne vous conduise pas directement chez vous. Faites-vous mener aux Tuileries. Là, vous prendrez n'importe quel fiacre. A onze heures, vous reconduisez Delphine chez moi. Je l'accompagne à Versailles, pour recevoir le choc de M^{me} d'Aizy, et je couche à Blanche-Maison. Que le dieu Amour nous aie tous et toutes en sa sainte garde !

— Amen ! dit Delphine.

La voiture s'arrêta devant l'arche monumentale, dédiée à la gloire de Louis XIV. Les rayons presque horizontaux du soleil, empourpraient les bas-reliefs de la frise, et les quatre files des arbres du boulevard. Installés sur des bancs, des bour-

geois du quartier remarquèrent à peine la livrée rouge et bleue d'Orléans.

Comme Grace et ses deux compagnons allaient descendre de la calèche, le domestique anglais de M^{me} Elliott s'avança.

— Qu'y a-t-il, Parker ?

— Madame ne peut pas aller au spectacle. Les théâtres sont fermés.

— Comment ?

— Ordre de la police, madame. On se bat dans Paris.

— On se bat !...

— Oui, madame. Gardes-françaises contre Royal-Allemand. Et le prince de Lambesc a tué un vieux monsieur. Le peuple jette des pierres sur les husards. C'est parce que M. Necker est parti.

Grace courut vers le duc.

— Monseigneur, M. Necker est renvoyé, et la ville se révolte... Venez, Parker, approchez, répétez à Monseigneur ce que vous m'avez dit.

Parker obéit, placidement. Et il compléta son récit :

— Le peuple a enlevé, chez Curtius, le buste de Monseigneur et celui de M. Necker, et il les promène. Mais celui de M. Necker est déjà cassé.

Les yeux noirs et vifs du prince exprimaient la perplexité. Il était devenu si pâle que les plaques rouges de ses joues s'y marquaient comme un barbouillage de sang.

— Quand cela a-t-il commencé, Parker ?

— Ce matin à onze heures, Monseigneur. Un

monsieur qui venait de Versailles a dit, au café de Foy, que M. Necker était parti, qu'on le cherchait, qu'on le croyait à la Bastille. Un autre monsieur est monté sur une chaise, et il a crié que les hussards allaient massacrer les Parisiens. Et il a mis une feuille verte à son chapeau. Tout le monde a mis la feuille verte au chapeau. On a pillé les boutiques des armuriers. C'était cela le commencement de la chose, Monseigneur.

Le prince se mordait les lèvres.

— Necker renvoyé !... Que ne dira-t-on pas ? Eh bien, je m'en vais...

— Ne vous montrez pas, Monseigneur ! s'écria M^{me} Elliott.

Elle craignait que le duc ne voulût rallier autour de lui la foule, et se poser en chef de l'insurrection. Mais il n'était pas de la grande race aventurière qui fait les Césars, et il ne ressemblait pas à sa légende.

Il dit qu'il irait au Palais-Royal. Grace le supplia :

— Prenez ma voiture, je vous en prie.

— Vous avez raison. Je monte avec vous et le prince Louis. Vous nous laisserez au Palais-Royal. Ne vous affectez pas. Parker a dû exagérer l'importance d'une échauffourée. La peur lui a troublé l'esprit.

Grace n'eut que le temps de dire à Sevestre :

— Nous nous retrouverons chez moi.

Le carrosse s'éloignait.



L'autre voiture fila par le boulevard.

— Le duc a peut-être raison, dit Delphine en se blottissant sous la capote. Ce Parker a exagéré une querelle de soldats. Tout est si tranquille.

Gérard était moins optimiste.

— Des gens peuvent s'entre-tuer dans un quartier, sans que les quartiers proches s'en avisent. La tranquillité du boulevard Saint-Martin ne me rassure pas. Parker n'a pas inventé la procession des bustes et le pillage des armuriers... Et voyez : tous les passants ont une feuille verte à leur chapeau.

Les nouveaux boulevards, qui marquaient l'enceinte des Fermiers généraux, étaient encore des voies excentriques, avec leurs contre-allées plantées d'ormeaux sur deux rangs. Les maisons, construites dans des jardins, séparées par des terrains vagues, y gardaient un air de banlieue. Boulevard Bonne-Nouvelle, elles s'élevaient d'un seul côté, le long de la rue de la Lune, en face d'un talus herbeux qui dominait une ruelle en contre-bas et le terrain abandonné d'un cimetière. Tournant vers l'ouest, par le boulevard Poissonnière, on remontait une butte jusqu'au boulevard Montmartre qui dévalait en pente rapide et rejoignait le boulevard de la Chaussée-d'Antin, où étaient le dépôt des gardes-françaises et des hôtels quasi

princiers. Théâtres, cafés, cirques, spectacles en plein air, amusant défilé de voitures et de cavaliers, calme promenade ombragée pour les familles, contentaient tous les désirs des Parisiens. Les dames élégantes y venaient, les soirs d'été, goûter des glaces à l'italienne, en écoutant, à la fraîcheur, d'excellente musique. L'affluence des cabriolets et des *wiskis*, conduits par de jeunes « agréables », en carrick anglais, causait des accidents quotidiens, malgré les ordonnances du lieutenant de police.

Ce dimanche soir, les promeneurs des contre-allées avaient envahi la chaussée, où ne roulaient ni *wiskis*, ni cabriolets, pas même un fiacre, et ils se dérangeaient en grommelant pour laisser passer la voiture de M^{me} Elliott. Si les lieux de plaisir étaient fermés, les cafés regorgeaient de clients, et débordaient sous les arbres. A mesure que l'on avançait, par le boulevard Poissonnière et le boulevard Montmartre, la foule s'épaississait, et les groupes compacts, réunis çà et là autour d'un orateur improvisé, révélaient l'inquiétude de tout ce peuple. Au carrefour Montmartre, la voiture s'englua dans une masse humaine, sans cesse grossie par des manifestants et des curieux qui arrivaient des rues transversales.

— Qu'est-ce qui nous arrête ? demanda Delphine.

— Le boulevard est obstrué. Tout ce monde paraît attendre un signal.

Des applaudissements saluaient deux cortèges

qui débouchaient, en même temps, de la rue Montmartre. Le premier, entrant dans la foule comme un coin, était composé d'ouvriers, jaquettes brunes déchirées, ou courtes vestes rouges. Ils brandissaient des piques dorées — barreaux arrachés d'une grille, — et des hachettes fixées au bout de longs bâtons. La bande, se faisant place à coups d'épaule, passa contre la voiture immobilisée. Delphine vit, de tout près les faces contractées et congestionnées, les cheveux collés par la sueur sous les bonnets sales, les bouches noires de cris. L'odeur des corps mal lavés s'exhalait âcrement. Un mugissement indistinct sortit de toutes ces poitrines et se répercuta dans la foule qui jeta une longue clameur.

« A mort Lambesc !... A mort !... »

Derrière les hommes à piques, le second cortège frayait sa route.

Quelqu'un dit, près de la voiture :

— Ce sont les élèves en chirurgie et les clerks du Châtelet, d'honnêtes jeunes gens, les mêmes qui furent au Palais-Royal, ce matin, et qui promènent le buste de M. Necker. Ils racolent dans tout Paris, pour aller à la Chaussée-d'Antin, et se réunir aux gardes-françaises.

Les étudiants agitaient leurs chapeaux piqués de feuilles, psalmodiaient à tue-tête, sur l'air des *Lampions* :

Vive Necker !

Vive Necker !

Vive Necker !

Deux d'entre eux élevaient une banderole de toile qui oscillait au rythme de leurs pas. Elle montrait une inscription en lettres noires :

A bas les voleurs !
Et les accapareurs !
Nous voulons Necker, notre père.

— Monsieur, dit le cocher en se tournant vers Gérard, je ne pourrai pas aller aux Tuileries.

— Essayez.

— Réellement impossible, monsieur.

Les chevaux tirèrent vainement. Une ruée de manifestants assaillait la voiture et commença de secouer les roues :

— A pied !... A pied !... Pas de voitures dans Paris, ce soir.

— N'ayez pas peur, dit Gérard à son amie.

Il abaissa la capote, se dressa sur le marche-pied, leva son chapeau en criant :

— Vive le Roi et vive Necker !

Ce geste et ce cri changèrent l'humeur des assaillants.

— Faites-moi place, messieurs, si vous voulez que je descende, et aussi cette dame qui est avec moi.

— Hé oui !... faites place !... Il a raison !... Reculez un peu, dirent les mêmes gens qui avaient voulu renverser la voiture.

Delphine serrait, contre sa ceinture, les pans du mantelet de taffetas noir qui couvrait à demi son

pierrot de soie rose et sa jupe blanche. La dentelle de son bonnet, froncée sous un nœud de velours vert, s'était relevée, et découvrait son front et ses yeux tout brillants d'un charmant courage. La main posée sur le bras que Gérard lui tendait, elle se dressa dans la voiture, saluée par des compliments imprévus :

— Hé, la belle fille !

— Elle a la cocarde !

— Le garçon n'est pas à plaindre.

Delphine, riant à ce peuple qui lui riait, lança de toute sa voix claire :

— Vive Necker ! Vive Paris !

On lui répondit :

— Bravo, la citoyenne ! Bravo !

Un gros homme rubicond ajouta d'un ton solennel :

— Honneur aux dames !

★
★★

Le soleil s'est couché et le crépuscule s'éteint, le voluptueux crépuscule d'été qui, ce soir, sent la fièvre et la bataille. Gérard voudrait sortir de la cohue, où la présence de sa compagne le paralyse, car il ne peut rien faire, avec cette femme à son bras, que la protéger. Comment remonter le courant humain qui tantôt se précipite, tantôt tourbillonne, tantôt stagne comme un marais ? Il encourage son amie, l'entourant d'un

bras, gardant l'autre bras libre pour repousser les corps qui s'agglomèrent autour d'eux, et il comprend que Delphine a peur, dans cette étreinte prête à se resserrer sur elle. Un dernier effort les jette contre un arbre, puis contre la grille d'un jardin, et Gérard, soulevant Delphine, la pose, debout, sur le soubassement de la pierre qui porte la grille. Accrochée aux rinceaux, parmi d'autres femmes perchées sur cet étroit refuge, elle respire, sauvée.

Devant eux, le fleuve vivant qui va se heurter au barrage de la Chaussée-d'Antin, ne semble plus couler entre ses rives d'arbres et de pierres. Il s'est arrêté, avec les cortèges qu'il emportait, avec le hérissément doré des piques immobiles, et la banderole flottant comme la voile d'une barque noyée. Foule puissante, excitée, gouailleuse, tragique, monstre aux mille têtes qu'agite une âme élémentaire. La jeune femme, qui n'a jamais vu ce monstre que de loin, reçoit au visage son souffle et son odeur. Bourgeois, prolétaires, vieillards, gamins de quatorze ans, fines figures de journalistes et d'avocats venus des cafés et des clubs, c'est Paris, levé encore une fois de son vieux pavé martelé par les émeutes. L'esprit, né dans les cabinets des philosophes, conduit la force plébéienne. Dans cette armée presque sans armes, que de jeunesse, que de beaux fronts, que de regards fiers et purs, mais aussi, que de bizarres personnages ! Le peuple des artisans et des ouvriers charrie une pègre, échappée des carrières

de Montrouge, et des tapis-francs de la Maubert. Agents provocateurs ? Brigands payés ? Les femmes qu'ils bousculent, s'en garent avec dégoût. Elles sont nombreuses, ces femmes, dont les chapeaux et les bonnets tachètent de blanc la houle noire des chapeaux d'hommes. Quand les Parisiens s'en vont en guerre contre un gouvernement, ils y vont en famille, l'épouse au bras du mari, la maîtresse au bras de l'amant. Des pères tiennent sur leur épaule un enfant qui crie « Vive Necker ! » et qui vaut à ses auteurs l'estime attendrie de l'auditoire. Les dames de la Halle sont là, par tradition, belles femmes, fières de leurs dentelles et de leurs croix d'or, ferventes royalistes et patriotes acharnées. Il y a bien aussi quelques aristocrates, de celles qui crient plus fort que tout le monde « Vive Necker ! », et quelques demoiselles des Galeries de bois, éperdues d'ardeur civique. Mais ce qui domine, c'est la femme de faubourg, la grosse mère-la-joie au ton et au vocabulaire poissards ; c'est la vieille en marmotte ; c'est la fillette effrontée ; et aussi l'ouvrière pauvre, louve maigre, usée par le travail et la misère, et dont la faible tête tourne si vite au souffle des Révolutions.

Tout à coup, la masse figée tressaille, et dans un énorme silence, éclate un coup de feu... Un autre encore... Une salve crépitante. Un galop de chevaux, des kolbacks, des sabres en éclairs. L'avant-garde des manifestants heurte les pelo-

tons de dragons que talonnent les gardes-françaises. Coups de pistolets. Grêle de cailloux. Delphine aperçoit la banderole qui se déchire, les piques qui se couchent, un cheval qui se cabre et retombe, avec un affreux hennissement d'agonie. Le cavalier désarçonné sombre dans la foule, repaît, à vingt pas plus loin, comme soulevé à la cime par une vague, et sombre encore, évanoui, peut-être mort.

Brusquement, les Allemands tournent bride. Ils s'enfuient par la rue de Richelieu. Les uniformes bleus, les gibernes blanches des gardes-françaises passent en trombe, ralliant ce qui reste de la foule. Artilleurs et grenadiers, débraillés, poussièreux, quelques-uns la tête bandée, tout chauds de combat, crient :

« Vive la Nation ! »

★
★

Si près du boulevard, dans cette rue étroite, c'était la solitude et la nuit.

— Nous voilà saufs ! dit l'homme rubicond qui n'avait pas quitté Gérard et Delphine. Et dire, monsieur, que ces bagarres durent depuis midi ! C'est comme un feu qui reprend, ici ou là, quand on l'a cru éteint... Votre aimable épouse vous a rendu service en portant cette cocarde que vous devriez porter vous-même. Le vert est la couleur de ce jour.

— Ma foi, monsieur, je l'ai appris, il y a une

heure seulement, en arrivant à Paris, et en tombant dans cette bagarre.

— Une bagarre ! Dites une sédition, une insurrection, une révolution ! On en parlera dans l'histoire, c'est moi qui vous le dis, monsieur. Mais vous venez de province. C'est une excuse, foi de Chambosc. Car je me nomme Chambosc, pour vous servir, et suis marchand drapier, honorablement connu dans la rue de la Tixeranderie.

Ce bourgeois quinquagénaire, aux joues couleur de jambon, un peu grêlé de petite vérole, bien en point, vêtu décemment de drap noir, avait de gros yeux bleu pâle, et l'accent amical des bavards qui désarment leurs victimes par leur bonhomie.

Trop heureux de rencontrer ce couple mal informé, il décida de ne plus l'abandonner et de l'instruire.

— Je suis un homme pacifique, monsieur, et n'ai point le goût de détruire mon semblable. Mais quand des traîtres étrangers projettent d'affamer une population innocente, de la décimer, oui, monsieur, de faire — le mot court depuis ce matin — une Saint-Barthélemy de patriotes, quand il y a six mille hussards et dragons au Champ-de-Mars, prêts à fondre sur le Parisien, puis-je rester indifférent et coi, monsieur, le puis-je ?

— Assurément non.

— Ah ! Monsieur, il faudrait que M^{me} Cham-

bosc vous entendit. Elle aurait voulu que je demeurasse terré chez nous... Donc, à l'heure du déjeuner, voilà le tocsin de la ville qui sonne, et la servante qui remonte de chez la verdurière en sanglotant : « Madame !... Madame !... Nous sommes tous perdus !... Nous sommes à la mort. Les brigands vont mettre le feu partout !... M. Neker est parti... » Et elle pâme sur une chaise. Cela m'a donné un coup, monsieur, quoique je m'attendisse à des malheurs. Le dimanche passé, nous étions allés, avec mon fils qui est marié à Saint-Denis, et ma jeune personne qui est — heureusement — depuis jeudi, chez sa tante à Épinay — nous étions allés au Champ-de-Mars voir les troupes, comme tout le monde. On causait avec les soldats à travers la grille... Mais je reviens à ce matin...

— Tenez-vous beaucoup à rester dans cette rue ? demande Gérard que le bonhomme importunait.

— Non, monsieur. Allons par là. Pas par ici. Par là. C'est la bonne direction. Vous connaissez Paris, peut-être, mais point comme moi qui suis natif... Ma femme me dit : « Chambosc, tu ne sortiras pas. » — Je lui répons : « Je sortirai. » Elle reprend : « Tu ne sortiras pas, Chambosc ! » Et alors... Que pouvais-je faire ? Je ne suis pas sorti.

Le trio se trouvait dans un quartier où ni Gérard ni Delphine n'avaient jamais passé, et qui conservait sa figure du Moyen âge. Rues mal pavées, mal bâties, vides de passants, peuplées

de chats galeux. Le sol y produisait abondamment le trognon de chou et les épluchures de légumes. Les bornes de pierre, au coin des portes rondes, cloutées de fer, attiraient les hommages liquides des chiens errants.

Il faisait nuit close. Pas une lumière aux maisons.

— Où diable allons-nous ? dit Gérard.

— Reposez-vous sur moi du soin de vous mener où Madame, — car vous devez songer à elle — ne risquera plus de rencontrer des dragons. Donc, toute la matinée, monsieur, je suis resté au logis. Et le tocsin sonnait toujours. Et des bandes passaient, criant : « Des armes !... » Enfin, le train s'apaise. Ma femme, qui va tous les dimanches chez ses parents, me dit : « Tu m'accompagneras. » C'était mon devoir, et puis j'avais mon idée... Bref, je mets M^{me} Chambosc à la Croix-du-Trahoir où mon beau-père tient une apothicairerie, et je vais rejoindre des amis à un café des Tuileries, la canne à la main... Ah ! mon Dieu ? Qu'en ai-je fait ?

— De quoi ?

— De ma canne ?... Je l'ai perdue... En voilà une affaire !... Qu'est-ce que ma femme dira ?...

— Pressons ! fit Gérard. Vous verrez que vous l'aurez laissée chez vous.

— Non. Je l'avais... Je l'ai même abattue sur le casque d'un dragon... Elle a dû se rompre... Et je ne me suis pas aperçu que je ne l'avais plus... J'étais ému...

— C'était bien naturel, dit Delphine, qui reprenait sa gaiété en écoutant le bonhomme.

L'incorrigible bavard se lamentait :

— Une canne qui venait de mon grand-père !...
Donc, j'étais dans les Tuileries, à la buvette qui est tenue par un Suisse, sur la terrasse du Manège, quand il s'est fait un effroyable vacarme dans la place Louis-XV... J'oubliais de dire que cette place était remplie de troupes : Royal-Cravate, Royal-Allemand, Esterhazy, Berchény, tous les mercenaires étrangers... C'était un cortège qui se buttait à ces soudards, le cortège des citoyens qui promenaient les bustes de M. Necker et du duc d'Orléans. Je n'ai rien vu. J'ai ouï des cris terribles. Et puis, tout à coup, par le pont tournant, la horde barbare — comme dit si bien M. de Mirabeau — envahit le jardin, sabre les promeneurs. Tout fuit. Des dames s'évanouissent. Je me trouve devant un pandour. Il lève son sabre. Je lève ma canne. Et c'est ma canne qui est retombée la première. Je n'ai pas attendu la suite. Je me suis évadé par la porte des Feuillants. Ah ! Monsieur, on s'entre-tuait dans la rue Saint-Florentin, dans la rue Saint-Honoré. Et le tocsin faisait un bruit de Jugement dernier !

— Vous n'êtes pas rentré chez vous ?

— Hélas non ! J'étais pris par la fièvre de la rue. Je voulais voir, tout voir. J'avais cueilli une feuille de tilleul, par précaution, et je l'avais mise à mon chapeau... Où est-il, mon chapeau ?... L'ai-je perdu ?...

— Vous l'avez sous le bras, dit Delphine.

— C'est vrai !... Je l'ai... Excusez ma pauvre tête qui est un peu dérangée par ces grandes émotions. Et voici la feuille. Prenez-la, monsieur. C'est une invention de M. Camille Desmoulins : la cocarde verte, la nouvelle couleur nationale. Et aujourd'hui, c'est un passeport de sûreté. Prenez-la.

— Monsieur, je ne voudrais pas vous en priver.

— Il n'est plus nécessaire, monsieur. Je suis rendu au domicile de ma belle-mère, où M^{me} Chambosc m'attend. La Croix-du-Trahoir est au bout de cette rue. Prenez et rentrez chez vous par le plus court. Serviteur, monsieur, madame...

★
★★

— Il a raison, dit Delphine. Donnez votre chapeau, que je le décore de cette feuille fanée. Vous voici à la mode du jour, grâce à M. Chambosc.

— Quel fâcheux !

— Il a été malin. Sous prétexte de nous conduire, il s'est fait mener par nous, jusqu'à sa porte...

Une patrouille civile, armée de piques, de haches, de faucilles, de vieilles cochelimardes et de fusils décrochés aux panoplies des armuriers, déboucha de la Croix-du-Trahoir. Un porteur de torche la précédait. Ces soldats improvisés criaient :

« Des lampions !... Éclairez les fenêtres ! »

Les maisons, dont les habitants apeurés avaient tiré les volets et barricadé les portes, s'émurent à cet ordre. Les volets se rabattirent. Des rideaux s'écartèrent. On entrevit des femmes apportant, qui une lampe, qui une chandelle, qui un lampion nageant sur l'huile d'un verre.

Le porteur de torche aperçut Gérard et Delphine, et les dévisagea.

— Ils ont la cocarde... dit-il à ses compagnons.

La bande s'enfonça dans le dédale des ruelles en poussant son cri :

— Éclairez !... Éclairez !... Des lampions !

— Pourquoi cette illumination, demanda Delphine.

— Parce qu'on pourrait tirer d'une fenêtre sans être vu.

Le carrefour du Trahoir, fameux dans l'histoire de Paris, par sa fontaine, sa potence et son pilori, ne possédait plus que sa fontaine et sa lugubre réputation. C'était un centre populeux et marchand, où se croisaient des rues qui venaient des Halles, des rues qui allaient à la Seine, des rues qui descendaient du Faubourg Saint-Antoine vers le Palais-Royal. Gérard et Delphine y retrouvèrent l'effervescence du boulevard, les groupes de badauds, les cortèges, l'amalgame des bourgeois bien poudrés et des ouvriers à vestes rouges, le tout mêlé de femmes plus gaies que les hommes, et plus enragées. Les cabarets étaient ouverts.

On y buvait debout, parce que les cabaretiers avaient mis en sûreté, dans les arrière-cours, les bancs et les chaises qui sont les engins préférés et les premières victimes des séditions. La plupart des lanternes avaient péri sous les pierres. Les survivantes mariaient leurs feux jaunes aux lueurs des fenêtres, aux reflets des torches.

Ici, un peuple remuant et sans cesse renouvelé, ne marquait pas de colère. Plutôt une jovialité rude et généreuse, le contentement du travailleur qui a fini sa journée, et n'a pas commencé sa nuit de veille, et attendant la besogne plus dure d'un lendemain dangereux. Un sentiment de trêve, non pas encore de victoire. Le héros en guenille se récompensait par un verre de vin. Le jeune homme en mince habit noir, évadé des livres dans l'action, enivré d'une sombre poésie inconnue, songeait qu'il aurait pu mourir pour la liberté, et se sentait un droit sur toutes les femmes.

A l'angle de la rue de l'Arbre-Sec, un auditoire de poissardes et de débardeurs entourait des orateurs qui se succédaient sur une chaise. Celui qui criait le plus fort était le plus applaudi. Un bossu, affligé de zézaïement, fut happé, renversé, chassé par les commères, dans une tempête de rires. Des femmes se penchèrent aux fenêtres pour écouter. Un gringalet, à figure jaune, paré d'une cocarde verte, remplaça le malencontreux harangueur.

« Citoyens !... »

Sa voix stridente avait l'indéfinissable autorité qui, dans un tribunal, assure immédiatement, à un avocat le silence des juges.

Gérard s'arrête en entendant cette voix. Il avait reconnu l'orateur populaire :

C'était Sassenauge.

« Citoyens, le peuple a remporté une première victoire... »

Acclamations.

« Il n'a pas encore gagné la partie. M. Necker ne nous est pas rendu. Peut-être, plongé dans un cachot, gémit-il de ne pouvoir plus travailler à votre bonheur. Peut-être — mon sang se glace à cette idée ! — ne voit-il plus le jour qui nous éclaire. Les ministres, unis à ce grand homme dans leur amour du bien public, sont renvoyés. Des suppôts de l'Autriche, des agents de Pitt, des courtisans, échappés des orgies de Trianon, enrichis des dépouilles du paysan et de l'ouvrier, du rentier et de l'artisan, de la veuve et de l'orphelin, remplacent ces hommes vertueux. L'infâme Breteuil a osé dire : « S'il faut brûler Paris, on brûlera Paris, et l'on décimera ses habitants. » Le rapace Foulon s'est vanté de nous faire manger de l'herbe. Besenval, enfin, cet étranger vomé par l'Helvétie, a jeté sur nous les hordes de Lambesc.

« L'hydre funeste qui a juré de nous dévorer, redressera demain sa tête hideuse. Il faut que le peuple soit armé ! Il faut que sa subsistance soit assurée. Eh ça ! Je vous le dis, citoyens, parce

que je le sais. Que le peuple seulement le veuille ! Il aura des armes et du pain.

« Des armes ? Il y en a au Garde-Meuble. Il y en a aux Invalides. Il y en a dans les arsenaux. A vous de les prendre, devant que la soldatesque ne les tourne contre vous.

« Du pain ? Il n'y en a pas chez les boulangers. Les affameurs empêchent les chariots de blé de parvenir dans Paris. Des meuniers sont payés pour ne pas moudre. Les sacs qui arrivent par la voie du fleuve, sont avariées. La famine, organisée par la Cour, et par les Foulon et les Bertier, menace vos familles. Mais il y a des réserves de farine chez les accapareurs. Saint-Lazare, cette caverne de la servitude et de la superstition, cache, dans ses greniers, la nourriture de toute une ville.

« Eh ça !... Qu'en pensez-vous, bons Parisiens ? »

L'auditoire, accru de tous les badauds, fit une ovation à Sassenauge. Les applaudissements couvrirent sa voix. Gérard distingua encore quelques phrases sur la Bastille, « prodigieux dépôt d'armes », la garnison renforcée, les tours garnies de canons... Et l'appel final :

« Citoyens, il y a un comité permanent à l'Hôtel de Ville. Le corps municipal va créer une milice parisienne. Tous debout contre les tyrans ! Vengeons nos morts ! Assurons nos droits ! Aux armes ! »

— Le vilain singe ! dit Delphine. Et qu'il a l'air méchant !



Ils s'enfoncèrent dans le Carrousel, amas vétuste d'hôtels, de masures, d'écuries, de chapelles et de jardins. Delphine commençait à sentir la fatigue. Elle n'avait plus la force de regarder les choses, et ne souhaitait que d'arriver au plus tôt chez Gérard.

Par le guichet du Louvre, ils gagnèrent le quai.

Quelques ombres déambulaient prudemment parmi les tas de bois et de sable du port Saint-Nicolas, en amont du Pont-Royal. Les hôtels de la rive gauche, dont les jardins surplombaient l'infeste Grenouillère, figuraient un décor sans profondeur, une suite de façades trouées sur un fond lumineux. Des reflets de lanternes tordaient leurs chenilles d'or, au fil de l'eau noire. Par delà les Champs-Élysées, les fumées d'un incendie ensanglantaient le ciel.

Ces eaux obscures, ce feu allumé comme un signal, étaient plus effrayants qu'une foule armée. La nuit semblait grosse de présages, essaims funèbres formés sous des astres malfaisants. Qu'étaient, dans cette atmosphère de catastrophe, la faible Delphine et son amour ?

Ses pieds meurtris lui faisaient mal, et elle mesurait sa lassitude, avec l'appréhension d'un désenchantement. Elle revoyait l'émeute grondante sur le boulevard, la banderole des étudiants, le fer doré des piques, ce cheval éventré

qui se cabrait avec un hennissement affreux, comme un sanglot humain, et le dragon blessé sur qui se jetait la foule. Elle raidissait ses bras, comme pour se retenir aux rinceaux de la grille ; elle se rappelait le sifflement de la balle qui avait frappé l'ormeau, et elle s'étonnait de regretter presque la bagarre où l'homme qu'elle aimait, responsable d'elle, n'était occupé que d'elle.

Gérard sentit qu'elle était triste.

— Qu'avez-vous, ma Finette ?

— Je suis fatiguée, et vous avez l'air fâché. Je sens que je vous embarrasse.

— J'ai hâte de vous mettre en sûreté, mon doux amour.

La place Louis-XV rougeoyait du reflet de l'incendie et du flamboiement des torches, entre les massifs noirs des Champs-Élysées et les massifs noirs des Tuileries. Les huit pavillons qui semblaient des piédestaux attendant des statues, reliés par une ligne de fossés et un rang de balustres, marquaient les pointes d'un octogone autour de la statue équestre du Bien-Aimé, et cet octogone, absolument désert, était jonché de débris, cailloux, gravats, bâtons, ferrailles, traces de l'émeute, qui avait laissé là jusqu'à des chapeaux, jusqu'à des bonnets de femme, aux fleurs dérisoires, souillés de poussière, écrasés par les bottes des soldats.

Les lueurs et les fumées, coloraient de l'écarlate au pourpre, les nobles colonnades et les frontons de l'hôtel Crillon et du Garde-Meuble.

Toutes les issues de la place étaient bloquées

par des troupes en armes, fantassins et cavaliers. Des canons, à l'entrée de la rue Royale. Des canons, à l'entrée du pont inachevé. Hommes et chevaux complètement immobiles. Et ce silence absolu qui pèse sur la nature avant l'orage.

Sevestre avisa un officier et se fit connaître.

« Passez, monsieur, sans vous arrêter. »

Ils passèrent. Des gens, qui venaient par la rue Royale, reçurent la même autorisation. Tous, en traversant l'octogone, jetaient un coup d'œil vers le pont tournant des Tuileries.

X

Dans la rue Saint-Honoré, pas un réverbère intact. La chaussée scintillait d'éclats de verre. A l'angle de la rue Saint-Florentin, un amas de pavés ébauchait une barricade. Les boutiques étaient closes, et les seules fenêtres des étages supérieurs, garnies de lampes et de lampions, simulaient une étrange fête sans joie.

Chez les Pruvot, comme ailleurs, les volets étaient mis, au rez-de-chaussée, et les fenêtres d'en haut étaient ouvertes. Aux balconnets de l'entresol, se penchaient M^{me} Pruvot, Bastienne, et une jeune fille, vêtue comme une ouvrière élégante, qui tenait Bastienne par la taille. Les trois femmes jacassaient. A la vue de Sevestre et de sa compagne, elles se turent.

La belle Charlette cria :

« Attendez, monsieur. La porte est fermée. Je vais vous ouvrir. »

Tandis qu'elle descendait, les deux jeunes filles observaient curieusement Delphine qui tourna la tête pour n'être pas vue. Elles chuchotaient et riaient.

« Ah ! Monsieur, dit M^{me} Pruvot. Que j'étais en peine de vous ! »

Gérard fit entrer Delphine dans l'allée, et il raconta l'histoire qu'il avait imaginée, et qui était vraie à moitié : ils avaient dîné chez des amis, à la campagne ; au retour, une bagarre, sur les boulevards, les avait dispersés, et il s'était trouvé seul pour reconduire cette dame à Versailles, qu'elle habitait. Mais on ne pouvait plus sortir de Paris. Obligés de quitter leur voiture, ils avaient erré, cherchant asile chez des amis qui étaient tous absents.

— Madame est très fatiguée. Elle va donc rester ici, et je n'ai pas besoin de vous dire, chère madame Pruvot...

— Bouche cousue. Comptez sur moi. Je suis à la disposition de Madame. Permettez que je vous accompagne, et que j'éclaire l'escalier.

Ils montèrent. M^{me} Pruvot expliquait comment son mari et Petit-Jacques étaient allés à l'Hôtel de Ville.

— Ils feront comme les autres. Ils s'inscriront à la milice, bien que Pruvot n'ait pas le caractère guerrier. Je leur ai cousu des cocardes vertes. Ah ! Monsieur, quelle journée ! Ces cloches, ces cris, ces coups de fusil !... Les honnêtes gens ont marché pour M. Necker, mais on a vu aussi des

malandrins... des têtes à potence ! Et l'on dit que, demain, ce sera pis, parce qu'il y a des milliers de fusils et de canons à la Bastille, et de la poudre pour faire sauter tout le quartier.

Elle laissa Gérard et Delphine dans leur chambre, et revint, apportant des biscuits, des fruits, du vin muscat, sur un plateau. La pauvre Delphine en avait besoin. M^{me} Pruvot la regardait avec une admiration apitoyée. Comme toutes les femmes au cœur simple, elle jouissait d'être mêlée à des histoires d'amour.

— Madame est en sûreté, dans ma maison, dit-elle, car elle devinait l'embarras de Gérard. J'ai mis un lampion sur le bord de la fenêtre, à cause des patrouilles... Écoutez ! le tocsin sonne encore... Mais vous ne risquez plus rien, madame, et la nuit sera bientôt passée.

La miroitière se retira. Les couleurs revenaient aux joues de Delphine.

— La brave femme ! dit-elle. Elle n'est pas comme sa fille, cette créature qui ressemble à un rat blanc, et qui me fait peur quand je viens chez vous... L'insolente ricanait, tout à l'heure, mais elle n'a vu que le fond de mon bonnet... Ah ! Gérard, qui nous eût dit que le chemin du bonheur serait coupé par des émeutes !

Elle alla s'asseoir sur les genoux de son amant.

— Où êtes-vous, méchant homme ?

— Dans ma chambre, et vous dans mes bras.

— Votre pensée est ailleurs.

— Par moments, je l'avoue, je ne peux écar-

ter tout à fait quelque inquiétude. Pour vous. Pour le pays.

— Ah ! laissez cela.

— Cela peut être terrible...

— M'ami, qui vivra verra. Soyez avec moi, tout à moi.

Elle le baisa sur la bouche.

Un bruit monta de la rue, et une clarté rougeâtre s'étendit sur les vitres.

— Qu'est-ce que c'est ?

Gérard alla regarder au dehors.

— Une patrouille avec des flambeaux.

Sa haute taille se dessinait en noir contre la rougeur ardente. La chambre était derrière lui, baignée d'un calme clair-obscur, avec son papier fleuri, ses meubles luisants, sa profonde alcôve, et Delphine assise dans la bergère.

Sevestre écoutait le bruit des pas et des voix qui s'arrêtaient devant les maisons où les lumières s'étaient éteintes, et, au delà, il entendait un grondement de forces obscures, la veillée de Paris en armes. Il songeait à ses amis, à Montmorin, à François de Pange. Où étaient-ils ? Que pensaient-ils de l'événement ? Ces bons Français laisseraient-ils ces soldats insurgés à eux-mêmes, cette foule exaspérée à elle-même, ou plutôt à tous les Sassenauge pleins de fiel, de rancune, d'orgueil blessé, profiteurs nés des insurrections ?

— La patrouille est passée, dit Delphine. Que regardez-vous encore ?

— Voilà Pruvot et son commis qui rentrent.

— Ils vous intéressent ?

— Ils arrivent de l'Hôtel de Ville, et ils apportent des nouvelles.

— Vous mourez d'envie de les interroger. Allez-y donc.

— Je n'irai pas parler à ces gens-là, mais j'irai à Mousseaux, où M^{me} Elliott est en peine de nous.

— Bah ! Elle ne songe qu'à son vilain duc d'Orléans, et elle ne nous attend plus.

— Il faut bien qu'elle sache où vous êtes, et que je vous amènerai chez elle demain matin. Vous retournerez toutes deux à Versailles. Que doit penser votre belle-sœur, en ne vous voyant pas rentrer ? Cela me tourmente.

— Vous n'allez pas nous gêner cette nuit à cause de ma belle-sœur ! Ce qui vous fâche, c'est de ne pouvoir courir dans Paris, voir des gens, apprendre des nouvelles...

— Vous êtes une enfant.

Il embrassa Delphine, fâché de la sentir fâchée. Oui, vraiment, elle était une enfant, et le feu, aux quatre coins du royaume, lui importait moins qu'une heure de joie et d'amour. Un peu triste, il partit, par les rues illuminées, et gagna les jardins et les champs de Mousseaux.

★
★ ★

Quand il revint, le lampion était mort dans son godet de verre. Ce malheur avait dû se produire

avant que Delphine ne s'endormît, car elle avait eu soin de placer la lampe devant la fenêtre. Une lumière douce comme une huile d'or se répandait sur la table où s'éparpillaient, parmi les livres et les papiers, des rubans, une jarretière, des bagues, une boîte de cristal au chiffre de Delphine. La jupe blanche, le *pierrot* de soie rayée gisaient sur un fauteuil, les souliers et les bas sur le tapis, fait d'une vieille tenture de Bergame. Couchée au bord du lit, son corset à moitié délacé, son jupon relevé découvrant son genou, Delphine reposait, dans l'attitude où le sommeil l'avait vaincue. Une de ses jambes était un peu repliée ; l'autre pendait, longue, et plus polie qu'un fuseau d'ivoire. La tête, tournée de profil, se voilait d'ombre et de cheveux bruns. Les épaules, les bras étaient nus, et nues les deux petites coupes modelées dans la tendre chair de la poitrine, si délicatement arrondies, et qui garderaient longtemps leur forme pure. L'amour et la maternité avaient respecté leurs contours, et l'exquise fraîcheur de leurs pointes, roses comme le cœur secret des roses du matin que le soleil n'a pas regardées.

Gérard baisa les fleurs de la gorge, la blanche épaule, la bouche entr'ouverte. Les yeux où fuyait l'ombre d'un rêve, s'éveillèrent avec langueur. Delphine se souleva sur le coude.

— Eh bien !... Eh bien !... Vous voulez donc toujours dormir.

— Est-ce que j'ai dormi ?

— Vous ne m'avez pas entendu rentrer. Il y a un grand moment que je vous regarde.

— Oh ! dit-elle, incrédule. Vous m'en contez. Il se débarrassait de son épée.

— Vous n'avez pas fait de mauvaises rencontres ?

— Des patrouilles.

— Et vous n'êtes pas allé chez M^{me} Elliott ?

Il ôta son habit. Ses cheveux dépoutrés déroulaient leurs boucles, et ce désordre rajeunissait le beau visage, qui n'était doux que par le bleu profond des yeux.

— Je suis allé chez M^{me} Elliott. Vous aviez raison. Elle était avec le duc. Sa femme de charge m'a rapporté leurs aventures. Le club du Palais-Royal étant fermé, la voiture, où nul ne soupçonnait la présence du prince, a passé par le Carrousel et la place Louis-XV, comme nous avons fait. Mousseaux était en émoi. On croyait le duc embastillé, ou décapité. Monseigneur n'aime pas beaucoup ces hypothèses. Il a consigné sa porte, sauf pour sa chère Buffon et son cher Biron.

— Et qu'a-t-il fait ?

— Rien.

— Que fera-t-il ?

— Rien. Ses amis feront quelque chose. Lui, rien. Quant à nous, il faudra que nous soyons demain matin, à sept heures, rue de Miromesnil. M^{me} Elliott aura une voiture à la livrée d'Orléans et elle vous accompagnera jusque chez vous. C'est promis... Nous avons donc toute la nuit,

amie, amie chérie, petit cœur, petite Finette, *dear little girl ; love, my love !*

★
★★

Comme ils reposaient, enlacés l'un à l'autre, Delphine saisit à poignée les boucles défaites de Gérard, et feignant une grande colère :

— Avouez ! Vous n'êtes pas allé seulement chez Grace Elliott. Vous aviez une idée dans cette mauvaise tête si dure, presque aussi dure que votre âme. Et vous l'avez suivie, et vous avez fait tout ce que vous vouliez faire.

— Ne me torturez pas. Ce serait illégal. La question préparatoire a été abolie par notre bon roi.

— Dites la vérité.

— La voici : je suis allé d'abord chez M^{me} Elliott, et puis, chez mon ami Francmorel qui est officier aux gardes-françaises. J'étais en peine de lui. Il m'a appris des choses importantes. M. de Montmorin a démissionné. Il est à Paris. J'irai le voir demain et je le prierai de m'employer où je pourrai rendre des services. J'ai su encore que M. Necker est parti hier pour la Suisse, sans avertir personne, pas même M^{me} de Staël. Demain...

Delphine avait lâché les cheveux de Gérard. Elle le reprit dans la chaude étreinte de tout son corps.

— Ne pensons pas à demain. Oublie. C'est notre nuit, notre première nuit.

— Nous en aurons d'autres.

— Qui sait ?

Il la roula dans les caresses, s'enivra de l'enivrer, la vit se transfigurer dans ses bras et défaillir. Orgueil et délice de l'homme, ces yeux mouillés, ces lèvres froides.

— Que l'amour te va bien, ma mie chérie ! dit-il, ému par le mystère de la femme.

Elle se cacha le front dans la poitrine de son amant, et dit tout bas :

— J'écoute ton cœur. J'aime à sentir qu'il est vivant, qu'il est fort, qu'il battra longtemps, longtemps... Si mon sang passait dans tes veines, alors, je deviendrais toi. Rien ne pourrait plus nous séparer. Tu ne pourrais plus te défaire de Delphine...

— Me défaire de Delphine !

— Cela sera, pourtant, et quelquefois, tu le souhaites.

— Quand je souffre trop.

— Par moi ?

— Par toi et par moi.

— Par toi seul, par ta folie.

— Parce que je t'aime autrement que je ne devrais t'aimer. Je serais bien plus facile, bien plus aimable, si j'avais l'âme légère, et si j'aimais pour la seule joie de l'amour, comme toi, ma Finette.

— Ai-je l'âme si légère ?

— La fête des sens ne te laisse aucune cendre quand elle s'éteint. Tu vis dans la minute qui passe, sans autre inquiétude que d'être aimée, sans autre scrupule que de ne rien gâter de ton bonheur. Tu ignores l'âcre regret, et la jalousie venimeuse. Ton imagination ne s'égare pas. Tu acceptes l'inacceptable.

— Oh ! Gérard ! Que veux-tu dire ? Qu'y a-t-il, dans ton esprit, que je ne peux comprendre, qui me blesse ?

— Il n'y a rien que mon amour, ma chérie. Pardonne-moi si je divague un peu. Je suis encore ivre. Et j'ai la fièvre. Remets ta tête bien-aimée sur mon cœur... Mais qu'ai-je fait ? Tu étais gaie, tout à l'heure, et voilà que tu es triste !

Il voulait la voir s'endormir, mais ce fut lui qui s'assoupit le premier, lorsque la brève nuit d'été frissonna au souffle de l'aube. Il était couché sur le dos, les bras allongés, les cheveux rejetés en arrière. Son beau front, son nez droit, l'arc ferme et sévère de sa bouche, composaient un masque admirable de virilité sans tendresse.

La lampe brûlait encore, jaune dans le demi-jour bleu. Toutes choses sortaient des ténèbres, retrouvaient leur nuance et leur contour. Au loin, un tambour battait.

Et Delphine, avec un regard que Sevestre n'avait jamais vu dans ses yeux, contemplait le jour naissant et l'homme endormi. Ses larmes coulaient en silence.

XI

Six heures et demie. Delphine, en jupon court, roulait les cheveux de Gérard. Elle noua le ruban de queue, et secoua, sur les boucles des côtés, la poudre parfumée à la violette.

— Vous voilà bien coiffé, dit-elle en posant la houppe de cygne. Vous ne vous en seriez pas tiré tout seul. Ah ! que j'aime m'occuper de vous, vous servir !...

— C'est à moi de vous servir, ma Finette chérie.

Il la prit contre son cœur, ému de la sentir si petite et si douce, au moment de la quitter. Il respirait le parfum de miel et de fleurs. Il écoutait, aux profondeurs de son être, la musique du bonheur qui s'éloignait. Et il répétait : « Finette !... Finette chérie ! » Il aimait ce nom puéril qui lui dépeignait si bien sa jeune maîtresse. Tout en elle était fin et spirituel, tout en elle était grâce, gaîté, volupté, et le chagrin glissait sur son âme comme l'ombre d'une aile sur

l'eau. Cœur léger ? Il l'avait cru. Mais cette nuit... Gérard se rappela l'élan qui avait jeté Delphine contre lui, après leurs caresses : « Je voudrais que mon sang coulât dans tes veines. Je serais toi. Tu ne te déferais plus de Delphine... » Ainsi, par instants, jaillissait, de ses sens à son cœur, une flamme. Elle avait de ces mots inattendus qui semblaient venir d'une femme cachée en elle, de cette femme que Gérard cherchait en elle, qu'il étreignait à travers elle, et qu'il ne posséderait jamais.

Elle s'arracha de lui, retenant ses larmes, et s'efforçant de sourire. Avec autant de maladresse que de patience, il voulut l'aider à lacer son petit corset, à piquer les épingles de son fichu. Lorsqu'elle fut tout à fait prête, Gérard considéra le désordre de la table, et dit : « La fée Brouillon est venue ici. » Car elle était la fée Brouillon qui oublie toujours quelque chose sur son passage. Elle ramassa des rubans, un bracelet, un gant, la minuscule boîte à pastilles en cristal de roche, gravée par le marquis de Paroy, d'un Amour doré tendant un arc que dessinait le D de Delphine. Gérard la pressait :

— Il faut partir, mon amie. Il est temps. A cette heure-ci, les gens qui nous connaissent ne sont pas dans les rues, et j'espère que nous arriverons à Mousseaux sans accident.

Delphine alla mettre un baiser sur l'oreiller.

« Vous le retrouverez ce soir, dit-elle. Et maintenant, la fête est finie. »

Dans l'escalier, ils croisèrent le porteur d'eau, la verdurière, un Savoyard, une blanchisseuse qui rapportait du linge, et la Marion armée d'un balai. C'était l'heure où, malgré les révolutions, de boutique à boutique, les femmes s'interpellent, où les nouvelles courent, où la rue de Paris est un club de ménagères et de servantes.

Les cloches sonnaient. Du côté du Palais-Royal, des coups de fusil partaient, comme des signaux. Le tambour battait constamment.

« Ça va encore chauffer ! dit M. Pruvot qui aidait Petit-Jacques à ouvrir les volets de la devanture, quitte à les refermer à la première alerte. Je m'en vas tout à l'heure à l'Hôtel de Ville. »

Près de la fenêtre de sa chambre, Bastienne et son amie, en bonnet de nuit et camisole, prenaient leur café au lait.

« Vite, partons, dépêchons », dit Sevestre.

Les deux jeunes filles regardèrent le couple s'éloigner.

— Ils ont dormi dans la même chambre, fit Bastienne. Dans le même lit. C'est honteux. Tu sais, Fanchon, cette catau, elle vient quelquefois, habillée en paysanne.

— Pourquoi faire ?

— Es-tu naïve !... Ce que font les amants, pardi !... Alors, je m'amuse à l'attendre, sur le palier. Je lui crie : « Hé, la fille, où allez-vous ? » Ma chère, elle tremble, elle verdit ! Ça lui gâte son plaisir... Oh ! oui, je m'amuse, je m'amuse bien !

La brune Fanchon, un peu simplette, se récria :

— Ce n'est pas une catau. C'est une dame.

— A quoi le vois-tu ?

— Je la connais.

Bastienne laissa tomber sa cuiller. Elle avança vers son amie son visage blême dont les yeux étincelaient.

— Toi !... Tu la connais !... Pourquoi ne l'as-tu pas saluée par son nom, hier soir. On aurait ri, Pas elle ! Nous.

— Je n'aurais pas osé.

— Qui c'est ?

— Ça te regarde point, Tiennette.

— Dis-le. Je te donnerai mon *pierrot* de toile rose, qui te fait envie.

— Tu le répéterais à ta mère.

— A ma mère ? Je ne lui dis jamais rien, à ma mère.

— Jure-le !

— Je le jure.

— Je te dirai tout, mais pas le nom.

— Commence.

— Cette dame-là, c'est une comtesse qui demeure à Versailles. Elle a un vieux mari et une petite fille. Je raccommode les dentelles de sa belle-sœur, une vieille méchante comme un diable... ou comme toi, Tiennette, quand tu détestes les gens.

— Je ne suis pas méchante pour toi.

— C'est vrai.

— Sais-tu pourquoi ?... Tu ne sais pas ?... Parce que tu es au-dessous de moi, sotté.

— Mais la comtesse de Vauvigné, elle est au-dessus de toi. Alors tu vas la détester... Hou, là ! Hou, là ! Malheur !... J'ai dit le nom.

— Ah ! Ah !... La comtesse de Vauvigné. Et elle a un vieux mari ! Dis donc, s'il savait, le vieux, ce qu'elle fait avec le chevalier, ça serait drôle !

— Oh ! non ! Des fois qu'il lui ferait du mal ! Je le voudrais pas.

— Cruche ! Des comtesses de ce bois-là, ça vaut moins qu'un chat crevé. C'est riche, c'est considéré, et ça court avec des hommes, pendant que le peuple meurt de faim. Sales aristocrates !... Cette comtesse, ma Fanchon, on devrait la mettre à la lanterne. J'irais la voir gigoter. J'aimerais ça.

— Et le monsieur, on le mettrait à la lanterne ?

— Pas lui.

— Ah ! Il te plaît ! Tu es jalouse. Tu le voudrais pour galant.

— Je voudrais qu'il fût avec moi, à regarder la grimace de sa belle. Il en jetterait des cris et des pleurs !

Fanchon serra le poignet de Bastienne :

— Tais-toi. J'aime pas ce badinage. J'ai regret... Rappelle-toi ce que tu as juré, Tiennette. Qui se parjure, va en enfer. Rappelle-toi...

— Je n'oublie jamais rien, dit Bastienne.

XII

La Bastille tomba.

Le gouverneur, M. de Launay, n'avait pas su, ou pas voulu la défendre. Imprenable, elle fut prise, et la garnison égorgée presque tout entière, y compris de malheureux invalides sans armes, et M. de Losmes, bienfaiteur des prisonniers. Le peuple croyait délivrer des centaines de captifs, enchaînés par le despotisme au fond des cachots souterrains. Il ne trouva que sept détenus, chacun dans sa chambre, et qui n'avaient pas de chaînes. Le plus vieux, un noble fou, à barbe blanche, déclara se nommer le Major de l'Immensité. Parmi les autres, il y avait un sadique, détenu, comme le fou, à la demande de sa famille, et quatre faussaires de Toulouse. Les cachots souterrains ne contenaient que des rats.

Les vainqueurs coupèrent les têtes des officiers, et portèrent celle du gouverneur à l'Hôtel de Ville.

Ils firent la même opération sur M. de Flesselles, prévôt des marchands. Ces têtes furent promenées dans tout Paris, au bout des piques, et M. de Lacretelle, qui les vit passer, s'aperçut que les fêtes de la liberté ressemblaient fâcheusement, avoua-t-il, « aux fêtes de la Tauride ».

Le 17, on démolissait déjà la Bastille, et cela faisait un but de promenade pour les Parisiens. Le roi vint dans sa bonne ville. Il y vint, sans ses gardes, entre deux haies de citoyens armés. Reçu à l'Hôtel de Ville par le maire, M. Bailly, et par M. de La Fayette, commandant de la garde nationale, il se montra au balcon, ayant une cocarde tricolore à son chapeau. Cependant, au grand trot de sa berline de voyage, M. Necker revenait de Bâle.

Le peuple n'était pas encore satisfait. Il lui fallait deux victimes : l'intendant Foulon et l'intendant Bertier. On les accusait de malversations, et la populace était convaincue que Foulon s'était vanté « de faire manger de l'herbe aux Parisiens ».

Le soir du 22 juillet, Gérard de Sevestre, qui s'appêtait à partir pour l'Auvergne, avait dîné chez M. de Montmorin. Il y avait appris la mort de Foulon, massacré le matin, et celle de Bertier, massacré l'après-midi. En quittant la rue Plumet, il passa chez lui. Le miroitier, en uniforme tout neuf de garde national, lui annonça joyeusement :

— On les a punis, ces deux monstres ! Et Fou-

lon mange le foin qu'il voulait nous faire manger.

Petit-Jacques riait.

— Ah !... Ah !... On a fait baiser au gendre la tête du beau-père. Quelle bonne farce ! J'aurais voulu voir ça.

Bastienne Pruvot, qui se tenait maintenant dans la boutique, où on avait porté sa bergère, cria, de sa voix aiguë :

— Monsieur de Sevestre !

— Mademoiselle ?

— Vous avez vu la procession des piques ?

— Non, mademoiselle, et je n'ai pas envie de la voir.

— Moi, je l'ai vue.

— Beau spectacle pour une jeune personne !

— Ma mère s'est trouvée mal. Moi, je ne saurais m'attendrir sur les ennemis du peuple.

— Vous avez l'âme romaine, mademoiselle Brutus, dit Gérard avec une ironie qui masquait mal son dégoût.

Il eut l'impression que si M^{lle} Pruvot n'eût pas été infirme, elle lui eût sauté à la figure. De la jeune fille énigmatique, au teint de porcelaine, aux cheveux pâles, surgissait un chat-tigre.

Il pensa :

« C'est un Greuze enragé... Et les deux autres, le grand flandrin et le courtaud, ils sont enragés, eux aussi, ces bons petits bourgeois !... Quels yeux me fait cette fille ! La demi-folle devient une folle achevée ! »

Dans l'escalier, il rencontra M^{me} Pruvot.

— Je m'en vais, dit la belle miroitière. Je vais à Chaillot chez ma belle-sœur. Je ne peux pas rester ici, aujourd'hui, et revoir ce que j'ai vu : ces cadavres traînés, ces têtes... Ah ! Monsieur, quel peuple ! quel temps !... Et ma fille, — j'ai honte de le dire ! — ma fille qui prend goût à ces horreurs ! Mon mari qui les excuse ! Jusqu'à l'imbécile de Petit-Jacques qui applaudit les assassins ! Je ne sais pas ce que valaient ce Foulon et ce Bertier... pas grand'chose, peut-être... mais les gens qui les ont martyrisés, ces bandits, ces harengères, faut-il qu'on les canonise ?... Je m'en vais, monsieur. Sans cela, il y aurait du grabuge dans la famille.

Gérard était attendu au Palais-Royal par un cousin de Francmorel, M. de Raigessac, qui devait s'accorder avec lui pour faire en chaise de poste, à frais communs, une partie du voyage.

Il fut donc obligé d'aller à ce rendez-vous, organisé par Francmorel. Le vieux M. de Raigessac était déjà installé devant sa tasse de café. Conseiller au Parlement, mais fort gêné dans sa fortune, il était content d'avoir un compagnon de route, et cet arrangement convenait aussi à Gérard. Ils s'entendirent sur la date du départ, et ils allaient sortir du café, où Gérard appréhendait l'apparition des hommes à piques, quand la foule des galeries reflua tout à coup dans la salle. Ce qui se passa ensuite, dura quelques minutes seulement. Une bande d'hommes et de femmes envahit le café. Gérard vit des guenilles tachées, des

mains sanguinolentes, des yeux fous. Une odeur âcre et douceâtre, sueur humaine, vin et sang, se répandit, si épaisse qu'elle semblait visible, comme une buée autour des lampes. Toute la bande à la fois criait et chantait. Des piques heurtèrent les lustres, faisant tinter les cristaux comme des clochettes cristallines. Les buveurs de café et de limonade, les bavards, les joueurs d'échecs, restaient pétrifiés sur leurs chaises, car il y a une force de fascination dans l'horreur. Une pique fourchue se haussa, s'inclina, se redressa pour un simulacre de salut. Gérard aperçut la tête fichée sur les dents de la fourche : le crâne chauve avec une demi-couronne de cheveux blancs, le bourrelet de chair du cou tranché, l'œil pendant sur la joue, et dans la bouche ouverte pour le dernier cri, une poignée de foin. La tête se penchait, se relevait. On criait :

« Baise ton gendre ! »

Mais ce qu'il y avait, sur l'autre fourche, ne ressemblait pas à une tête, parce qu'on lui avait arraché le visage. C'était une masse informe de cheveux et de caillots. Les deux débris se choquèrent. Alors un soldat s'assit à une table où était un plateau avec une tasse pleine de café. Il tenait une chose rouge sombre, comme un morceau de foie de veau. Il la pressa au-dessus de la tasse. Des gouttes noirâtres coulèrent. Le soldat but, puis il essuya ses moustaches d'un revers de main.

Une femme glapit :

« V'là le cœur de feu monsieur Bertier, qui a été fait mourir par le peuple. Il est bien biau, et de bon goût. On l'a porté à monsieur Bailly sur son bureau, à l'Hôtel de Ville... »

Et toute la bande entonna un refrain à la mode :

Il n'y a pas de bonne fête
Si le cœur n'en est pas.

« Bonsoir, Messieurs. On va-t-ailleurs. »

La salle se vida. Sur le pavé de mosaïque, les pieds nus et les sabots laissaient des marques rouges.

M. de Raigessac pâlit, verdit, oscilla. Gérard l'aïda à se lever. Il l'emmena dans le jardin, où le pauvre conseiller fut pris de vomissements. Les filles accoururent, tout émues parce qu'un vieillard se trouvait mal. On apporta une carafe d'eau fraîche et du vinaigre. M. de Raigessac fut étendu sur deux chaises. Une des « nymphes » lui mouilla les tempes. Une autre l'éventa. Une autre lui défit sa cravate. Quand il fut ranimé, Gérard lui donna le bras jusqu'à sa voiture. M. de Raigessac, ramené chez lui, se coucha. Son domestique alla chercher un médecin. Après que le docteur eut tâté le pouls au malade, celui-ci, d'une voix faible, lui demanda :

— Que m'ordonnez-vous ?

— Une saignée, monsieur, et vous serez guéri, dit l'Esculape.

A ce mot de « saignée » M. de Raigessac s'évanouit.

★
★★

Le 30 juillet, M. Necker, redevenu contrôleur général, fut reçu à l'Hôtel de Ville. Il parut au balcon, entre sa femme et sa fille, et Paris, devant l'homme providentiel, délira d'amour. L'excellent M. Necker demanda au peuple l'amnistie pour tous les coupables. Il était au sommet de sa gloire, et il allait descendre très vite la pente vers l'impopularité.

Le même jour, M. de Raigessac et Gérard entreprirent leur voyage sans regretter Paris, et s'étant engagés à ne jamais se reparler l'un à l'autre de la scène du Palais-Royal.

A la barrière d'Enfer, ils furent retenus plus d'une heure. Les commis de l'octroi, chassés le 12 juillet par l'émeute, s'étaient réinstallés dans leurs bureaux qui, par hasard, n'étaient pas brûlés.

M. de Raigessac fit observer à son compagnon que les Parisiens avaient cru détruire le fisc, en détruisant les pavillons des barrières.

« Mais, dit-il, si les régimes politiques sont sujets aux révolutions, le fisc est immortel. Comme le Phénix, cette sangsue renaît de ses cendres. Quant aux petites vexations que subissent les personnes désireuses de voyager, c'est le premier fruit de la liberté. Car la liberté et les libertés, ce n'est point une même chose. »

Le voyage fut gâté par des retards, à chaque poste. Le comte d'Artois, les Condé, les Conti,

les Polignac, le prince de Lambesc, et bien d'autres, avaient passé la frontière, et quiconque voyageait était suspect. Aux relais, dans les auberges, les gens considéraient Sevestre et Raigessac avec une méfiance qui tournait vite à l'insolence. Ils entouraient la voiture, et demandaient au postillon si ces messieurs étaient du Tiers-État. Le postillon répondait « oui », pour s'en défaire, et mériter un gros pourboire. Le syndic exigeait de voir les passeports. Il regardait en tous sens ces pièces timbrées au cachet de l'Hôtel de Ville, et semblait croire que les deux voyageurs étaient des faussaires adroits, et qu'ils emportaient dans leurs bagages, les diamants de la Couronne.

Il fallait supporter ces ennuis, pour en éviter de plus graves. A parcourir la France, on sentait que la chute de la Bastille ébranlait les fondements du vieux royaume, et qu'elle propageait au delà, peut-être jusqu'aux confins de l'Europe, ces ondes souterraines qui font trembler le sol, et refluer les eaux autour d'un centre d'éruption. Derrière le Tiers-État victorieux, la paysannerie se levait, mal éveillée, lente à comprendre. Les mots de « liberté » et d' « égalité » résonnaient fort en ces têtes épaisses, et des souvenirs de Jacques leur faisaient écho.

Ce qu'ils avaient pu entendre, de l'abolition des privilèges, de la répartition des charges entre tous les citoyens, les paysans l'interprétaient ainsi : « Plus d'impôts. Les riches paieront ! » Ils entraient dans les châteaux, et de gré ou de

force, enlevaient les titres des chartriers, dont ils faisaient de grands feux. Le seigneur se fâchait-il, on brûlait le château, et quelquefois le seigneur dans le château. Tandis que le paysan se jetait sur la terre féodale, les vagabonds, au nom de la liberté et de l'égalité, coupaient les blés mûrs du paysan. La haine de l'errant, de l'homme « sans feu ni lieu » était aussi vive que la haine du noble, dans les campagnes, car le pauvre qui possède un peu est dur au pauvre qui ne possède rien. Jacques Bonhomme verrouilla sa porte et déchaîna son chien sur les mendiants, mais son esprit obsédé créait des fantômes. A un signal mystérieux, ces fantômes s'animèrent. La « grande peur » saisit les hameaux. Dans la France entière, et le même jour, de clocher à clocher, volèrent les tocsins d'alarme. On criait : « Les brigands arrivent ! Ils pillent, ils massacrent ! » Les brigands n'existaient que dans les imaginations malades. Quand les paysans se rassurèrent, il se trouva qu'ils avaient organisé leurs forces, choisi des chefs, et qu'ils étaient armés.

Plusieurs fois, dans ces provinces du Centre, Sevestre et Raigessac virent la fumée rouge des incendies monter à l'horizon. Des châteaux flambaient, auxquels on ne pouvait porter secours, et les tocsins des villages appelaient les incendiaires avec leurs bottes de paille et leurs brandons. Alors les deux voyageurs se taisaient, n'osant échanger leurs pensées.

Gérard se rassurait un peu, en considérant la situation de Sevestre, isolé au cœur du massif cantalien. Les nouvelles y parvenaient tardivement. Tous les huit jours, la poste apportait la *Gazette* au château. Dans le village, très peu de paysans savaient lire, et ceux qui savaient ne lisaient rien. Ils sauraient tout de même ce que savaient déjà, ou croyaient savoir, les gens des plaines. La nouvelle déformée aborderait ce canton perdu, colportée par le mendiant, le soldat libéré, le marchand forain, les postillons qui mèneraient les invités à la noce de Louise de Sevestre. Et d'un puy à l'autre, elle s'allumerait comme ces bûchers qui annonçaient aux anciens Arvernes l'approche ou la fuite des soldats de Rome.

Que dirait Junien ? Renoncer à un droit quelconque, c'était — il l'avouait brutalement — : « s'arracher les tripes ».

★
★★

A Uzerche, M. de Raigessac quitta Gérard. Le Bas-Limousin était déjà tout révolutionnaire.

Par les belles routes que cette province devait à Turgot, Gérard remonta vers l'Auvergne, où les routes devinrent mauvaises, puis quasiment impraticables. Au granit succédaient le basalte et la lave. On suivait des chemins encaissés au fond des gorges, recevant au passage la poudre d'eau et l'haleine glacée des cascades, ou bien, sur la

croupe des monts, l'on voyait verdir des pâturages enclos par des murettes de pierre.

Seul, Gérard avait tout le temps de songer, et ses songes n'étaient pas joyeux. L'horrible vision des têtes coupées le hantait. Il ne savait où était Delphine. Vauvigné avait-il renoncé à emmener sa famille dans sa terre, près de Nantes ? S'il redoutait des troubles, de ce côté-là, peut-être demeurerait-il à Versailles. Grace Elliott s'installant, pour deux mois, à Ivry, la correspondance devenait impossible.

Et lui, Gérard, que ferait-il, à son retour ? M. de Montmorin reprenant son poste rappellerait Sevestre, et l'enverrait en Angleterre ou en Hollande. Mais qui donc, en ce temps, pouvait former un projet ? L'avenir de Gérard n'était pas dans ses mains, non plus que le présent, et, moins que tout autre, il eût osé dire : « Je ferai ceci. J'irai là. » Sa carrière d'officier avait dévié, parce qu'il s'était lié à Montmorin, et il s'était lié à Montmorin parce qu'il aimait Delphine. Entre les missions, il était libre, bien plus que s'il eût appartenu à un régiment. Hélas ! à quoi lui servait d'être libre, si Delphine ne l'était pas ? Ce bonheur qu'ils avaient goûté ensemble, cette nuit d'amour, ces plaisirs que Delphine seule pouvait donner, Gérard les payait au destin par une intolérable nostalgie. Il était ainsi fait, pour son malheur, que tout ce qu'un homme peut tirer de souffrance d'une liaison secrète, lui empoisonnait les lendemains des plus beaux jours. Il était

ainsi fait que les grâces légères, et la tendre volupté, à quoi il ne résistait pas, ne contentaient pas son âme exigeante. Il voulait... hélas ! savait-il ce qu'il voulait ? Et Montmorin, Pange, Chénier, Francmorel, tous ses amis, le tenaient pour un homme énergique, et ferme jusqu'à l'obstination ! Il arriva enfin à Sevestre.

XIII

Au carrefour de trois vallées, sur le flanc d'une gorge où blanchissait un torrent, le village pressait des mesures sombres contre la paroi du rocher taillée en jeu d'orgue. Le soleil frappait la pierre noire, et lui donnait l'éclat minéral de l'étain. Les prairies bien irriguées de sources vives, encadrées de chênes et de peupliers, avaient l'acide fraîcheur de l'émeraude. Ce paysage vert et noir, sous un ciel bleu cru, ces sommets tronqués, en cendre grise, ces vaches au poil rouge foncé, que gardait une bergère à capote de paille, filant sa quenouille, cette odeur d'eau et de sapins, c'était cela, Sevestre-en-montagne.

Le chemin contournait et dominait le village. Gérard voyait, sous ses pieds, le clocher roman et l'unique rue, encroûtée de boue ; des fumiers devant les maisons ; des orties le long des murs, de pauvres jardins gagnés sur le roc. Il distin-

guait même les gens assis devant les portes à cintre surbaissé, des vieilles et des vieux, et, contre un escalier dégradé, une femme allaitant un nourrisson, pendu à sa longue mamelle jaunâtre. Une autre femme, nu-pied, vêtue d'une robe sale et déchirée, épouillait une petite fille dont les joues étaient couvertes de croûtes.

Les hommes devaient être aux champs. A cette heure, ils dinaient de pain bis et d'un morceau de fromage, ou bien, ils dormaient à cause de l'extrême chaleur, dans le rond d'ombre d'un arbre, leurs faux luisantes appuyées au tronc.

Au dernier tournant, apparut le château formidable : quatre corps de logis reliant quatre tours. Un chemin de ronde formait une terrasse au midi. Un jardin en gradins taillés, surplombait des douves profondes comme des ravins naturels. On accédait à la cour intérieure par deux portes et deux ponts-levis, du côté est et du côté ouest. Cette disposition architecturale, la grosseur des tours, l'étroitesse des ouvertures, les créneaux et les échauguettes, rappelaient que le château avait été, quatre siècles durant, une des forteresses les mieux défendues de l'Auvergne. Trois fois, il avait subi les assauts des Anglais, trois fois ceux des protestants qui s'étaient brisés contre ses murailles. Au-dessus de la grande porte, un écusson grossièrement sculpté, portait deux fleurs de lis sortant d'un rocher, avec la devise : *Fortis et fidelis*. Le roi Louis IX avait donné cette devise aux Sevestre, en souvenir de deux frères jumeaux,

Junien et Gérard, tombés à la bataille de la Mansourah. Le saint roi avait aussi voulu que, dans cette famille, à chaque génération, deux enfants mâles portassent les noms des deux bons chevaliers. Ce souvenir, pieusement conservé, dominait toute l'histoire des Sevestre, orgueilleux de leur force, et non moins orgueilleux d'une fidélité attestée par leurs créneaux intacts, tandis que les châteaux rebelles avaient été rasés ou démantelés.

*
**

Par le pont-levis toujours abaissé, et la porte toujours ouverte, Gérard entra dans le château. Au son de la cloche du portier, les serviteurs accoururent. Des fenêtres s'ouvrirent, les escaliers et les corridors résonnèrent de pas et de voix, et bientôt, Junien, Félicité, Angélique, Louise, cinq ou six oncles, cousins et tantes, étourdirent le voyageur de leurs exclamations et de leurs embrassades. Il lui fallut répondre à cent questions, cependant que M^{me} de Sevestre veillait au déchargement des bagages et donnait des ordres pour faire reposer les chevaux, et rafraîchir les postillons. La fiancée, brune aux yeux bleus, qui ressemblait à Gérard avec un air de gaîté un peu folle, s'excusa de quitter un frère chéri pour la très grave raison qu'elle allait, dans sa chambre où les tailleuses l'attendaient, essayer sa robe de noce. Les vieilles tantes la suivirent ; les oncles

et les cousins se retirèrent discrètement, et Junien emmena Gérard dans la salle basse où M^{me} et M^{le} de Sevestre les rejoignirent.

Cette salle basse, voûtée en pierre, dallée en pierre, froide en toutes saisons, était meublée de bahuts et de tables, si lourds qu'on ne les déplaçait jamais. Angélique, un peu pâlie, un peu vieillie, douce quakeresse en robe grise, se mit près de Gérard, sur un banc à dossier sculpté. En face d'eux, était Félicité, presque obèse et blafarde. Assis sur un escabeau, le maître du logis caressait, de sa main noueuse, la tête d'un chien favori, beau braque bleu, couché à ses pieds. Petit, trapu, le nez court, les pommettes et les mâchoires fortes, le teint rouge sous le hâle, les yeux d'un fauve doré, Junien de Sevestre était aussi différent de son frère que son chien braque d'un lévrier. Leur seul trait commun, et commun à tous les Sevestre, c'était la belle chevelure châtain foncé que le comte portait tressée en queue, sans boucles et sans poudre. Il était vêtu de toile « comme un moulin à vent », ou comme un laboureur, veste et culotte brun tanné, gilet d'écarlate, bas de coton gris, et souliers de cuir.

— Qu'avez-vous donc ? dit Gérard. Vous paraissez consternés.

Junien fit :

— Hum !... C'est que...

Il défila un chapelet de jurons, ce qui était la forme familière de son éloquence, parce qu'il était

mal doué pour les discours. Sa parole était, à l'ordinaire, embarrassée et circonspecte.

Angélique parla pour lui :

— Gérard, il se passe des choses graves. On dit — du moins le peuple le croit — que les droits des propriétaires nobles sont abolis. Est-ce vrai ?

— Ce sera vrai demain.

— Tous les droits ?

— Les droits féodaux, bien entendu.

— Le peuple ne l'entend pas ainsi. Dans la région, les paysans réclament les titres et créances. Ils maltraitent des femmes seules, de vieux gentilshommes... Oh ! nous ne craignons rien de tel. Sevestre est bien défendu, et nos gens nous aiment. Cependant, ils sont venus, avant-hier, une vingtaine d'hommes. « Nous ne voulons de mal à personne, mademoiselle, nous vous respectons tous, mais puisque les autres prennent les chartriers, nous aussi nous les prendrons. » Je leur ai dit : « Qui vous l'a permis ? » — Hé, mademoiselle, c'est notre bon roi. — Vous déraisonnez, mes amis. Venir ainsi, quatre jours avant la noce de M^{lle} Louise, une noce à laquelle vous êtes tous invités... — Hé oui, nous le sommes, et nous irons avec bien du plaisir, mais ça ne fait rien. Nous voulons le chartrier, puisque c'est l'ordre du roi. »

Junien repoussa le chien et se leva. La fureur déliait sa langue.

— Je les ai f... dehors à coups de pied au derrière. Et s'ils reviennent, je les enverrai dans

les douves voir si les poissons ont un charrier.

Il se planta devant son frère :

— Quand nous avons élu des députés, c'était pour porter nos plaintes et consentir des réformes, parce que nous, la noblesse de province, nous avions notre mot à dire sur le gaspillage et le déficit. Mais ce n'était pas pour f... à bas le royaume. Et c'est ce que vous avez fait, vous autres...

— « Vous autres » ? A qui parles-tu ? Je ne suis pas député.

— Heureusement.

— Qu'entends-tu par là ?

— J'entends que toi et tes amis, les démocrates, vous auriez dû être à la Bastille, puisqu'il y en avait une.

— Es-tu fou ?

— Barvejols nous l'a mandé : « Votre frère fait le démocrate. Il fréquente chez le Necker, chez des traitants. Il prêche l'égalité... » Bon Dieu !... Je ferais mieux de me taire. J'en dirais trop.

— Oui, Junien, tais-toi, dit Angélique. Tu es hors de sens. Et toi, Gérard, ne réponds pas. Ton frère connaît tes sentiments, mais tu sais ce qu'il est, dans la colère. Et toi, Junien, sois plus calme. Gérard vient d'arriver. Nous sommes réunis pour la première fois depuis quatre ans. Ne gâte pas cette journée. Oublie l'insolence de quelques malheureux. Ils s'en repentent déjà. Le curé nous l'a dit ce matin, en demandant que Junien pardonnât à des gens qui croyaient agir

par permission du roi. Leur excuse est dans leurs maux, car ils souffrent, quoi que tu dises, Junien — et dans leur ignorance...

Junien éclata :

— Tu les excuses ! toi, ma propre sœur ! Entrez, monsieur le vacher, monsieur le porcher, monsieur le maréchal ferrant. Voici nos titres, nos actes, nos créances. Prenez. Brûlez. Voulez-vous notre argent ? Notre linge ? Nos hardes ? Nos matelas ? Notre argenterie ? Notre vaisselle ? Nos armes ? Prenez. C'est à vous. Je donne et pardonne. Ah !... Ah !... J'en suis malade ! J'en créerai. Ma propre sœur !

Le chien était dans ses jambes. Il lui envoya un coup de pied, et le braque bleu se réfugia sous la table en hurlant.

— Viens, Gérard, viens ! dit Angélique. Junien s'apaisera mieux s'il est seul.

★
★★

Le soir, Junien n'était pas encore apaisé, mais il maîtrisait sa fureur, parce qu'il craignait Angélique. Au repas de famille, on ne parla ni des États Généraux, ni de la Bastille, à cause des serviteurs qui écoutaient, et ce fut, pour Gérard, un soulagement. La température et les généalogies, les maladies et les remèdes, firent le fond de la conversation, selon la coutume immémoriale. A cette table, on comptait trois septuagénaires :

l'oncle Sylvain, ex-lieutenant général au régiment de Flandre, grand et maigre vieillard, absolument sourd, qui avait renoncé à comprendre ce qu'on lui criait à l'oreille, et répondait par un sourire silencieux ; l'oncle Aymery, bel homme solennel, le plus riche de la famille ; la tante Marie-Adélaïde de Courtisset, dodue et douillette comme une chatte blanche ; Pierre de Sevestre-Thélissat et sa femme Rose, ménage de hobereaux besogneux ; enfin la cousine Aurélie et le cousin Joseph du Suttour, qui habitaient aux environs de Bergerac. Ils avaient amené leur fils unique, Raymond, âgé de dix-sept ans, et leur nièce Marie de Rocheleix.

Tous ces parents ou alliés des Sevestre, venus pour la noce — sauf l'oncle Sylvain qui demeurait au château — ne composaient qu'une petite partie de la famille. Le reste arriverait dans les deux jours suivants, en carriole plutôt qu'en carrosse, certains à cheval, avec leur valise en croupe. Le fiancé, ne pouvant loger chez sa fiancée, par convenance, serait hébergé au presbytère, où M. le curé Pascou lui céderait sa chambre.

Les grâces dites, on passa dans le salon de compagnie, pièce à huit fenêtres, encombrée de meubles disparates. La tapisserie usée et le damas rouge en faisaient tout l'ornement. Sur le trumeau de la cheminée, un tableau très enfumé prétendait montrer la bataille de la Mansourah et la mort des chevaliers jumeaux. On y reconnaissait seulement, dans un brouillard de bitume,

quelques casques à panaches et la tête d'un cheval blanc.

La fiancée et son amie s'en allèrent au jardin, avec le jeune Raymond du Suttour, adolescent dégingandé qui avait le nez en trompette et le front boutonneux. L'oncle Sylvain s'était assoupi. Les autres vieillards se carraient dans leurs fauteuils. Un valet avait apporté les sacs à ouvrage des dames. Lunettes sur le nez, elles prirent leur broderie, ou leur tricot. Aymery de Sevestre, fort de l'autorité que donnent l'âge et la fortune, croisa ses jambes, tapota son mollet, éclaircit sa voix : « Hum !... Brr !... » et se tournant vers Gérard :

« Mon neveu... »

Toutes les têtes blanches se relevèrent, mais Angélique qui était sortie pour donner un ordre, rentra en annonçant :

— Voici notre curé Pascou, qui vient aux nouvelles.

Félicité fit asseoir près d'elle le curé de Sevestre, qu'elle traitait en ami, malgré la différence des conditions. Cet homme de cinquante-cinq ans eût été un paysan magnifique ou un magnifique soldat. Il avait de larges épaules, un beau masque de centurion romain, des yeux intelligents et tristes.

La comtesse lui demanda, d'un air craintif :

— Que se passe-t-il, en bas ?

— Rien du tout, madame la comtesse. Nos gens sont calmes, et, j'ose dire, repentants. Ils ne

comprennent même plus comment ils ont eu l'audace... Je les ai assurés du pardon de monsieur le comte, et que la noce se ferait gaiement, en signe d'oubli et de bonne amitié.

Junien tendit au curé sa tabatière de corne :

— Une prise ?

— Avec plaisir.

Les jeunes filles étaient rentrées et se tenaient à l'écart, près d'une fenêtre. Derrière elles ondulait la fuite des montagnes, rouges dans le soleil du soir. Le globe descendait à travers des vapeurs ardentes. Quand il toucha la ligne des volcans, ses rayons s'allongèrent en un faisceau de flèches pourpres, qui frappèrent les damas fanés et les tapisseries mortes. Une étoile jaillit d'un miroir à cadre d'ébène. Les figures jaunes et creusées, les perruques, les vêtements surannés des vieillards prirent les chaudes colorations d'une peinture hollandaise, et dans cette fête de la lumière mourante, Marie de Rocheleix resplendit soudain, comme un paysage sombre touché par un rayon. Gérard la regarda, et crut ne pas l'avoir vue avant cette minute. Grande, vêtue de soie brune à petites fleurs vertes, cette jeune fille de vingt ans avait la force et la sève de sa race. Le cou, les bras, les mains admirables ; des traits irréguliers qui exprimaient la finesse sans être fins ; un beau front, des cheveux et des sourcils noirs, des yeux d'agate pailletée d'or, c'était assez pour paraître, sinon pour être, belle. Les lèvres donnaient l'idée d'un fruit charnu et frais, lors-

qu'elles s'entr'ouvraient sur des dents brillantes. De ce corps et de ce visage émanait un charme de santé, de pureté, de sérénité pensive, et ce charme demeura quand le rayon s'éteignit.

M. Aymery de Sevestre, ayant laissé la comtesse et le curé parler ensemble, un moment, profita d'un silence, et après avoir jeté un coup d'œil vers les portes :

« Je pense que nul indiscret ne peut nous ouïr. N'est-ce pas, ma nièce?... Bien. Nous sommes entre nous, M. le curé étant de la maison. Je vous prie, mon neveu, qui arrivez de Paris, d'éclaircir notre judiciaire obscurcie par les fumées du mensonge. Junien vous a dit ce qui advint avant-hier, en ce château. Or, nous rendant à Sevestre, chemin faisant, nous apprîmes que de tels attentats, et je le dis avec douleur, de véritables crimes, s'étaient produits dans toutes les provinces voisines, et même dans toute la France. A l'origine de ces calamités, il y a de faux bruits répandus par Dieu sait qui et dans quelle intention, et il y a la révolte de quoi vous fûtes témoin. Je vous prie donc de nous dire ce qui s'est passé, ce que les honnêtes gens peuvent craindre, et ce qu'ils doivent faire. »

Gérard expliqua les circonstances qui avaient suivi la convocation des États Généraux. Il raconta la querelle des trois ordres, la séance du Tiers dans la salle du Jeu de Paume, la réunion en Assemblée Nationale, le renvoi de Necker, les troubles de Paris.

Il n'insista pas sur les détails qui auraient effrayé les femmes déjà inquiètes. L'oncle Aymery et le cousin Joseph l'interrompaient pour lui poser une question, pour lui faire préciser un détail.

— Vous vîtes cela ?... Vous l'entendîtes vous-même ? Par des personnes dignes de foi ?... On nous a rapporté telle et telle chose ?... Que faut-il croire ?

Il répondait avec déférence, et il voyait se glacer les figures rembrunies de ses parents. Les plus sages d'entre eux, et qui avaient le meilleur jugement, Aymery et Joseph, ne comprenaient qu'à moitié, et les autres ne comprenaient pas du tout.

— Mon neveu, dit le solennel Aymery, en tapotant son mollet, vous parlez de la nation. Je ne conçois point la nation. Je conçois la France, unie au roi comme le corps l'est au chef. Et n'est-ce pas un grand être vivant ? Le roi est la tête qui commande ; la noblesse, la main qui tient l'épée ; le clergé, le cœur ; le Tiers-État, l'esprit spéculatif, légiste et industriel ; et le peuple le vaste corps. Toute réforme est bonne qui ne faussera pas cette harmonie.

— Toute réforme, mon oncle, exigera de nous de très grands sacrifices.

Un murmure de voix effarées courut le petit cercle. Les tantes oublièrent leurs aiguilles. Junien ferma sa tabatière d'un coup sec. L'oncle Aymery tapota plus fort son mollet rebondi dans son bas blanc. L'oncle Sylvain s'éveilla, mit sa main en

cornet à son oreille, n'entendit rien, et déclara :

« Je pense tout à fait comme Angélique. »

Il avait adopté ce parti, de penser en toutes choses, et même sans connaître ces choses, comme la bonne Angélique.

Le curé intervint, avec discrétion :

— Noble, dit-il, est synonyme de généreux. S'il faut des sacrifices pour assurer le bonheur de la nation — excusez-moi, monsieur, ce mot ne me choque pas, — il n'y aura ni ordre, ni caste, ni personnes particulières pour les marchander.

— J'entends bien, curé, dit l'oncle Aymery. Égalité devant l'impôt, mais pas de spoliation. Ce que je n'accepte pas, c'est qu'on m'ôte ma propriété légitime sans mon consentement, et qu'on m'assassine par-dessus le marché. Je ne veux pas être assassiné. Au moins, je veux me défendre, et rendre les coups avant de rendre l'âme. Ce qui passe mon entendement, c'est que les princes aient eu peur de la canaille, jusqu'à fuir comme des cerfs, en abandonnant leur frère, cousin et souverain. Vous verrez que d'autres suivront. Cela deviendra une mode. Infortuné royaume ! Malheureux roi !... Vos récits, mon neveu, m'ont percé le cœur, et je vois couler les larmes de vos tantes.

— C'est assez pour ce soir, dit Angélique. Vous allez contrister ma sœur, et moi, je veux qu'elle soit gaie. Il y a eu des émeutes à Paris. Ce n'est ni la première fois, ni la dernière. J'ai lu dans un livre qu'on se battit, au siècle dernier, pour un conseiller au Parlement, un certain Broussel, et

que la cousine du roi fit tirer le canon de la Bastille.

— Ma chère Angélique, après ce que Gérard nous a conté, dit M. du Suttour, en redressant sa longue taille et sa longue figure de Don Quichotte, m'est avis que cette fois, c'est le cousin du roi qui a fait tirer le canon, mais c'était contre la Bastille.

XIV

Les invités arrivèrent, qui en voiture, qui à cheval ou à mulet. Dans les chambres qu'on n'habitait point, les araignées et les souris délogèrent. Angélique fit mettre partout des lits, et de toutes sortes, pesants édifices en bois sculptés à quatre colonnes : lits à l'ange, lits à la duchesse, couchettes de bois peint, matelas posés sur des sangles, par files de six ou huit, comme en un dortoir de collègue. Que d'incidents fâcheux ou comiques ! Des valises avaient roulé dans un ravin. Des robes étaient gâtées. Un cousin se trouvait partager le gîte d'un autre cousin qu'il détestait. Quelles bizarres figures dans cette réunion familiale, apparentées par le sang, diverses par leur caractère et par leur destin ! La fortune et la gueuserie, l'esprit et la sottise, le bonheur constant et la guigne obstinée, se rencontraient, en égaux. Les préséances qu'on ne discutait pas, assignaient à chacun sa place. La pauvreté passait

avant la richesse. Un degré de parenté comptait plus qu'un titre. Le château voyait revenir, vieux et fatigués, des gens qui étaient venus à des fêtes pareilles, et qui parlaient à Junien et à Gérard du mariage de leur père, ou des funérailles de leur bisaïeul. D'antiques gentilshommes portaient, avec simplicité, l'habit à larges pans, à larges parements comme en 1750 ; d'autres, des uniformes bons pour quelque musée de l'Armée. M. et M^{me} de Gourches, oncle et tante du fiancé, incarnaient en leurs personnes imposantes, la dignité de la magistrature : la présidente, gourmée dans son harnachement de plumes et de bijoux, était bonne femme et bonne chrétienne. Le président, excellent humaniste, avait connu Montesquieu. Il contait, après boire, entre hommes, des historiettes décentes dans la forme, et, par leur double sens, très obscènes. Cela ne choquait pas les auditeurs. Un magistrat se repose de sa sévérité par des gaillardises ; la tradition le permet ; les mœurs n'en souffrent pas.

Et le fiancé, l'heureux fiancé ? Il riait avec les plaisants, se taisait avec les bavards, parlait de batailles avec les militaires, et d'agriculture avec les propriétaires « faisant valoir ». Sa complaisance était l'expression de la joie qui débordait de lui. Ah ! qu'il était content de sa figure, de sa santé, de sa fortune, de sa famille, de l'alliance si honorable des Sevestre ! Qu'il était content de sa Louise, vive abeille dont la piqure excitait le désir ! Ils feraient un joli ménage, et

ils auraient beaucoup de petits Lastérac, gais comme père et mère, élevés à la façon moderne, sans maillot, et nourris au sein maternel. Car leur papa avait lu l'*Émile*.

La fiancée, elle aussi, était contente. Elle aimait bien son Lastérac, elle aimait surtout les fastes et le luxe des hivers à Riom, chez le Président. Gérard était stupéfait de découvrir, dans cette sœur provinciale, des étincelles de Delphine : la même coquetterie, le même enfantillage, la même ardeur cachée qui luit tout à coup dans un regard.

Auprès d'elle, gracieux chaperon que l'usage imposait aux fiancés, il y avait Marie de Rocheleix. Charmante Marie de Rocheleix et, par éclairs, si belle ! Elle était de la même race spirituelle, de la même famille morale qu'Angélique et Gérard. Elle aurait pu être leur sœur à tous deux, bien plus que cette « Petite » délicieuse et déconcertante. Gérard se disait : « Elle aime tout ce que j'aime. » Il ne se disait pas : « Elle pourrait m'aimer. » L'idée de l'amour était liée à l'image de Delphine. Il goûtait, d'un cœur apaisé, la douce amitié qui naissait en lui, et il s'y reposait de la passion et de la souffrance.

*
**

Ce furent de belles noces. Le seigneur et le village réconciliés se retrouvèrent dans leur tradition encore une fois, une dernière fois. La jonchée de roses et de fenouil embaumait, d'une

odeur de Fête-Dieu, l'air miraculeusement pur. Sur le passage du cortège nuptial, les paysans faisaient une garde d'honneur. En tête, chevauchaient des garçons qui tiraient des coups de fusil, dont le bruit roulait d'écho en écho, au long des gorges et des vallées. Puis les violoneux et les chabrettaires, aux instruments enrubannés, sonnaient des musiques anciennes qui faisaient presser le pas même aux personnes vénérables. Les gens de Sevestre béaient d'admiration pour l'habit ponceau de M. le comte, l'habit gorge de pigeon du marié, les diamants de M^{me} la Présidente, la robe à grandes fleurs de M^{me} la comtesse, et les extraordinaires chapeaux de toutes ces dames. La mariée, au bras de son frère aîné, passait comme un nuage tombé du ciel, tant la gaze de sa toilette était légère. Un bouquet d'oranger ornait, sur le côté, son bonnet de dentelle à barbes flottantes. Le petit Jean Gérard de Sevestre, héritier du nom et du domaine, âgé de six ans, tenait le bord de sa robe, et il n'y avait pas à Versailles de plus joli page que cet enfant aux boucles encore blondes, habillé d'une veste à collerette et d'un long pantalon en satin blanc. M^{me} Angélique ressemblait à une vierge d'argent ; M^{me} de Rocheleix à une touffe de bruyère rose. Aucune de ces demoiselles du cortège ne valait celle-là, qui menait M. le chevalier. Lui aussi, avait bien bonne façon, dans son habit de taffetas bleu, avec le gilet paille, les deux chaînes de montre plates, l'épée de cour, le chapeau à aigrette

blanche. Son jour venu, il ferait un très beau marié.

Joyeuses cloches, buissons de cierges, sermon du curé qui remonte aux croisades pour célébrer la gloire des Junien et des Gérard, hymnes nasillés par les chantres, reprise en triomphe des chabrettes et des violons, — la messe est dite. Dans le cintre du porche décoré de guirlandes, M. et M^{me} de Lastérac s'arrêtent brillants comme un roi et une reine des contes de fée. Les paysans crient : « Vive la mariée ! » en lançant leurs chapeaux le plus haut qu'ils peuvent. La pétarade des fusils assourdit l'assemblée, et voici les filles, porteuses de bouquets, qui s'avancent dans le soleil, roides poupées rouges, noires, vertes, bleues. Le mouchoir d'indienne couvre leurs épaules ; la coiffe à tuyaux, à large nœud de ruban plat, couvre leurs cheveux. Elles vont chanter, de leurs belles voix d'Auvergne, l'adieu des jeunes filles à la jeune femme, le chant doux et lent, qui pleure la liberté virginale de l'épouse, désormais liée à l'époux par le fil d'or

Qui ne rompt qu'à la mort.

Louise de Lastérac verse deux ou trois larmes, embrasse les chanteuses, et reprend le bras de son mari qui ruisselle de pleurs.

« O simplicité des bergers ! pense-t-il. O naïves expressions d'une sensibilité qui honore le maître et les serviteurs ! Que l'hymen est digne d'envie

quand il unit deux êtres vertueux, sous l'œil paternel de l'Auteur de la Nature ! »

★
★

Le festin de noces dura jusqu'à la nuit.

Pour les paysans, M^{lle} de Sevestre avait fait dresser des tables, sur tréteaux, dans un pré fauché ras, et tout le village y vint s'emplir de soupe, de viande, de volailles, de tourtes et de fruits. Les plats étaient si larges et si lourds, que deux hommes devaient les porter sur un brancard. On cuisait, en plein air, des beignets et des crêpes. Les tonneaux versaient le vin à volonté. Le soir, tous les convives s'égosillaient sans même s'entendre. Bien des gens étaient couchés sur la table, et d'autres, dessous, qui ronflaient, indifférents aux coups de pied des voisins. La joie était brutale ; l'ivresse querrelleuse et vantarde ; le Gaulois primitif reparaissait, avec sa faconde, dans le montagnard sobre et taciturne à l'ordinaire, qui résistait mal au vin, et se battait pour le plaisir.

Sur une aire de terre foulée, dans un cirque de chênes, se dressait l'estrade des musiciens. Des lanternes de couleur, des cordons de lampions, dessinaient l'enceinte réservée pour la danse.

Les Sevestre et leurs invités descendirent du château, dans un désordre gai, car eux aussi avaient fait longue table, et, selon l'usage, les mariés ouvrirent le bal.

Ils dansèrent la danse noble, le menuet, aux figures compliquées, sur un rythme grave, et dansaient avec eux, Junien et M^{me} de Gourches ; le Président de Gourches et la comtesse de Sevestre ; Angélique et Pierre de Lastérac, cousin d'Antoine ; Gérard et Marie de Rocheleix.

Les reflets des lanternes bariolaient de nuances mouvantes les robes des danseuses, les habits et les cheveux poudrés des danseurs. Les feuillages rougissaient ou prenaient un vert faux, un vert acide. Personne ne songeait à regarder au delà de ce cercle formé par les gros fruits ronds, en papier transparent, aux couleurs de pierreries. Personne ne savait plus que le ciel infini s'étoilait.

Les couples, se tenant par leurs mains élevées, avançaient, reculaient, se ployaient sur les genoux, et la femme, debout devant l'homme, pinçait, du bout des doigts, l'étoffe soyeuse de sa jupe. Le danseur faisait passer sa danseuse sous son bras arrondi. Elle pivotait sur ses talons, la tête un peu inclinée, souriant d'un sourire de cérémonie. Tous deux marquaient longuement le temps de la révérence, et jamais leurs yeux ne se quittaient.

Ainsi, Gérard et Marie de Rocheleix, à leur place, accomplissaient le dessin des figures qui les rapprochaient et les séparaient. Le visage de la jeune fille était calme, comme il sied dans une danse royale, ses joues mates se coloraient, ses yeux brillaient entre ses cils noirs. La ligne de son cou et de ses épaules, les gestes de ses beaux

bras, donnaient à Gérard le même plaisir que certaines phrases musicales de Rameau. Et c'était un pur plaisir de l'esprit.

Après le menuet, on dansa des gavottes et des branles ; puis les chabrettes, toutes ensemble, sonnèrent la bourrée, qui mêla les dames et les paysannes, les seigneurs et les paysans, car nul Auvergnat ne résiste à l'appel trépidant de la danse millénaire. Les hommes viraient autour de la femme qui piétinait, les bras levés et les index dressés, balançant sa taille et baissant les yeux. Ils claquaient des talons ; ils frappaient dans leurs mains, et poussaient, tout à coup, un cri strident comme un défi guerrier. Sans toucher la femme, ils l'enserraient dans la spirale de leurs bonds. Elle s'échappait, en quelques pas, joyeuse, frappant à son tour dans ses mains. Le cavalier la rejoignait vite, et ils tournaient, comme des planètes autour d'un soleil imaginaire, jusqu'à ce que l'homme saisît la femme par la ceinture, et l'élevât en l'air, en poussant le cri sauvage de la victoire et du rapt.

Marie de Rocheleix regardait les danseurs qui ne s'arrêtaient que pour reprendre leur bourrée, sollicités par les infatigables chabrettes. Elle s'était reculée aux limites du cercle illuminé, sous les hêtres, où il y avait des chaises et des bancs. C'est là que Gérard la retrouva.

— La bourrée ne vous plaît pas ?

— C'est une danse trop vive pour moi. Je n'y ai pas bonne grâce, tandis que votre sœur...

Louise de Lastérac dansait, face à Antoine de Lastérac, avec cette verve fière et folle, cette fantaisie provocante, qui dénaturaient la chaste bourrée. Elle semblait dire à son partenaire : « Tu m'auras !... Tu ne m'auras pas !... Tourne, saute, claque des talons, jette ton cri ! Je suis loin. Tu ne m'auras pas. Me revoici. Tâche de me prendre. »

— Ma sœur a été élevée à la campagne, dit Gérard. C'est une chevrette des monts. Vous vivez presque toujours à la ville ?

— Chez ma grand'mère, à Bordeaux, et, l'été, chez mon oncle du Suttour. Car il est mon oncle par ma mère qui était petite-fille d'un comte du Suttour.

— Je préférerais que ce fût d'un Sevestre. Nous serions parents.

— Louise me tient pour sa cousine, et je l'aime comme telle.

— Tenez-moi donc pour votre cousin.

— Si vous le voulez, je le veux, mais nous ne nous connaissons guère.

— Nous nous connaissons davantage.

— Vous vivez toujours à Versailles ?

— Je viens quelquefois à Sevestre.

— Nos goûts ne sauraient être les mêmes. Vous approchez la Cour ; vous fréquentez des gens d'esprit...

— Qui vous a dit cela ?

— Vos sœurs. Moi, je suis toujours avec ma grand'mère, une âme sainte, que je chéris. Elle

est âgée et presque infirme. Nous ne sortons jamais. L'été, chez mon oncle du Suttour, je vois la société de Sarlat... qui n'est pas précisément celle de Paris ou de Versailles.

Ils causaient ainsi, sous l'œil bienveillant des vieilles personnes, dans la nuit enchantée par les grosses boules lumineuses qu'un vent faible faisait osciller. Gérard apprit ainsi que M^{me} de Rochelleix aimait la vie simple, la nature, les bons livres qui éclairent l'esprit et charment le cœur. Elle ne méprisait pas les ouvrages manuels, et elle ne craignait pas la solitude. Ingénument, elle confiait ses idées de jeune fille à ce jeune homme presque inconnu, et elle disait, en le regardant tout droit, avec une hardiesse innocente :

— Et vous ?

Il répondait souvent :

— Moi, de même.

Le sentiment d'une amitié familière et fraternelle, telle qu'il l'eût éprouvée pour une autre Angélique plus jeune, le rafraîchissait, comme l'eau des fontaines qu'un voyageur, fatigué du lourd midi, trouve, sourdant du rocher parmi les fougères, et qu'il boit, au creux de sa main, avant de repartir. Son amour jaloux, ses inquiétudes de citoyen, c'était le sac que l'homme assoiffé déboucle et pose à côté de lui, avant de se pencher vers l'eau secrète.

La jeune fille, s'appropriant peu à peu, osait des questions, avouant une curiosité prête à s'émerveiller. Elle savait que le chevalier avait

fait la guerre d'Amérique, avec M. de La Fayette. Elle disait, comme toutes les femmes l'avaient dit à Gérard :

— Vous avez vu Washington ?

Elle dit encore :

— Cette révolte de Paris...

Gérard l'interrompt :

— Il n'en faut pas parler.

— Pourquoi ?

— Ah ! de grâce !

— Mais tout le monde, hier, en a parlé, et vous...

— Non, non, pas ce soir. Pas vous. Permettez que j'oublie.

Elle le regarda, ne sachant que penser. Il murmura :

— Pourquoi souiller d'images hideuses ces jours de fête ?... Ce que j'ai vu d'horrible, je ne le dirai à personne, ici, et à vous moins qu'à tout autre... Racontez-moi votre maison de Bordeaux, votre grand'maman, vos oiseaux, votre jardin, vos livres.

M^{lle} de Rocheleix rougit, parce qu'elle craignait d'avoir été indiscreète en parlant à un homme, librement, et parce qu'elle était humiliée d'être traitée par lui en petite fille. Mais il avait dit : « A vous moins qu'à tout autre. » C'est donc qu'il la mettait à part des autres ? Il y avait quelque chose d'agréable, dans cette pensée.

Un travail obscur se faisait en elle. Le mot le plus banal prenait un sens imprévu, et la forme

de l'univers changeait. Quelque chose finissait. Quelque chose commençait. Marie ne le savait pas encore. Elle le sentait, comme on sent, dans un songe, la venue de l'aube.

« Eh bien, dit-elle, oubliez, je le veux. »

Sa voix, son regard, étaient d'une femme.

Gérard ne devinait pas cette naissance d'un être nouveau dans l'être charmant qui était devant lui. Tandis que Marie s'éveillait du songe de l'adolescence, il se livrait au songe passager de l'oubli. Aux profondeurs de son âme, dormait son amour douloureux, dormaient ses dégoûts et ses angoisses, et son cœur endormi rêvait un rêve de douceur : ce ciel étoilé sur les montagnes, ces arbres, ces fruits de lumière, cette musique barbare et mélancolique, ces danses, cette jeune fille qui semblait vêtue de bruyère en fleur.

Un rêve...

Angélique vint à lui. La soie grise de sa jupe crissait à chacun de ses pas.

— Vous ne dansez plus ? Marie est fatiguée ?

— Je l'étais, je ne le suis plus, répondit Marie. Nous causions...

— Je crois, d'ailleurs, que les intrépides s'arrêtent. Ils auront un moment de repos. On va chanter... Nos chants d'Auvergne sont si beaux !

Les danseurs s'asseyaient sur des tapis qu'on avait disposés, à même le sol ; sur des bancs ; sur les marches de l'estrade ; d'autres restaient debout ; quelques-uns se promenaient à la lisière du bois. Leurs costumes, leurs têtes poudrées, les

cotillons rouges et les tabliers éclatants des paysannes se groupaient comme dans les tableaux qui représentent des « Concerts champêtres ».

Un garçon s'avança, très intimidé par tout le beau monde qui était prêt à rire de tout et à ne se fâcher de rien. Il entonna une rude et narquoise chanson : « *Malheureux qui a une femme... malheureux qui n'en a pas...* » et les mariés, les premiers, l'applaudirent. Il chanta ensuite une bourrée :

En regardant le Limousin...

Les vieux paysans placés en arrière de l'estrade, frappaient la terre de leurs bâtons, pour marquer le rythme. Au refrain, les chabrettes sonnaient, avec cette gaité chevrotante qui se prolonge tout à coup en gémissement.

Marie de Rocheleix, élevée hors de son pays d'Auvergne, ne comprenait pas le dialecte, et Gérard traduisait pour elle les chants qu'il aimait parce qu'ils avaient la sauvage et fraîche odeur de son enfance.

Une jeune fille et un jeune garçon remplacèrent le chanteur. La fille était une maigre fourmi aux yeux effrayés. Le garçon la tirait vers le cercle illuminé. Elle résistait, tortillant entre ses doigts le coin de son tablier de cotonnade.

— Voici la meilleure chanteuse de Sevestre, dit Angélique à M^{lle} de Rocheleix.

— Elle est bien laide.

— Elle ne l'est plus quand elle chante.

— Que vont-ils chanter ?

— Le *Bailero*. C'est le dialogue des bergers.

Souvent un pastour et une pastoure s'appellent, du haut des collines où ils gardent leurs troupeaux, et se répondent à travers la vallée. Dans l'air limpide, la voix porte loin.

La chanteuse et le chanteur se tenaient côte à côte, lui, fort et carré, avec un visage d'enfant joufflu ; elle, toute chétive, dans les lueurs balancées des fruits lumineux. Elle avait laissé tomber, sur son tablier, ses petits bras, plus bruns que des racines de bruyère. Les yeux fixes, la poitrine plate haletant sous le mouchoir imprimé et la chemise de chanvre, elle parut interroger la nuit. Ses lèvres s'ouvrirent, et ce fut comme l'appel d'un cœur solitaire à un autre cœur solitaire.

Le chant pastoral planait et s'allongeait, ainsi que la fumée d'un feu, couchée par le vent. Chant de la femme, chant de l'homme, séparés par un abîme, qui se reconnaissent sans se voir, et se répondent sans se rejoindre. Le miracle musical créait dans l'âme de Gérard un paysage infini de monts et de nuages, une couleur de crépuscule, qui envahissait tout l'espace de sa mémoire. La solitude avait pris la voix de Delphine. Elle appelait : « Viens !... Viens !... Souviens-toi !... Viens !... »

Il se défendit de l'écouter. Il ne voulait que l'oubli, la paix, le sommeil de l'âme. Mais son âme s'éveillait déjà. Il entendait en lui-même le

frémissement de l'amour arraché à sa léthargie. Il répondait : « Je viens !... Je me souviens !... Je viens !... »

Et c'était une étrange souffrance.

★
★★

Le lendemain, il y eut encore un grand repas, au château. Puis les berlines et les carriages, les chevaux et les mules, emportèrent les invités par les dangereuses routes du Cantal, et le troisième jour, après bien des embrassades et des pleurs, les mariés s'en allèrent.

M. et M^{me} du Suttour demeurèrent une journée encore à Sevestre. Angélique aurait voulu les retenir jusqu'à la fin de la semaine. Junien fit longue figure à ce projet de sa sœur. Il aimait bien les cousins du Suttour, mais il en avait assez, des fêtes et des visites.

L'après-midi de cette dernière journée, Angélique et Gérard firent une promenade avec M^{lle} de Rocheleix et le petit du Suttour. La jeune fille avait pris le bras d'Angélique, et ce geste d'intimité eût révélé à de plus experts que M^{lle} de Sevestre dans la science du cœur, le secret désarroi d'une âme tendre. La promenade les déçut tous. Gérard ne parla guère que de M. de Montmorin et de ses missions en Angleterre. Le petit du Suttour ne desserra pas les dents. Il était furieux d'avoir manqué une partie de pêche. Angélique avait la migraine. Marie feignait un vif intérêt

pour les mœurs anglaises que Gérard dépeignait, et elle songeait à tout autre chose. Néanmoins, au retour, chacun se récria sur « la délicieuse journée... »

Quand les cousins partirent, Gérard les accompagna jusqu'au plus prochain bourg. Dès que la route s'élargissait, il trottait à la portière, et il entrevoyait, dans le fond de la berline, près de M^{me} du Suttour, un charmant visage brun, volontairement impassible.

Au bourg, il quitta les voyageurs.

Il s'en retourna vers Sevestre, las et sans joie, et pour la première fois de sa vie, il eut le sentiment de ce qu'il pourrait être, lorsqu'il aurait cinquante ans. Cet âge lui paraissait le seuil de la vieillesse. Lassitude et renoncement, d'une part. D'autre part, maîtrise de soi, liberté intérieure. Vivre par les parties hautes de l'être. N'avoir plus à briser, parce que la nature les ferait tomber d'elles-mêmes, ces chaînes du désir, ces nœuds de fer rouge ! Pratiquer le calme égoïsme des hommes qui ont fini de souffrir par la femme. Être fort, être sage, être dur, et faire de grandes choses.

Il construisait, en pensée, cet homme délivré de la jeunesse, et il essayait de se reconnaître en lui, mais, dans ce miroir d'acier, il ne trouvait qu'un cadavre. Et se souvenant des vieillards qu'il avait approchés, il s'avisait qu'il en est bien peu de tout à fait affranchis, sauf peut-être dans les cloîtres, car les uns supportent, avec une impa-

tience impuissante, le joug de la famille ; les autres ne se libèrent de l'amour que pour descendre à la débauche ; les ambitieux regardent avec une haine mal cachée leurs futurs successeurs. Telle est l'humanité misérable. Il n'y a de paix parfaite que sur le visage des morts.

XV

La *Gazette* apporta le récit de la séance nocturne du 4 août. Les ordres privilégiés renonçaient solennellement à tous leurs droits d'origine féodale. Plus de cens, plus de champart, plus de dîme, plus de colombiers, et la chasse libre pour tout le monde. A la vérité, cela ne changeait rien. Il y avait bien des semaines que les paysans ne payaient plus, et qu'ils exterminaient le gibier.

Junien remâchait sa fureur quand il reçut la visite du révérend père abbé de Saint-Austremonne. Ce religieux qui n'était pas du même tempérament que les Pères du désert, et qui préférerait les chapons aux ragoûts de sauterelles, se voyait ruiné, volé et perdu. Il avait eu un avis secret que les gens de quatre villages dépendant de l'abbaye, allaient lui réclamer les titres qui justifiaient les droits abolis.

— Ils sont réellement abolis ? demanda Junien qui conservait des doutes.

— Hélas ! C'est une infâme spoliation. Nous la devons à tous ces méchants petits curés qui ont grossi le parti du Tiers...

— Et à quelques prélats, mon Révérend Père, dit Angélique. Les archevêques n'ont pas été moins généreux que les ducs et les marquis.

— Chacun a donné ce qu'il n'avait pas : les prélats, le droit de chasse, et les gentilshommes, la dîme...

— Mais il vous reste encore de grands biens.

— On les prendra, mademoiselle. Il n'y a que le premier vol qui coûte.

Junien réfléchissait, et ses réflexions étaient toujours lentes.

— Faites comme j'ai fait. Mettez les manants à la porte. En leur parlant d'un certain ton...

— Il paraît qu'on ne peut refuser de montrer les titres.

— Pourquoi ?

— C'est la loi nouvelle.

— Peste de la loi !

— Elle est pour eux, contre nous.

— Vous en êtes sûr ?

— Absolument sûr.

— On ne peut pas refuser ?

— Non, parce qu'on ne serait pas soutenu.

— Eh bien, mon Révérend Père, si c'est comme cela, choisissons entre l'obéissance à la loi et l'incendie.

— Vous avez choisi, monsieur le comte ?

— Il le faut bien.

— L'incendie ?

— Hé là !... Hé là !... Je ne veux pas que Sevestre brûle.

Angélique et Gérard ne reconnaissaient plus leur Junien.

L'abbé s'en alla, sans autre conseil, et tout le reste de ce jour, le comte demeura pensif.

Dans la nuit, il se leva, prenant bien soin de ne pas réveiller sa femme, mit sa culotte, ses bas et ses souliers, et s'en fut à la chambre de Gérard.

« Hé ! lève-toi ! »

Gérard ouvrit les yeux.

— Junien ?

— Je te dis de te lever.

— Angélique est malade ?

— Il n'est pas question d'Angélique. Lève-toi. Tu es mon cadet. J'ai besoin de toi.

Gérard se leva, et quand il fut à demi vêtu, il dit à son frère :

— Je te suis.

L'aîné, tenant sa chandelle, les cheveux défaits et emmêlés par les agitations de l'insomnie, sa chemise ouverte sur un poitrail velu, prit les devants. Les ombres des deux messieurs de Sevestre, projetées sur le mur de l'escalier à vis, firent des gestes dégingandés, puis se rapetissèrent et disparurent. Elles reparurent sur les dalles de la grande salle. La chandelle éclairait faiblement la voûte gothique, et les bahuts de noyer presque noir, dont les ferrures luisaient.

Au bout de cette salle, dans un angle, il y avait une porte de bois doublée de fer. Junien sortit de sa poche une clé lourde comme une massue, et il ouvrit cette porte.

Gérard avait deviné l'intention de son frère. Il lui dit :

« Passe-moi le chandelier, que je t'éclaire. »

Ils entrèrent dans un cabinet arrondi, pris dans l'épaisseur de la muraille énorme. Là étaient des armoires et des placards qui sentaient fort le mois. Gérard posa le chandelier sur une table à pieds tors. Junien ouvrit les placards et les armoires, remplis de parchemins attachés par liasses.

— Nous allons faire un tri. Ce que je ne peux refuser aux gens, parce que la loi est la loi, nous le laisserons ici. Ce que j'ai le droit de garder, nos archives, les titres de propriétés de terres achetées par notre père et par moi, nous les mettrons dans la cache. Personne ne connaît la cache, excepté moi, toi et Angélique. Louise est bavarde. Félicité est un mouton. Mais Angélique eût mérité d'être un homme.

Il saisit, à pleines mains, les liasses, et les jeta sur la table.

— Tu es plus habile que moi. Regarde et choisis.

Gérard feuilleta les parchemins où pendaient des sceaux de cire épaisse, au bout de cordons fanés. Il lisait mal le gribouillis des notaires royaux, mais quelques mots, bien tracés, en grosses lettres, un nom de baptême ou un nom de terre, une

date, une haute signature au paraphe compliqué, lui révélèrent le sens d'une pièce, comme la croix d'un carrefour, dans une forêt, indique à un voyageur le lieu et la direction.

Il disait, à mi-voix, le titre du parchemin : contrat, testament, acte de donation, brevet militaire, lettre royale, pièces de procès, certificats et preuves de noblesse. C'était l'histoire des Sevestre qui lui passait par les mains : histoire de la terre, histoire du château, histoire des hommes. Tous ces Junien, tous ces Gérard, qui avaient fait les croisades, la guerre contre l'Anglais, les belles batailles d'Italie, les campagnes de Flandre ou d'Allemagne, il les voyait, avec leurs cottes de maille à croix rouge ou leur casque empanaché ; avec leur chapeau à longue plume sur leur perruque à mille boucles ; avec leur tricorne et leur uniforme blanc, qu'illustrait une croix de Saint-Louis. Et ceux qui ressemblaient à Junien, les seigneurs terriens, chasseurs de loup, durs et sans grâce ; les huit évêques ; les cadets, dispersés de l'Inde au Canada ; les disparus, dont il ne demeurait qu'une vague légende ; les têtes folles, les aventuriers, les amoureux, les saints, les mécréants, et cet original qui avait passé sa vie à écrire des poèmes en quatre chants que personne ne lisait, et qu'il brûla lui-même avant de mourir.

Tous ces Sevestre ! Toutes leurs femmes, robustes Auvergnates couronnées de dix ou douze enfants, économes, chastes, ne se souciant pas d'être belles.

Et parmi ces fortes épouses, des vierges, lys du foyer, mortes jeunes ; de vieilles demoiselles maniaques ; des religieuses ; une Marie-Anne célèbre par sa beauté ; une Jacqueline soupçonnée de sorcellerie ; une Magdeleine que son frère, Junien IV, retenait prisonnière dans une tour ; une Géraldine qui avait fui en croupe d'un galant et que son mari avait tuée.

Les papiers et les parchemins conservaient tout ce qui restait de ces Sevestre d'autrefois : leurs noms ; les dates de leur baptême, de leur mariage et de leur mort ; leurs acquêts ; l'inventaire de leurs biens avec la description de leurs habits, et des meubles que leurs petits-fils possédaient encore. Ces actes, dormant dans la cendre des âges, aux plis de ces liasses qu'on ne regardait plus jamais, donnaient une ombre de vie à des ombres. Que ces papiers fussent détruits, il ne demeurerait plus rien des hommes et des femmes dont les ossements, dans le caveau de l'église de Sevestre, n'étaient plus qu'un peu de chaux, pâle et friable. Quelques figures survivraient : les jumeaux de la Mansourah, le Sevestre tué à Marignan ; le Sevestre compagnon d'Henri IV, le cruel frère de Magdeleine, le cruel mari de Géraldine. Les derniers du nom de Sevestre en parleraient encore, comme des personnages légendaires, sans être bien sûrs de leur biographie, et doutant même qu'ils aient véritablement existé.

Junien entassait les parchemins sur la table. Après les actes et les titres, c'étaient des livres

de raison, des lettres, des images de piété rapportées des pèlerinages ; des journaux manuscrits. Un paquet se défit : Il contenait une boîte en argent où il y avait deux petites dents de lait, et une boucle de cheveux blonds, reliques conservées par une mère qui ouvrait la boîte quand elle était seule, et touchait les deux petites dents, le duvet d'or, en revoyant le sourire de l'enfant disparu et sa tête bouclée. Qui était cette femme ? En quel temps vivait-elle ? Aucun indice. Elle était allée, comme son enfant, à l'oubli, et son pauvre trésor avait dormi, cent ans, deux cents ans, peut-être plusieurs siècles, jusqu'à cette nuit où ses descendants le retrouvaient.

Junien jetait encore sur la table des liasses grises de poussière. Gérard les défaisait et les classait. Ici, ce qu'on pouvait sacrifier ; là, ce qui appartenait aux seuls Sevestre, présents et futurs. Pas d'autre bruit que le froissement des feuilles. La nuit était douce et pluvieuse, et si profond le silence que l'on percevait — ce qu'on n'entendait pas le jour — le murmure du torrent dans la vallée.

« C'est tout », dit Junien, d'une voix rogue.

Il tournait obstinément le dos à son frère et Gérard comprit qu'il pleurait.

Les liasses, renouées de leurs cordons, formaient deux tas inégaux.

— J'ai fini. Veux-tu voir toi-même, Junien ?

Le comte haussa les épaules. Il toussa. Et du même ton hargneux :

— Je me fie à toi. Remettons ces paperasses dans l'armoire. Je remplirai les vides avec les *Gazettes* qui sont au grenier. Maintenant, il faut emporter les autres dans la cache. Pressons. La nuit s'en va.

Il prit le tapis de drap vert qu'il avait ôté de dessus la table, et l'étala sur le carreau. Les liasses étaient bien empilées. Junien ramena les quatre coins du tapis et en fit un seul gros nœud.

« Prends le chandelier. Tu connais le chemin. »

Ils sortirent du chartrier, laissant les armoires béantes. Junien referma la porte et remit la clé dans sa poche. Il avait chargé le paquet sur son dos. Voûté, malgré sa force, pliant un peu les genoux comme saint Christophe portant Jésus, il portait ses ancêtres.

Ainsi, dans le silence nocturne des vieilles demeures, dans ce silence incomparable où la matière inanimée se met à vivre avec des craquements et des plaintes qu'on perçoit par l'esprit, sans le témoignage d'aucun sens ; dans le froid sonore des longs couloirs, dans la spirale des escaliers suspendus au cœur de la nuit, dans les ténèbres gluantes des passages creusés sous les caves, les deux Sevestre arrivèrent à une chambre vide, si étroite qu'on y tenait à peine deux. Les murs étaient faits de pierres de Volvic parfaitement sèches, et si bien jointoyées que la paroi semblait tout unie. Junien frappa fortement à une certaine place, et la pierre tourna sous sa main, démasquant une cavité juste assez large pour

qu'un homme pût s'y glisser. Dans cette *cache*, le comte jeta le paquet des archives, retira le tapis qu'il roula sous son bras, et repoussa la pierre.

— Si les temps se gâtent, les parchemins attendront ici, où ils ne craignent ni le feu, ni l'eau, ni les voleurs. J'y joindrai quelques sacs d'écus ; et mon fils retrouvera cet héritage.

— Tu es sûr que personne ne soupçonne...

— Personne. Notre défunt père n'a dit qu'à nous trois le secret, comme il le tenait de son père. Les maçons qui ont fait cette cache sont morts, bien avant la guerre des Anglais. Il y a des trous de taupe comme celui-là, dans tous les vieux châteaux. Quelquefois, les maîtres n'en savent rien. On trouve la bête au nid, en démolissant, par hasard. De là, viennent les contes sur les trésors cachés et les caveaux du diable. Hardi, cadet, mouche la chandelle qui se pâme, et en route ! Nous sommes sous la tour du donjon. Il n'y fait pas chaud.

XVI

Dès septembre, dans la Haute-Auvergne, les nuits devinrent très froides. La neige parut sur les Dorés et sur le Plomb du Cantal. Dans la cheminée de la grande salle, on alluma le premier feu de souches. Cependant, les après-midi se réchauffaient d'un beau soleil, roux comme le miel d'automne.

Au carrefour de ses trois vallées, Sevestre-en-Montagne était tranquille. Le souvenir de la fête y durait encore pour un peu de temps. Un dimanche, après le prône, M. le curé Pascou avait expliqué, à ses ouailles, les décrets de l'Assemblée, et comment M. de Sevestre, « fidèle à sa devise de fidélité », ferait la volonté du roi. Or, la volonté du roi n'était pas que son peuple commît des injustices sous prétexte de justice. A Sevestre, l'insolence et la violence ne serviraient de rien. M. le comte renonçait aux droits que la noblesse

abandonnait, comme le clergé renonçait aux siens. Et maintenant, tous les Français vivraient comme des frères.

Ces derniers mots ne plurent guère à Junien. S'il n'était plus le maître de ses vassaux, il ne sentait pas du tout qu'il fût leur frère. Il les avait toujours protégés et méprisés. Désormais, les croquants se protégeraient eux-mêmes.

— C'est bien ce que je crains, dit Gérard. La bouderie est un mauvais système. Il faut tâcher de diriger le courant qu'on ne peut pas endiguer.

Junien ne voyait que le présent et l'immédiat, dans le cercle de ses intérêts. Il haussa les épaules :

— Le mal est trop grand pour durer. Laissons passer cet orage qui vient de Paris.

Il pensait que le roi mettrait les députés à la raison.

— Quelques bons régiments en viendraient vite à bout.

« Il n'a pas compris », se dit Gérard. « Il ne comprendra jamais. »

La guerre aux châteaux s'étendait. En Périgord, la maison de M. Aymery de Sevestre était sacagée, sa belle bibliothèque brûlée, avec les livres en tas, comme des bûches. Les Lastérac s'en allaient à Riom. Les cousins du Suttour rendaient M^{lle} de Rocheleix à sa grand'mère, parce qu'ils ne se trouvaient pas en sûreté dans leur castelet bergeracois. Il y avait plusieurs tentatives d'assaut contre Saint-Austremoine.

— Ici, nous avons la paix, par traité, ou du

moins la trêve, disait M. Pascou à Gérard. Vous pouvez repartir. Je veillerai.

Gérard commençait à éprouver la sensation qu'il connaissait bien : ce poids du cœur, cette lente asphyxie qui lui venaient après un mois d'absence et de silence. A chaque séparation, c'était ainsi un temps, plus ou moins court, de résignation irritée, puis une fatigue, une somnolence de la sensibilité. Alors, il croyait vivre une vie nouvelle, où l'activité de l'esprit dominait la passion, où les jouissances de la famille et de l'amitié suffisaient à son âme. Il philosophait avec ses amis. Il dialoguait avec lui-même. Il essayait la révision de ses principes et tirait la morale des événements. Une sérénité oubliée descendait en lui. Puis, sans cause apparente, son cœur pesait tout à coup à sa poitrine. Son âme respirait mal. La nostalgie de Delphine lui obscurcissait le monde et créait, en lui, un abîme de solitude.

Il se défendait de penser à sa maîtresse, et il y pensait d'une manière sourde. Elle était dans sa vie comme le filigrane dans la pâte du papier, qu'on voit seulement par transparence. Possédé par elle et ne la possédant pas, il était la proie du souvenir. Ses sens prenaient feu, à certains mots qui appelaient des images secrètes, et le cortège revenait, des angoisses et des jalousies, sombres fées de tous les amours.

Il fixa la date de son départ, et le dernier soir, après que son frère, sa belle-sœur et l'oncle Syl-

vain se furent retirés, il acheva la veillée chez Angélique. C'était dans cette chambre de la tour que leur mère avait habitée. Elle était demeurée telle qu'en 1760, avec son lit de damas vert à quenouilles et à courtines, sa commode de noyer massif dont les cuivres représentaient des chevaux marins, son secrétaire de Boulle gâté par l'humidité, son prie-dieu de bois, sans coussin. Le même Christ d'ivoire jaune, sur une croix d'ébène, était à la même place, au-dessus du bénitier. Seul, le tapis de peau de bœuf, tanné à Sevestre même, avait été remplacé par un autre, en chèvre grise. Comme autrefois, Angélique reprisait du linge, placé sur une petite table. La lampe à huile qui l'éclairait, avait un vieil abat-jour de tôle peint en vert, tout écaillé. L'étui, le dé, les ciseaux, servaient déjà quand on raccommodait les vêtements de Gérard enfant, et chacune de ces humbles choses était un trésor irremplaçable.

— Que vas-tu faire, à Paris ? dit Angélique, le front baissé vers son ouvrage, pour que son frère ne surprît pas la tristesse de ses yeux. Je tremblerai de te savoir dans ce brasier révolutionnaire.

Il répondit que M. de Montmorin l'enverrait souvent à l'étranger.

— Cela te plaît mieux que la vie de garnison ?

— Certes, mais je demanderais à servir, n'importe où, s'il y avait une guerre.

— Et tu ne regretterais pas Versailles, les salons illustres ?...

— J'ai envie, quelquefois, de me retrouver tel que je fus en Amérique, avec cette insouciance du soldat qui joue sa vie. Mais j'ai changé. Je ne saurais plus me battre en riant. Je ne sais plus rire de rien.

— Pourquoi ?

— Mon âme a vieilli. Je sens le tragique de la vie, le tragique intérieur, aussi grave pour l'homme que les catastrophes politiques, puisque chacun de nous porte en soi un royaume.

Angélique baissa davantage la tête. Ses cheveux grisonnants brillèrent sous la lampe.

— Cela veut dire que tu es bon à marier.

— Cela veut dire tout le contraire.

— Je maintiens ce que j'ai dit. Marie-toi.

— Je suis cadet. C'est à Junien d'assurer la lignée.

— Il n'a qu'un enfant.

— Avec la rente que j'ai héritée de notre oncle l'évêque, je ne fais pas grande figure à Paris, et pour y paraître honorablement, je dois calculer sur tout.

— Une femme t'apportera la fortune et le bonheur... Et si elle ressemblait à Marie de Rocheleix ? Si c'était Marie de Rocheleix elle-même ?...

— La charmante Marie !

— Elle te plaît, et elle...

— ... m'a déjà oublié.

— Oh ! que non ! J'ai vu plus clair que toi, dans ces yeux et dans ce cœur de jeune fille. Marie t'aimera, si tu veux.

— Tu ne demandes pas si je l'aimerai.

— Elle est bonne et jolie. Elle n'a aucun des petits défauts féminins, et elle est un très beau parti. Épouse-la.

Angélique avait relevé la tête, et regardant son frère dans les yeux :

— Si tu es libre.

— Je n'ai pas de fiancée secrète.

— Je m'entends...

M^{lle} de Sevestre se remit à tirer l'aiguille, minutieusement. Gérard se taisait. Elle reprit :

— Certains engagements qu'on prend, par faiblesse, ne sont pas éternels. Je n'ai point l'expérience de ces passions dont on fait tant de bruit, mais je suis sûre que, pour un homme de ton caractère, l'amour ne peut durer contre l'honneur.

— Tu as lu cela dans Corneille.

— Tous les moralistes sont d'accord, sur ce point : un homme qui profite de la faiblesse d'une femme, méprise sa complice.

— Il devrait bien se mépriser aussi, car il est responsable de la faute qu'elle commet.

— Et si elle l'a entraîné?... Une femme qui manque à ses devoirs, se retranche de la société des honnêtes gens, et des femmes vertueuses.

— A Clermont, peut-être, ou à Aurillac. Mais à Paris, les salons se videraient.

Gérard pensait que sa sœur chérie avait, sur les choses de l'amour, la sévérité de l'ignorance.

Elle continua sa couture. Il songeait à Delphine, « complice de son péché ». Pauvre petite

Delphine ! La mépriser ! Il en était bien loin ! Angélique, avec tout son esprit et toute sa vertu, disait des naïvetés un peu... simples. Contre elle, dans son cœur, Gérard défendait la pécheresse qu'il aimait.

M^{me} de Sevestre sentit sa maladresse, et elle ajouta :

— Dieu seul connaît le fond des cœurs. Une femme coupable peut se racheter par le repentir. Quant à toi, je veux croire que tu es libre. Pourquoi ne pas te marier ? La passion, l'amour, ne sont pas nécessaires pour le bonheur d'un mariage. L'affection tendre, qui unit deux époux chrétiens, est d'une autre sorte... Vous autres, les jeunes gens, vous avez inventé de vous marier par amour. C'est la mode nouvelle. Antoine est amoureux de Louise. Louise s' imagine qu'elle est amoureuse d'Antoine. Dans un an, après une première grossesse, ils seront de bons et tendres époux, et se moqueront des amants et des amours.

Gérard ne répondait rien. Elle leva la tête. Ses yeux bleus, pareils à ceux de son frère, étaient doux et tristes.

— Que Dieu te mette dans le chemin où tu trouveras la paix de ta vie et de ton âme. Ah ! si tu priais bien !... Mais tu ne dois guère prier ! Sois sincère : as-tu gardé ta foi chrétienne ?... Tu te tais. J'ai compris. Voilà l'ouvrage de tes amis, ces philosophes, ces savants ! Je ne lis que de très vieux livres : mon cher Fénelon, et mon cher Nicole, tout janséniste qu'il est — M^{me} de

Sévigné le lisait bien, — et saint François de Sales, mon père spirituel... J'ignore les modernes et je me passe d'eux, mais j'ai ouï-dire, par-ci, par-là, quelques petites choses, par l'oncle Aymery, par le président de Gourches. Dis-moi, Gérard, cette M^{me} de Staël, ce M. de Condorcet, ces Chénier, ces Le Coulteux, est-ce qu'ils pensent en chrétiens ?... Je crains bien qu'ils ne soient des esprits forts ! Et ils font la Révolution qui serait belle, et pure de toutes ces horreurs qu'on raconte, si elle était faite selon l'esprit et le cœur de Dieu.

Comme son frère se taisait encore, et qu'elle sentait les larmes la gagner, elle sourit d'un adorable sourire, et donnant une tape légère sur la joue du jeune homme :

« Penses-y quelquefois et reviens à ton foyer, enfant prodigue. »

XVII

Un nègre superbe, vêtu en heiduque, de rouge et d'or, ouvrit à M^{me} Elliott le boudoir bleu, et dit, en son langage zézayant, que M^{me} la comtesse allait descendre. Grace avait annoncé sa visite par une lettre. Venue d'Ivry à Versailles sous la pluie, elle frissonnait dans sa mantille de taffetas brun, parce qu'elle avait respiré l'air humide, et elle songeait que ce mois de septembre 1789, commençait tout à fait comme un mois d'octobre un peu chagrin.

L'odeur des feuilles mouillées entrainait dans le boudoir où le portrait de Delphine perdait son éclat, sous le vert reflet des tilleuls. Grace regardait la jeune fille aux yeux veloutés, parée d'un collier de corail sur sa robe blanche, et elle éprouvait ce malaise de l'âme, qui avertit les êtres très sensibles d'un malheur indéfinissable rôdant autour d'eux.

La voix de M. de Vauvigné la tira de sa rêverie :

— C'est elle, c'est la plus belle des Écossaises ! s'écriait le comte, allégrement. On voit bien, madame, que vous avez fleuri au pays de la pluie et de l'arc-en-ciel. Vous bravez ce déluge quotidien qui nous punit de nos péchés et de nos sottises. Puisse-t-il rafraîchir les esprits de nos députés ! Ils en ont besoin.

Il baisa la main de Grace et s'assit, en face d'elle, sur l'ottomane.

— Il y a longtemps que je suis sans nouvelles de Delphine, dit Grace. Je ne savais pas si vous étiez à Versailles ou dans vos terres. C'est par M^{me} de Flahaut que j'ai appris où vous trouver. Elle m'a dit vous avoir vu, avec Delphine, à une séance de l'Assemblée.

— J'avais eu la fantaisie de montrer cette ménagerie à ma petite femme. Il faut bien amuser les enfants ! Delphine donnait dans la folie révolutionnaire. Pour l'en guérir, je lui ai fait voir nos représentants en activité, leurs prétentions, leur bavardage, leur désordre, leur fureur de motions improvisées, et pour tout dire d'un mot, leur ridicule. Et je lui ai fait comprendre aussi que les intempestives générosités de ces messieurs nous ruinaient. Encore quelques renonciations, encore quelques émeutes, encore quelques massacres, il n'y aura plus de sûreté que pour les brigands, sous le règne des avocats. Alors, ma chère épouse et moi, nous n'aurons plus qu'à nous embarquer pour Saint-Domingue. Si la France nous livre aux fureurs des noirs, l'Angleterre nous recueillera.

— Et qu'a-t-elle dit de ce projet ?

— Elle l'a trouvé très sage, et non sans agrément. Cette petite fille a je ne sais quoi d'aventureux dans le caractère, qui me plaît, mais qui m'oblige à être doublement prudent : pour elle, et pour moi, son mari... Un vieux mari, bien vieux, n'est-ce pas, encore qu'il ait gardé quelque verdure ?...

— Tant de jeunes gens sont plus vieux que vous ! dit M^{me} Elliott, avec une politesse qui n'était pas dénuée de sincérité.

— Vous me flattez, mais, dussé-je vous paraître bien sottement vaniteux, je sais ce que je suis, et ce que je vaux. Cette connaissance, recommandée par la sagesse antique, m'enhardit à des décisions que je n'oserais prendre, si je considérais uniquement le chiffre de mes années.

Il parlait, avec une courtoisie si bien étudiée qu'elle atteignait à la perfection du naturel. Un petit feu, vite voilé, vite rallumé, au coin de l'œil, un petit mouvement de la bouche, démentaient la bienveillance du visage, si finement buriné par le temps, que ses rides mêmes étaient pleines d'esprit.

Le tour de cet entretien gênait M^{me} Elliott. Elle sentait que Vauvigné la conduisait, doucement, par un chemin et vers un but inconnus d'elle.

— N'aurai-je pas le plaisir de voir M^{me} d'Aizy ? dit-elle, sans paraître animée à l'excès par ce désir.

Le comte agita la tête, et un peu de poudre

tomba sur l'épaule de son habit de satin gris.

— Elle doit se refuser cette joie. Sa chute lui a causé un rhumatisme que la température rend plus mordant. Elle ne quittera pas sa chambre aujourd'hui.

— Et Delphine ?

— Delphine est auprès de sa belle-sœur, et lui fait la lecture d'un chapitre de Montesquieu.

— De Montesquieu !

— Pour le moment, nous avons supprimé les romans... excepté le *Voyage du jeune Anacharsis*. Aimez-vous beaucoup les idylles, les créoleries ? Cette bizarre production de M. de Saint-Pierre : *Paul et Virginie* ?

— C'est divin.

— Je préfère Duclos, et Crébillon le fils, et surtout l'incomparable Voltaire, mais ce n'est pas des lectures pour enfants. Je ne les permettrai pas à Delphine.

— Ne va-t-elle pas venir ?

— Qui ?

— Delphine ?

— Ah ! Madame, qu'elle en serait heureuse ! Hélas ! elle ne peut quitter sa pauvre belle-sœur. Vous l'excuserez... Et moi, me faisant une bonne fortune de cette malchance, je jouirai seul de la compagnie la plus aimable. C'est une occasion inespérée, merveilleusement opportune, de causer, vous et moi, dans la simplicité, dans l'abandon, privilèges délicieux de l'amitié.

La déception de Grace était évidente. Elle toussa

et regarda la pluie qui s'abattait sur le jardin.

— On assure que ces pastilles sont adoucissantes. N'en voulez-vous pas goûter ? dit Vauvigné, en offrant une bonbonnière à la jeune femme.

Elle prit une pastille et fit le mouvement de se lever.

— Attendez encore un instant. C'est un nuage qui crève.

Elle se résigna. Vauvigné, se penchant vers elle, toujours courtois, toujours riant, avec sa petite flamme cruelle au coin de l'œil, lui dit :

— Votre intelligence si vive, votre expérience si riche, viendront à mon aide, pour deviner le mot d'une énigme. Quelqu'un, — et je ne le désignerai pas autrement — quelqu'un prétend... Oh ! cela est bouffon !... Vous allez rire...

Elle sentit qu'elle pâlisait, sous son rouge.

— Delphine est allée avec vous, et quelques personnes de vos amis, chez le duc d'Orléans, ce fameux dimanche...

— Oui. Je l'avais invitée, ou plutôt, Monseigneur avait exprimé le désir...

— Un grand honneur pour nous ! Je l'aurais trouvé plus grand si je l'avais partagé. Une jeune femme ne va pas sans son mari, chez un prince...

— Je ne l'ai point quittée.

— Chère et belle madame, cela suffit-il pour décourager la médisance ? Votre beauté, votre puissance sur les cœurs, vos royales conquêtes... Non, non, vous ne pouvez pas être ce paravent, ce garant, ce dragon, que serait, pour une enfant

comme Delphine, une dame d'âge mûr, dont personne n'aurait jamais rien dit.

— Vous ne voulez pas parler de M^{me} d'Aizy ? dit M^{me} Elliott, blessée dans sa fierté. Elle ne ressemble à ce portrait que par l'âge. Et vous permettez que Delphine...

— Vous oubliez la parenté. Ma sœur est, pour le monde, d'une autre sorte qu'une ravissante Écossaise. Donc, madame, vous n'avez quitté Delphine, ni le jour, ni la nuit ?...

— Un moment, en arrivant à Paris, nos voitures furent séparées. Nous gagnâmes ma maison par des rues différentes, et nous nous y retrouvâmes.

— Et n'était-ce pas le chevalier de Sevestre qui accompagna M^{me} de Vauvigné, et vous la ramena ?

— C'était lui-même.

— Je lui en ai la plus grande obligation. Cependant... quelqu'un, qui paraît avoir un extrême souci de mon honneur, prétend... Ce ne peut être que méchanceté pure, ou fâcheux malentendu...

Sans se hâter, Vauvigné rouvrit la bonbonnière et l'offrit à Grace qui refusa. Il goûta une pastille.

— Trop sucré, dit-il en faisant sa moue ironique. C'est comme la douceur de certaines personnes : écoeurant... Je disais donc : méchanceté ou malentendu. Ce « quelqu'un » qui voudrait, dit-il, m'éclairer sur ma disgrâce conjugale, affirme que M^{me} de Vauvigné est entrée, ce fameux soir, chez M. de Sevestre, rue Saint-Honoré, et qu'elle en est sortie au matin. Mais il

ne peut s'agir de Delphine, puisqu'elle a passé cette nuit tragique et mémorable sous votre toit.

— Le renseignement qu'on vous a donné, dans une intention bien suspecte, concerne sans doute une autre femme, qui peut avoir la taille et la physionomie de Delphine. M. de Sevestre, comme tous les jeunes gens...

— Cache une maîtresse. L'heureux chevalier ! Il est jeune et je conviens qu'il est charmant. C'est une double raison pour qu'une femme de vingt ans se doive garder de le prendre, publiquement pour son défenseur. Je ne soupçonne pas Delphine d'avoir manqué à ce qu'elle me doit, mais, fort innocemment, elle a manqué à ce qu'elle se doit à elle-même. Ce n'est pas sa faute : c'est la mienne ; c'est la vôtre. Mon devoir de mari, votre devoir d'amie, s'accordaient pour protéger cette enfant, tête et cœur d'oiseau, faite pour l'abri d'une douce cage dorée, et non pour le vol en liberté... car il y a des faucons dangereux, et les oisillons trop bien apprivoisés ont perdu l'instinct de nature qui les avertit du péril.

— Delphine a plus de sensibilité et plus de raison que vous ne pensez.

— Ah ! Madame, que me dites-vous là ? Delphine sensible ! Delphine raisonnable ! Ses étourderies prendraient alors un autre sens, beaucoup plus grave, et ce qu'on excuse chez une fillette, on ne saurait le pardonner à une femme qui sait ce qu'elle fait. En plaidant pour votre amie, vous l'accablez.

— Cependant...

— Une fillette s'émeut pour un joli cavalier. Séparée de lui, elle l'oublie. Une femme a plus de mémoire. Ne m'obligez pas, je vous en supplie, à de pénibles rigueurs. Croyez-vous connaître Delphine mieux que moi, qui l'ai faite femme, par le corps, et mère — je m'en glorifie ! — tout en lui laissant cette fleur d'enfance qui réjouit les hommes de mon âge ? Ne me la défigurez pas, ne m'obligez pas à voir ce que je ne veux pas voir... et qui n'est pas.

Ni le sourire, ni l'attitude de Vauvigné n'avaient changé, mais l'accent de sa voix effraya M^{me} Eliott.

Le comte la vit songeuse et troublée, et le feu cruel, au coin des paupières plissées, se fixa, comme le regard du chat qui voit paraître la souris.

Le cou délicat de Grace semblait plier sous le poids de sa chevelure blonde et de son grand chapeau. Vauvigné distinguait nettement le rose vif du fard sur ses pommettes.

— Je suis sûre, dit-elle en se levant, que vous serez toujours excellent pour Delphine.

— Je vous sais bon gré de cette confiance ! Vous m'avez parfaitement compris. Je protégerai Delphine, comme un père tendre, et comme un mari affectueux. Désormais, elle ne sortira plus sans moi ou sans M^{me} d'Aizy. Nous lui permettrons et même nous lui procurerons tous les divertissements qu'elle aime, mais elle en jouira sous

nos yeux. La médisance ne saura plus l'approcher. Je vivrai plus familièrement avec elle... plus intimement. Elle a pu se croire négligée... Cela changera, et je suis certain qu'elle en sera très heureuse. Je n'ai pas la fatuité de croire qu'elle m'aimera jamais avec passion, et je ne le souhaite pas. Il me suffit de ne pas lui déplaire, de ne pas lui donner du dégoût et de l'ennui. J'y veillerai. Et plus tard, dans quelques années, il sera possible à ma femme de renouer les liens d'une amitié comme la vôtre... et peut-être même de revoir M. de Sevestre. Mais, en attendant, il vaudra mieux...

— J'entends bien, dit Grace, rouge de colère et d'humiliation.

Après qu'il l'eût remise en voiture, elle mesura l'avanie qu'elle avait reçue, et elle pleura. Etre bafouée ainsi ! Recevoir son congé, comme une servante, sans pouvoir rendre coup pour coup, parce qu'à travers Vauvigné, elle eût atteint son amie ! Et ne rien savoir, ni le nom du dénonciateur, ni ce qui s'était passé entre les époux, ni ce que ferait Delphine ! Et Sevestre ? Accepterait-il de perdre sa maîtresse ? N'essaierait-il pas de la revoir, et de l'enlever, comme lord Valentia avait enlevé la toute jeune Grace Elliott ? Vauvigné avait le droit pour lui. Il en userait. Il serait implacable. C'était bien fini : l'amour et l'amitié, à la fois, se brisaient aux mains de Delphine.

XVIII

Par le coche, et plus lentement, Gérard refit, en sens inverse, le voyage qu'il avait fait avec M. de Raigessac. Il retrouva les mêmes tracasseries, le même désordre, les mêmes bandes armées, les mêmes fausses nouvelles, gagnant de village en village. Ses compagnons de voiture abondaient en récits horribles, coupés de lamentations. Ils déploraient la baisse des revenus, et doutaient du succès de l'emprunt annoncé par M. Necker. Un beau parleur expliqua les Droits de l'homme que l'Assemblée allait proclamer. Souvent, dans ces discussions entre des gens qui ne se connaissaient pas, une fâcheuse pensée se glissait. La crainte de l'espion et du délateur effleurait ces esprits de Français vantards et confiants. Il y avait des silences, où les bavards se demandaient à eux-mêmes : « Qu'ai-je dit ? » L'inquiétude n'étant pas encore une habitude, l'instinct de la race reparaisait vite, et la conversation recommençait.

Gérard ne parlait guère, et n'écoutait que ses pensées. Il avait quitté sa famille avec chagrin ; il s'en éloignait, maintenant, avec joie, parce qu'il allait vers Delphine. Après Orléans, la proximité de Paris exaspéra son impatience. Il avait compté les jours. Il compta les heures. Le pays qu'on traversait ne distrayait pas son regard. La plaine infinie, avec ses meules comme des îlots et ses clochers comme des navires, étendait un océan de chaumes sous les nuages violets, poussés par le vent d'ouest. Du bout de la route droite, la double file des arbres accourait, et se séparait devant la voiture. Plus qu'une seule couchée. Plus qu'un seul repas d'auberge. Plus qu'une seule demi-journée de roulements et de cahots. Plus qu'une lieue... Et voici les moulins et les carrières de Montrouge. Voici Paris, verrouillé par ses barrières, l'interminable fouille des commis, le faubourg et sa populace sordide. Il est presque nuit. Les rues sont mal éclairées. Quantité de magasins sont fermés. Les patrouilles de la nouvelle garde nationale passent, frères de leurs uniformes neufs et de leurs cocardes tricolores. On crie partout des journaux. Les mendiants abondent.

De la cour des Messageries à la rue Saint-Honoré, un commissionnaire accompagne Gérard et porte sa valise. Odeur de Paris, boue, vase, eaux croupissantes. Gouttières des toits. Éclaboussement des cabriolets. Encore et partout des patrouilles. Des enfants, à la queue leu-leu, coiffés de bonnets

de papier, imitent la démarche des soldats-citoyens. D'autres, dressant des bâtons, représentent les hommes à piques, et suivent un chef de dix ans, qui crie : « A la Bastille ! » et dresse, au bout de son bâton, la tête coupée d'un petit chat.

Les Pruvot sont si contents de revoir leur locataire que Gérard oublie comment, le 23 juillet, le miroitier et le courtaud lui firent horreur. Ce ne sont pas de méchantes gens. Ce sont de pauvres cervelles, sans défense contre la folie collective, le mal sacré des foules. Il y a des milliers comme eux, dans Paris.

— Comment va le commerce, monsieur Pruvot ?

— Mal, monsieur le chevalier. Trop de personnes du premier rang s'en vont de France. D'autres les suivent. Le reste se renferme chez soi. Les orfèvres, bimbélotiers, ébénistes, tapisseries, languissent. Et cet emprunt qu'on nous annonce fera l'argent plus difficile encore. Versailles est plus heureux que Paris : il vit de la Cour.

M^{me} Pruvot se plaint du mauvais pain.

— Il est noir et donne la colique. On ne le vend que par morceaux. Il y a pourtant du blé dans les provinces, mais chacun garde le sien, et le bon M. Bailly a bien de la peine à nourrir notre pauvre Paris.

Elle apprit à Gérard que M. Sassenaugé était capitaine de la garde bourgeoise où Pruvot était simple milicien.

— Il est venu nous voir... Il nous a fait cet honneur. Il avait un uniforme superbe, une grosse

cocarde, et il montait un cheval blanc, presque aussi beau que le fameux cheval de M. de La Fayette. Il nous a dit qu'il écrivait dans un journal... Rappelle-moi le nom, Pruvot !

— *Les Révolutions de Paris.*

— Enfin, monsieur, il est dans la révolution comme un coq sur un fumier. Il est gai. Il *déjau-nit*. Il engraisse.

*
**

Le domestique anglais apporta une lettre. M^{me} Elliott était rentrée rue de Miromesnil. Elle condamnait sa porte pour tout autre que pour Sevestre.

Pas un mot sur Delphine, mais la lettre était si courte ! Il n'était pas indispensable que Grace écrivît à Gérard les choses qu'elle allait lui dire. Pourquoi éprouva-t-il l'impression d'une lumière qui baissait en lui ? Il fit chercher le cabriolet de louage qu'il prenait pour ses courses et ses visites dans Paris, et se fit mener à Mousseaux.

Grace le reçut dans le salon ovale où le jour gris attristait les peintures pompéiennes. Nerveuse et fatiguée, elle serrait les épaules, sous son écharpe, en se plaignant du froid. Cet été mouillé lui avait gâté la campagne, sans lui faire regretter Paris qui devenait inhabitable, depuis que la populace y régnait. Et prévenant la question qui se formait sur les lèvres de Gérard :

— Je sais que notre Delphine va bien. Je le

sais par des gens qui l'ont vue, car, pour moi, je ne puis aller à Blanche-Maison. Il est arrivé des choses graves... des choses que nous aurions dû prévoir... Nous avons été bien imprudents, vous et moi.

— Que voulez-vous dire ?

— Vauvigné sait tout. Quelqu'un vous a vus, la nuit du 12 juillet, et vous a dénoncés. Le comte me l'a dit, en feignant de ne pas croire à la faute de Delphine, par orgueil, et aussi parce qu'il tient à sa femme, mais il nous ferme sa maison, et il nous avertit, vous comme moi, que Delphine n'aura plus la liberté de nous revoir. Fiez-vous à Vauvigné pour la surveiller !

Gérard paraissait ne pas comprendre.

— On nous a dénoncés ? Qui ? Dans quel intérêt ? Vous étiez notre garant. Un mot de vous...

— Vauvigné a feint de me croire sur parole, mais il était bien renseigné, je vous assure. Dans la maison que vous habitez, personne ne connaît Delphine ?

— On la connaît un peu, de vue, mais point par son nom. J'en suis sûr. Je ne l'ai jamais prononcé, et je n'ai, dans mon appartement, aucune lettre, de vous, ou d'elle, portant la moindre indication de nom et d'adresse.

— Il y a des femmes, chez votre miroitier ?

— Il y a M^{me} Pruvot, une excellente créature. Sa fille, une infirme, un peu folle, qui ne sort presque jamais. Elle serait, je crois, très capable de méchanceté, si elle en avait les moyens et

l'occasion, mais elle vit en recluse, et ne voit que sa famille.

— Et vous.

— Très peu.

— Elle a pu apercevoir Delphine.

— Par hasard, oui, mais comment aurait-elle connu son nom, et son adresse à Versailles ? La mère elle-même les ignore.

— Il y a une servante ?

— Balourde.

— On a pu l'acheter.

— Vauvigné ? M^{me} d'Aizy ? Ils auraient eu un soupçon ? Ils m'auraient fait espionner ?

— Pourquoi pas ? Vous n'avez jamais fait de confidences ?

— A vous seule. Mes amis les plus chers ne se doutent de rien.

— Je suis persuadée que Vauvigné a su, ou pressenti, qu'il y avait un lien entre Delphine et vous. Des amants se trahissent, à leur insu, par le regard, ou par une froideur affectée. Peut-être même n'y a-t-il pas eu de dénonciateur. Vauvigné est parti d'une hypothèse, et il a rencontré la vérité. Cet homme est habile. Si Delphine a parlé, comme je le crains, nous ne le saurons jamais.

— Jamais ?

— Vous ne pouvez plus la revoir, ni chez vous, ni chez elle. Je vous tromperais si je vous laissais une espérance sur ce point.

M^{me} Elliott évitait de regarder Gérard, sentant bien qu'un homme de ce caractère ne supporte

pas de laisser voir sa souffrance, et d'être plaint.

Il dit :

— Alors... c'est fini ?

— Il faut attendre.

— Quoi ? La mort de Vauvigné ? Il durera peut-être plus que nous.

— Vous avez joué un jeu périlleux. La partie est perdue, pour le moment.

Accoudé sur l'appui de son fauteuil, il couvrait d'une main son front et ses yeux. Son autre main pendait, abandonnée. Après un moment de silence :

— Excusez-moi, madame. J'avais besoin de me ressaisir. C'est fait. Je suis prêt à vous écouter, mais, d'abord, dites-moi ce que vous avez su de Delphine.

— L'autre jour, elle dînait à Louveciennes. C'est une prisonnière que ses geôliers promènent. Vous pourriez la rencontrer. Ce n'est pas à désirer, maintenant.

— Elle dînait à Louveciennes !

— Toutes les femmes qui souffrent, dans leur âme, et même dans leur corps, ne se cloîtent pas. S'habiller, sortir, causer, rire, quand on a le cœur déchiré, c'est le courage féminin.

Gérard ne répondit pas.

— Sevestre, ayez la force d'entendre la vérité. Elle est dure, mais vous n'êtes pas un petit-maître, ni un roué, ni un berger de théâtre, ni un pleurnicheur d'élégies. Sachez-le : vous ne pouvez plus rien pour Delphine, et vous pouvez beaucoup

contre elle. Ne troublez plus sa vie. Ne la mettez pas en danger. N'exaspérez pas ses regrets et ses craintes. Elle souffrira, et puis... comme font les autres femmes, elle guérira. Il faut bien qu'elle guérisse et qu'elle accepte sa destinée.

— Avez-vous accepté la vôtre ? dit-il, âprement.

— Ma destinée, la voudriez-vous pour Delphine ? Êtes-vous prêt à enlever cette jeune femme, à la déshonorer ? Ce qui a été possible pour moi, cette... réhabilitation, serait impossible pour elle.

— En effet, je ne suis pas Altesse Royale. Je n'ai ni la haute naissance, ni la grande fortune qui donnent des privilèges, même en amour. Je suis peu de chose, et je ne puis rien. Vous me l'avez dit, et vous avez bien fait. Mais je suis un être de chair et de sang. J'aime... Comment accepter...

M^{me} Elliott le supplia de ménager Delphine, de laisser cette âme si jeune se résigner, désarmer ses tyrans, conserver une chance de bonheur dans l'avenir incertain et plein de surprises. On se sépare. On peut se retrouver. Il n'est pas, pour les vivants, d'adieux éternels.

Il l'écoutait, comme en songe.

— Vous devez avoir raison, dit-il, mais je ne suis pas en état de raisonner. Ce qui m'arrive, je n'y crois pas encore et je commence seulement à souffrir. Ce sera bien pis demain. Je ne vois pas du tout comment je supporterai cela, quand j'y

croirai. Permettez donc que je vous remercie de votre bonté, et que je me retire.

Elle voulut lui faire promettre qu'il reviendrait le lendemain. Il répondait vaguement :

— Je ne sais pas... Non... Peut-être...

Et il partit.

Il revint quelques jours plus tard.

— J'ai mené mon enquête. Dans la maison en face de chez moi, demeurent de vieilles gens très paisibles, très discrets. Chez moi, rien n'a été touché, en mon absence. J'avais emporté mes clés et tous mes papiers sont intacts. Ils ne contiennent, comme je vous l'ai dit, aucune indication. Je ne puis incriminer ni M^{me} Pruvot, ni sa fille, ni son mari. Le courtaud de boutique est un imbécile inoffensif. La servante est une idiote. Le coup vient d'ailleurs, j'en suis certain, et je désespère de mettre jamais mon épée dans le ventre de son auteur, s'il s'agit d'un homme...

— Qu'allez-vous faire ?

— J'irai à Londres, bientôt. J'y resterai deux ou trois mois. Après, je tâcherai de me faire envoyer le plus loin possible de Versailles et de Paris.

M^{me} Elliott sentait la douleur de cet homme qui ne se plaignait pas. Elle lui épargna des paroles de consolation.

Ce fut pour Gérard un temps hors du temps ;

un trou dans la trame de la vie. Plus tard, la pensée qui s'y reporte n'y distingue rien que le vide, et n'y trouve pas un souvenir précis où s'attacher. C'est la même sensation obscure et brouillée que l'on garde des grandes maladies, avec leurs fièvres, leurs divagations, leurs cauchemars, leurs abîmes, et cette immense fatigue qui s'apaiserait si doucement dans la mort.

Il évita de retourner chez M^{me} Elliott. Tout attendrissement lui répugnait. Il avait quitté la pension Tillet, sur le désir de M. de Montmorin, et il habitait maintenant deux pièces dans les combles de l'Aile des Ministres. On le revit dans les salons, aux séances de l'Assemblée, aux dîners de M^{me} Necker, de M^{me} de Montmorin, de M^{me} de Gouvernet, où il y avait toujours des députés, de tous les ordres et de tous les partis ; où il s'assit, un jour, à côté de M. de Robespierre, député de l'Artois, magnifiquement coiffé et poudré « à l'oiseau royal », et vêtu d'un habit vert pomme.

Il ne se rappela pas ce qu'ils s'étaient dit, l'un à l'autre. Il se rappela seulement la voix désagréable de son voisin, et ses yeux de chat.

Les troubles renaissants de Paris, les intrigues de la Cour, les inquiétudes de l'Assemblée, l'arrivée de « Flandre-Infanterie » qui avait pris ses quartiers dans la Grande Écurie et remplissait les cabarets de ses uniformes blancs à revers mauves ; les gardes-françaises déserteurs payant à boire aux soldats, leur prêchant l'insurrection au nom

des Droits de l'Homme ; des filles, expédiées de Paris à cet usage, achevant de dissoudre en eux le sentiment du devoir militaire ; le bruit partout répandu d'un enlèvement simulé du Roi, et de son départ, volontaire et bien préparé, pour une ville frontière — tout cela, que Gérard voyait par lui-même, ou connaissait par ses amis, se passait dans un univers où il accomplissait les gestes de la vie, sans y vivre. Son âme voguait hors de lui, parmi des brouillards, seule, mortellement seule.

La nuit seulement, dans sa cellule sous les toits, il retrouvait le sentiment de l'existence, sous le doigt brûlant de la douleur. Il souffrait de la souffrance de Delphine, qui devait l'appeler désespérément et qui ne savait rien de lui, comme il ne savait rien d'elle. « Finette ! petite bien-aimée, doux amour ! » Il lui parlait, dans le langage secret de leur tendresse. Il consolait, il étreignait une ombre, et, ne sentant même pas que des larmes coulaient de ses yeux fermés, il s'endormait tout à coup, assommé de fatigue.

XIX

M^{me} Le Coulteux, avant de regagner l'hôtel de la place Vendôme, où elle passait les hivers, donna un « thé à l'anglaise ». C'était le premier dimanche d'octobre. Le ciel s'éclairait, derrière les nuages, et, par leurs déchirures bleues, un rayon tremblant glissait sur les frondaisons mordorées du parc. L'air, chargé des vapeurs de l'automne, était si tiède, qu'on avait pu ouvrir les portes du salon, sur la terrasse de Voisins. Une nombreuse compagnie était venue : les Condorcet, les Lavoisier, François de Pange, Lacretelle, les Suard, l'abbé Morellet, M^{me} de Flahaut, Pauline de Beaumont, et quantité de députés, de la noblesse libérale ou du Tiers-État. Celui qui attirait tous les regards, c'était le jeune président de l'Assemblée, Mounier, qui avait conçu, et rédigé en partie, la Déclaration des Droits de l'Homme. Des gens inquiets l'interrogeaient : « Le Roi va-t-il enfin sanctionner la Déclaration ? Paris s'impatiente et s'agite... Et qu'y a-t-il de vrai, dans ce que l'on

rapporte sur le repas des gardes du corps ? » Mounier tâchait de calmer les angoissés et les exaltés. Il s'excusa bientôt d'être obligé de repartir pour Versailles. Mais ce qu'il avait dit, et ce qu'il n'avait pas dit, provoquait des commentaires. Ces mots « les gardes du corps » revenaient dans toutes les conversations : « Ce repas de jeudi dernier, offert aux officiers de Flandre... — Un acte de politesse... — Dites une orgie. — Vous vous moquez : une orgie à sept livres par tête de garde, avec deux cents invités !... — On a refusé de porter la santé de la Nation. — En êtes-vous sûr ? — On le dit. — Des gens qui n'étaient pas invités : ce Le Cointre, plat personnage, ami de Marat. — La cocarde... — C'est Le Cointre lui-même qui a inventé cette histoire de cocarde tricolore foulée aux pieds. Il l'a fait imprimer par son compère Gorsas, dans le *Courrier de Versailles*. — Mais refuser de boire à la Nation, c'est une insolence. — Pardonnez-moi, monsieur, il n'est pas d'usage de boire à la Nation. Attendez que l'habitude en soit prise pour vous offenser des manquements... — Pourquoi les gardes n'avaient-ils pas leur cocarde tricolore ? — Ils avaient leur cocarde uniforme qu'on leur a laissée. — C'est une erreur. — Imputable à qui ? — Aux chefs... au ministre de la Guerre. — Quelle sottise ! — Ils ont parlé par bravade, inconsidérément. — La présence du Roi et de la famille royale les animait. — La musique a joué : « *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ?* » — On prétend

que le pain manque tout à fait, aujourd'hui dimanche... — Le commerce parisien est jaloux de Versailles. Il voudrait que la Cour fût à Paris. — Dans la gueule du loup. Pauvre Roi ! — Ah ! ce n'est pas fini. Que verrons-nous encore ? — Bah ! tout s'arrange. »

M^{me} Pourrat, fiéffée voltairienne, disait que le mal venait des prêtres, ennemis de la Nation, et furieux qu'on leur eût enlevé la dîme. Condorcet l'approuva. Il croyait la Révolution en péril. Des discours ne la sauveraient pas. Il fallait agir, et même avec violence. François de Pange affirma qu'il fallait d'abord établir l'*empire despotique de la raison*, selon l'expression de Montesquieu. Condorcet insista :

— Vous voulez une révolution à l'eau de rose ? Vous voulez qu'une nation soit sage ? En avez-vous vu ?

Gérard vint baiser la main de M^{me} Le Coulteux. Elle lui demanda :

— Étiez-vous à l'orgie des gardes du corps ? Tout le monde en parle.

— Je n'ai point participé à cette prétendue orgie. A en croire des amis qui s'y trouvaient, il n'y a pas eu de manifestations contre la cocarde. Tous les récits qu'on fait sont exagérés par des gens qui veulent le désordre. J'étais, hier, au déjeuner froid qui a été servi dans le Manège des gardes du corps...

— Avec les reliefs du festin ?

— Avec une montagne de pâtés et quatre cents

bouteilles. Il y avait quatre-vingts grenadiers et chasseurs, et un homme par compagnie de la garde nationale. On a bu au Roi, à la Reine, à M. le Dauphin, à la Nation, à l'Assemblée, à la garde nationale, et à différents corps de troupe. Cela faisait beaucoup de santés, beaucoup de gaieté et beaucoup de vin. En ce moment même, la garde nationale de Versailles régale à son tour le régiment de Flandre.

— Ah ! dit M^{me} Le Coulteux, vous me rassurez. Allez donc reconforter M^{me} de Flahaut qui a failli ne pas venir parce qu'elle s'est trouvée mal de frayeur pendant le déjeuner.

— Entre M. Morris et l'évêque d'Autun, dit une dame, d'un ton faussement scandalisé, qui fit sourire les autres.

Gérard ne se souciait guère de M^{me} de Flahaut. De nouveaux arrivants réclamèrent l'attention de M^{me} Le Coulteux. Il s'éloigna. Pauline de Beaumont l'appelait.

— On ne vous voit guère, depuis votre retour ? Qu'avez-vous ? Je vous trouve mauvais visage.

Il répondit que des affaires de famille lui donnaient du souci.

— Allons dans le billard, voulez-vous, dit Pauline. Toutes les dames qui l'encombraient se sont précipitées vers la salle de marbre, pour voir M. Gouverneur Morris faire le thé. Il est, paraît-il, merveilleux dans cette fonction délicate.

La salle de billard, tendue de rouge, était décorée de tableaux italiens. On venait d'allumer

les lustres. Quelques personnes, qu'on voyait de dos, admiraient une peinture de l'école bolonaise.

— Vous ! ma chère Émilie, disait M^{me} de Flahaut, vous seule pouvez tenir tête à M. David. Vous avez, par droit de naissance, la parfaite connaissance des arts... N'est-ce pas, monsieur de Vauvigné ?

Émilie Chalgrin, fille de Joseph Vernet et sœur de Carle Vernet, répondit que M. David était un terrible génie.

— Il veut chasser Greuze et Fragonard de la République qu'il fondera.

— Les Amours les vengeront. Que M. David se méfie ! dit Vauvigné.

Et du ton le plus naturel :

— Bonjour, monsieur de Sevestre. Vous étiez donc ici ? Je ne vous avais pas vu.

M^{me} d'Aizy prit brusquement le bras de Delphine, qui avait répondu par un salut au salut de Sevestre, sans dire un seul mot.

Elle était vêtue aux couleurs de l'orage : du gris sombre, un peu de bleu, quelques fils d'argent. Son collier de cristal coulait en larmes brillantes sur les ruches découpées de son corsage. La fraîcheur de ses joues avait pâli, et parce qu'elle n'était pas fardée, elle avait l'air d'un enfant malade.

— Venez, ma sœur, dit M^{me} d'Aizy. Les amateurs de peinture disputeront sur les mérites comparés des Italiens et des Flamands, tandis que nous irons goûter le thé préparé par M. Morris.

Vauvigné s'écria :

— Delphine veut s'instruire au risque de s'ennuyer avec nous. Elle n'osera pas l'avouer, mais je vois clair en elle, et je vous la conduirai lorsqu'il le faudra.

— Souhaitez-vous donc qu'on me prenne pour une bête ? dit Delphine. On croirait, sur ma parole, que j'ai cinq ans.

— Oui, mon cœur, vous avez cinq ans, si je vous compare à votre vieux mari, répartit Vauvigné.

Et il mit sa main sur l'épaule de sa femme.

L'amour et la fureur grondaient dans le sang de Gérard.

« Domine-toi ! Maîtrise-toi ! commandait-il à lui-même. Il le faut. Domine-toi ! »

Louis David, échevelé, enlaidi par sa bouche à la grosse lèvre tordue, déclama :

— La peinture, comme tous les arts, doit chercher ses inspirations dans les vertus héroïques de Sparte et de Rome. On ne doit plus voir des scènes galantes et de lascives nudités... Qu'est-ce que Frago ? Un vieillard libertin, bon pour décorer les boudoirs des courtisanes. Et Greuze ? Un marchand de savon à la rose et à la cantharide.

— Diderot l'aimait, dit M^{me} de Flahaut.

David jeta un regard haineux à l'aimable femme, brune aux yeux caressants, un peu grassette, qui était, au Louvre, la voisine, logée par le roi, des artistes qu'il détestait, et répondit :

— Diderot ne voyait pas le métier du peintre.

Il ne voyait que le sujet, et il dirigeait Greuze vers les anecdotes larmoyantes. Mais les mères de famille que l'époux complaisant de M^{me} Babuti peignait à la ressemblance de son indigne épouse, ont l'œil lascif et le sein nu.

— Ce sont des mères nourrices.

— Elles n'inspirent pas le respect que le citoyen vertueux doit ressentir devant une mère qui allaite un enfant.

— Je ne tiens pas du tout, dit légèrement M. de Vauvigné, à ce qu'un sein de femme m'inspire du respect. C'est une idée de votre Rousseau, que les femmes doivent nourrir leur progéniture. Cela me paraît excellent pour les paysannes, qui sont à peine des femmes, mais une délicate beauté de vingt ans !... Gâter ces fruits délicieux ! Faire de ces roses un objet... alimentaire ! Ah ! fi ! je n'y consens point. Aussi n'ai-je pas voulu que ma chère Delphine suivît la mode. Elle n'a pas nourri sa fille, et si Dieu, ou la Nature, comble nos vœux en nous donnant bientôt d'autres enfants — car il me faut bien un ou deux garçons ! — ma femme se dispensera de les allaiter.

Gérard vit la pâleur et le frémissement de Delphine.

M^{me} de Flahaut et M^{me} de Beaumont contredirent Vauvigné. Cependant, Louis David se désintéressait de cette discussion.

— Restez là, telle que vous êtes ! dit-il à Emilie Chalgrin... Voilà, voilà comme je veux vous peindre : avec ce fichu blanc, cette robe noire,

cette ceinture bleue à longs pans, et votre tête, droite, de face, les cheveux tombant sur le cou, longs et frisés, contre un fond rouge... Ah ! vous poserez pour moi ! Je le veux.

— Mais oui, David, plus tard, dit M^{me} Chalgrin.

Il était d'une sorte trop vulgaire pour cacher ses désirs. Il insista, et l'homme parlait, dans l'artiste, un homme plein de convoitises, de vanité, d'ambition et de fiel.

Les personnes qui avaient pris le thé rentraient dans la salle de billard qui fut très vite envahie, et tout à coup, des voix dans le salon, s'élevèrent. Quelqu'un arrivait, qui apportait des nouvelles de Paris, car M^{me} Pourrat s'exclamait :

« Ils prendront Versailles comme ils ont pris la Bastille !... »

Tout le monde parlait à la fois.

« Les districts approuvent les motions du Palais-Royal... Marat excite les faubourgs... On pendra les boulangers, vous le verrez !... Ce sera un autre quatorze juillet... »

Vauvigné, saisi de curiosité, fit deux pas vers la porte. Alors, Delphine, qui était près de Gérard, dit, tout bas :

« Demain soir, à la porte rouge. »

Son mari se retourna. Elle avait repris son air indifférent et las, et Sevestre n'était plus près d'elle.

XX

Les éclaircies et les rafales se succédaient depuis le matin. Il était à peine trois heures et la chambre de Gérard s'assombrissait tellement qu'il ne voyait plus ce qu'il écrivait.

L'averse oblique s'écrasait contre les carreaux. Il écouta ce crépitement de fusillade. Si la pluie ne cessait pas, Delphine pourrait-elle se risquer, à minuit, dans le jardin ruisselant ? Et si elle ne venait pas à la porte rouge, combien de jours, ou peut-être de mois, faudrait-il attendre la chance toujours précaire d'un rendez-vous ? Que dirait-elle à son amant ? Comment lui expliquerait-elle le sens, trop clair, des paroles de Vauvigné ? Que cet homme connût la vérité, Gérard en était sûr, comme il était sûr, maintenant, que le vieil époux pardonnait à la jeune femme, et qu'il la garderait plus jalousement que jamais. Vauvigné était le possesseur légitime. Il avait affirmé son droit avec une crudité surprenante, pour blesser Delphine

dans sa pudeur de femme, et Gérard dans son orgueil d'amant.

Toute la nuit, Sevestre avait eu devant les yeux cette figure haïe. Il avait entendu la voix criarde répétant : « Nous aurons des héritiers mâles. » Il avait revu le tressaillement de Delphine et sa pâleur. Quelles images surgissaient alors, dans son imagination torturée ?

Ce soir, il irait à la porte rouge, et Delphine essaierait de l'abuser pour le rassurer. Elle mentirait par tendresse, par pitié, comme elle savait mentir, comme savent mentir toutes les femmes : « Je n'ai été qu'à toi seul, depuis que je t'aime. Je ne serai qu'à toi seul. » Et elle espérait, la malheureuse, qu'il feindrait de croire à sa parole, comme font tant d'autres amants, pour garder une jolie maîtresse.

« Elle ne me connaît pas, se disait-il. Elle m'a vu faible, et elle ignore le point où ma faiblesse s'arrête, où je redeviens fort contre son amour et mon amour. Et moi, connais-je Delphine ? Sais-je le secret qu'elle porte, sous son petit front, dans ses yeux veloutés ? Hélas ! le doute est en moi. Il a toujours été en moi, mauvaise plante que j'arrachais. Elle a crû, depuis hier, l'herbe vénéneuse. Elle empoisonne mon âme, me gâte le seul bien qui me reste : le souvenir du bonheur perdu.

« Car il est perdu, et je le sais. Je l'ai su, le jour où Grace Elliott m'a parlé. J'essayais de me tromper moi-même. J'attendais... Quoi ? Ce rendez-vous ? Le dernier. Oui, le dernier... »

Il se rappela les conseils de M^{me} Elliott. « Renoncez à Delphine. Vous ne pouvez rien pour elle et vous pouvez beaucoup contre elle. » Ainsi l'honneur, le devoir, l'amitié, et l'amour aussi, l'amour qui se refuse à partager même un cheveu de ce qu'il possède, lui disaient : « Quitte Delphine. Le rêve que vous avez rêvé ensemble est fini. Réveille-toi. »

« Eh bien, je m'en irai. Ma décision est prise. Je veux partir, et bien loin, et pour très longtemps... Je ne te tiendrai plus, dans mes bras, ma bien-aimée !... Finette, mon doux amour, tu m'oublieras, toi qui fus mienne... »

Un paroxysme de douleur le délivra des larmes qu'il refoulait. Ce n'étaient plus les pleurs faciles de la « sensibilité », c'étaient ces larmes corrosives que l'homme n'avoue jamais, et qui laissent une marque de feu dans sa mémoire.

« Je lui dirai adieu, à la porte rouge. Tout se passera simplement, noblement, parce que je ne verrai pas son visage. Si je le voyais !... »

S'il voyait Delphine, il ne pourrait pas s'en aller d'elle, mais la porte rouge entre eux les séparerait, et ce serait très bien ainsi. Ils avaient toujours été séparés, même dans leur joie et leurs caresses.

La chambre s'obscurcissait de plus en plus. La nuée creva. Le vent battit la fenêtre dont les vantaux, brusquement, s'ouvrirent. Et ce fut alors que Gérard entendit le tocsin.



Le buste penché par-dessus le rebord saillant du plomb, il regarda au dehors. L'averse fouettait son front et ses cheveux. Le son terrible emplissait ses oreilles. En face, les fenêtres du Grand Commun s'ouvraient aussi, et dans la rue de la Surintendance, les commis et les officiers se précipitaient hors des ministères. De la place d'Armes, venait un bruit de troupes qui se rassemblent. Gérard serra ses papiers dans le tiroir du bureau, prit son chapeau, son épée, son manteau, ferma la porte derrière lui, à triple tour, et descendit un petit escalier qui communiquait avec l'appartement de Montmorin. Là, il se heurta au domestique de M^{me} de Beaumont, le fidèle Saint-Germain.

— Qu'y a-t-il ?

— Le peuple de Paris, monsieur le chevalier. Des milliers de femmes qui arrivent ! Le Roi chassait à Meudon. Il est revenu, au galop, et M. le comte est chez M. Necker, avec les autres ministres.

— Des femmes ? On sonnerait le tocsin pour des femmes ? Vous vous trompez. Il y a autre chose.

— Que M. le chevalier aille y voir ! Il jugera bien si ça n'est pas quelque chose, des femmes comme celles-là, dit le bonhomme, vexé.

Le grain s'achevait en grosses gouttes plus

espacées. L'eau coulait sur la pente, lavant les pavés où glissait le fer des chevaux. Sevestre rejoignit quelques officiers, sortis du ministère de la Guerre. Ils lui dirent que l'Assemblée avait chargé M. d'Estaing de prendre les mesures nécessaires pour défendre de toute insulte le Roi et sa famille, mais l'amiral était invisible.

La générale battait. Les officiers descendirent la rue de la Chancellerie, le long des boutiques et des baraques qui croissaient en parasites sur le contrefort de l'Esplanade. Un cavalier, venant en sens inverse, leur cria :

« Paris marche ici avec du canon. »

C'était le duc de Maillé qui courait au château. Toutes les grilles se fermaient en même temps. Aux fenêtres du Salon d'Hercule, sur la Cour de Marbre, paraissaient des dames plus curieuses qu'effrayées. Les sentinelles étaient à leur poste. Au delà de l'avant-cour des Ministres, sur la place d'Armes, la Cornette des gardes du corps, conduite par le duc de Guiche, s'était rangée en bataille face à l'avenue de Paris. Les chasseurs des Trois-Évêchés, les gardes de Monsieur et du comte d'Artois, se tenaient en arrière. Sur la droite, en « potence », le régiment de Flandre s'appuyait d'un côté à la grille, et se prolongeait vers l'avenue de Saint-Cloud. A gauche, sur la terrasse de l'ancienne caserne des gardes-françaises, il y avait deux cents miliciens versaillais, sans uniformes, presque sans armes. Un détachement de gardes s'était porté en

avant, dans l'avenue de Paris. La foule murmurante, prête à devenir hostile, s'agglomérait sous les terrasses, et autour des bâtiments des deux Écuries.

Le ciel bas, le sol constellé de flaques où luisait çà et là un reflet de jour, le Château fermé, avec les premières lueurs des lampes derrière les vitres ; le désert des trois cours, les cavaliers et les fantassins encadrant la place d'Armes, la profonde avenue où s'avavançait l'armée féminine dont l'avant-garde apparaissait déjà, le silence des troupes en armes, le murmure inarticulé et menaçant de la foule versaillaise prête à se confondre avec la foule parisienne, annonçaient un événement singulier, unique dans l'histoire du royaume, et dont aucun des acteurs ne pouvait prévoir encore, ni les péripéties, ni le dénouement.

Les femmes s'étaient divisées en deux colonnes. L'une avait bifurqué vers les Menus, et elle envahissait la salle de l'Assemblée, l'autre avançait vers le Château. Trempées de pluie, bonnets pendants, cheveux plaqués sur les joues, cotillons troussés sur des bas sales, elles criaient : « Vive le Roi ! » et chantaient « Vive Henri IV ! » Leur masse désordonnée élevait des piques, des broches, des fusils, des bâtons terminés par des faucilles. La fatigue d'une demi-journée de marche allumait un feu trouble dans leurs yeux, et faisait chanceler leurs jambes, comme dans l'ivresse. Elles pataugeaient, faisant de grands gestes et de grands rires de bravade, contentes d'arriver au

but, fières de leur exploit, et peut-être intimidées à la vue des cavaliers immobiles. Les spectateurs les acclamaient : « Vivent les Parisiennes ! » Elles répondaient « Vive le Roi !... Du pain !... Nous voulons du pain !... »

A les voir de plus près, on distinguait, parmi ces femmes, celles qui étaient vraiment des ménagères et des ouvrières ; les poissardes de la Halle, reconnaissables à leurs beaux bonnets ; quelques dames, entraînées par force, demi-mortes d'épuisement et pareilles à des bêtes captives. Le plus grand nombre n'étaient pas du peuple, pas même de la populace. Elles sortaient de la fange innommée qui est au-dessous de la populace, et qui engendre les profiteurs d'émeutes, les pillards et les bourreaux. En arrière, on voyait les mâles de ces femelles, faux vainqueurs de la Bastille, évadés de prison, déserteurs, souteneurs, bandits qui terrorisaient l'Hôtel de Ville par leurs exigences et leurs cruautés, et que la garde nationale, instituée contre eux, n'avait pu faire rentrer dans leur égout. Ces hommes étaient tous armés et la plupart étaient ivres. Ils vociféraient, avec le grasseyement éraillé du faubourg, fortifiant de leur sinistre choral les faibles voix aiguës des femmes. Quelques-uns, associés à des gaillardes robustes, traînaient de petits canons chevauchés par des harengères, et décorés de rameaux tout mouillés. Le rebondissement des roues, sur le pavé, faisait un fracas métallique. Des charrettes remplies de femmes harassées, roulaient lentement.

Une amazone en redingote rouge, à chapeau noir empanaché, poussa son cheval vers les uniformes blancs de « Flandre », et en deux minutes, cinq à six cents femmes, de l'avant-garde, vinrent heurter la barrière vivante qui masquait la grille. Les piques, les crocs, les bâtons, les cris, effrayèrent les chevaux des gardes. Les rangs des cavaliers flottèrent. Par les vides, les femmes s'insinuaient. L'une d'elles appuya un couteau sur la cuisse du lieutenant d'Albignac. « J... f..., laisse-moi passer ! » Une quinquagénaire, vêtue de noir, invectivait contre l'Assemblée, contre La Fayette et Bailly, criait qu'elle voulait déchirer la Reine avec ses ongles. Chaque officier, chaque garde, avait son colloque particulier. Ils retenaient leurs chevaux énervés, répondaient aux femmes, doucement, fermement. Toute la place était envahie. Les gardes versaillais commençaient à plaisanter avec les Parisiennes. Des filles, tirées de la rue du Pélican et de la rue Froidmantel, agaçaient les soldats de Flandre, levant leurs jupes devant eux qui se disaient l'un à l'autre : « Nous allons nous amuser comme des mâtins. » Et ils frappaient le canon de leurs fusils pour montrer qu'ils étaient vides. Des coups de feu partirent, dans l'avenue. L'extraordinaire cohue, barattée par des remous, se grossissait de badauds. Des députés, venant de l'Assemblée, s'y mêlèrent. On vit Mirabeau, un sabre, sous le bras, causer avec des hommes de troupe. Près de Gérard et de ses compagnons, que le courant de la foule avait portés jusqu'au

corps de garde de l'avant-cour, M. Gerbadon passa, insulté par des mégères : « F... député, gros cochon... Occupe-toi de nous donner du pain et les Droits de l'homme. » Le maître de forges limousin aperçut Sevestre, et rallia le groupe des officiers.

« Ah ! Monsieur, quelle séance ! Ces diabesses, avec leur grand diable porte-en-terre, l'huissier Maillart, qui les commande, elles remplissent la salle, ôtent leurs souliers et leurs cottes pour les sécher, se vautrent sur les bancs... Et quelle puanteur ! Une effrontée s'est assise dans le fauteuil du président ! Elles tutoient les évêques. Elles veulent voter !... Oui, monsieur, voter !... Et... » — le bonhomme baissa la voix — « Je ne le croirais pas si je ne l'avais vu, monsieur ! Il y a, dans cette cohue des femmes qui sont... des hommes déguisés !... En jupon sur leurs culottes et le mouchoir ouvert sur un poitrail poilu... Je les ai vus, avec mon œil droit et mon œil gauche... L'enfer est lâché !... »

Il secoua son chapeau transformé en gouttière.

— Je vais chez moi. Je n'en puis plus. Je retournerai tout à l'heure aux Menns.

— Il déserte, le bon papa, dit un vieil officier, au lieu de se placer entre le Roi et la canaille. Il a peur. Et là-haut...

Il désignait le palais.

« ... Ils sont tous affolés. Cela finira mal, messieurs. Allons nous mettre à la disposition du Roi. Il aura besoin de tous les braves gens.

Les jeunes officiers furent de cet avis, mais à qui s'adresser ? Personne n'avait d'ordres. Personne ne commandait, excepté Le Cointre, le marchand de toile, chef de la milice, qui excitait ses hommes contre le Roi et les gardes du Roi. Des estafettes parcouraient la place. Deux compagnies de gardes nationaux amenaient des canons. Cavaliers, soldats, civils, femmes surexcitées et furieuses, se heurtaient, se provoquaient ; nul ne sachant ce qu'il devait, pouvait, ou voulait faire. Et dans le brouillard et la pluie le jour mourait.

XXI

La Galerie des Glaces, déroulée, entre le Salon de la Paix et le Salon de la Guerre, avec ses dix-sept fenêtres noires de nuit, et ses dix-sept panneaux de miroirs doublant les fenêtres ; avec la profusion des marbres blancs, des marbres rouges, des marbres jaunes, des marbres verts ; avec les statues dans leurs niches, les vases sur leurs piédestaux, les ors en reliefs des caissons, les ors ciselés des cadres ; avec les ardentes couleurs du plafond où le Grand Roi triomphe, parmi les dieux, était à peine éclairée, en sa prodigieuse longueur, par les petits feux tremblants des girandoles. Jamais encore, ce lieu de fête et de gloire, n'avait vu tant de personnages disparates, grands seigneurs et simples officiers, duchesses en robes de Cour, femmes enveloppées de mantes, vieux chevaliers de Saint-Louis et pages adolescents. Le désordre était muet ; le désarroi inerte ; la rage étouffée ; l'indignation maîtrisée par le respect ;

l'inquiétude masquée par l'orgueil. Des hommes, le chapeau sous le bras, hochant leurs têtes poudrées, causaient à voix basse. D'autres arpenaient le pavement de mosaïque. Ceux-ci regardaient d'un air anxieux, vers l'Œil-de-Bœuf, qui commande l'antichambre du Roi et l'Escalier de Marbre ; ceux-là épiaient les sorties et les rentrées des ministres, réunis autour du Roi, dans la Salle du Conseil. Quand s'entr'ouvrait la porte de cette salle, et que paraissait l'amiral d'Estaing, ou Saint-Priest, ou la Tour du Pin, ou Necker, le silence devenait plus profond. Alors, Gérard se rappelait l'angoisse des passagers, pendant les nuits de tempête sur l'Atlantique, et il sentait le palais, sous ses pieds, comme un magnifique vaisseau qui penchait vers le naufrage, battu par les vagues de l'ombre et le vent de la Révolution.

L'Œil-de-Bœuf n'était pas mieux éclairé que la Galerie. Dans la pénombre, les enfants dorés qui dansent aux frises du plafond, menaient leur ronde silencieuse. On apercevait, en enfilade, la chambre de Louis XIV, tendue de damas cra-moisi, dont un Suisse défendait l'entrée. Près de la porte de ce sanctuaire du culte monarchique, deux hommes étaient debout contre l'une des fenêtres jumelles qui donnent sur la Cour de Marbre. Gérard s'approcha de l'autre fenêtre. Son regard interrogea la nuit. Il voyait l'angle du balcon de la chambre royale, les murs gris et roses, avec leurs rangées de bustes romains, la perspective des trois cours, de la place d'Armes,

et de l'avenue de Paris. A côté de lui, les deux hommes parlaient :

— L'amiral d'Estaing est partout, sauf où il devrait être : sur cette place. Le héros de la Dominique capitule devant des femelles, des crocheurs et des bourgeois. Le Roi est aussi mal servi qu'il est mal conseillé.

— M. de Saint-Priest l'a convaincu. Il part.

— Trop tard, mon cher marquis.

Sevestre reconnut la voix cassante de Vauvigné, cette voix de tête qui ressemblait au son de claquettes de bois.

— Les voitures iront attendre à la porte de l'Orangerie, et à la porte du Dragon. De l'un ou de l'autre côté, il y aura bien une chance...

— Trop tard, je vous le répète. Jamais les voitures ne sortiront de la Petite Écurie.

— Flandre...

— Flandre a remis ses cartouches à Le Cointre. La municipalité fait distribuer du riz aux Parisiennes, et les boulangers commencent leurs fournées. L'Assemblée va envoyer une députation au Château.

— Alors... c'est fini ?

— Le prologue ? Oui. La pièce, non.

— Que veulent ces gens ? Qui les a rassemblés ? Comprenez-vous...

— Mon ami, dit Vauvigné, allez faire un tour dans l'avenue. Vous entendrez messieurs les coupe-jarrets et mesdames les catins, sans oublier les harengères et les cuisinières et les forts de la Halle

conduits par un géant barbu, réclamer « le cœur de la Reine, son foie pour le fricasser et ses boyaux pour en faire des cocardes. »

— Quelle horreur !

— Ils les veulent. Ils les auront. Et aussi les nôtres. Car nous serons étripés, marquis, ou décapités, ou pendus. Les gardes du corps y passeront les premiers, et puis nous, et puis les ministres et les personnes royales.

— Bon Dieu ! taisez-vous, oiseau de malheur !
De telles paroles...

— Vous avez peur des mots ? Pas moi.

— Que faire ?

— Il faudrait ressusciter Louis XIV ou Richelieu ; ils materaient la bête. Mais les morts sont morts, et les vivants sont des têtes creuses, des bavards, des sensiblaris, des pleurnichards. Triste engeance. Je les ai toujours méprisés, et jamais autant que ce soir. N'est-ce pas curieux que de telles conjonctures me ramènent dans ce château où je ne vais jamais ? Vous savez que j'ai été disgracié, à propos de rien, d'une chanson... En 85. L'année du Collier... Et me voilà, ici, où des gens comblés de biens et de grâces ne paraîtront pas. Avouez que cela est plaisant. Mais il y a telles circonstances où l'on ne saurait rester chez soi, au coin du feu, avec sa charmante épouse. Et je suis venu, sans enthousiasme et sans illusions.

Celui que Vauvigné avait appelé « marquis », dit qu'il distinguait du mouvement vers la grille.

Vauvigné, soudain, reconnut Gérard :

— Monsieur de Sevestre, que dites-vous de la tragédie ? Bien mauvaise pièce et nous n'aurons même pas le plaisir de la siffler. Vous venez, marquis ?

Les deux vieux seigneurs rentrèrent dans la Galerie.

« Sans enthousiasme, sans illusion, il est venu, songeait Sevestre. Et il n'aime ni n'admire le Roi. Homme odieux, mais gentilhomme. »

Il pensa aussi que Delphine était seule, et qu'elle irait à la porte rouge.

« Et moi ? Pourrai-je l'y retrouver ? Dans cinq heures ! Il se passe tant de choses en cinq heures ! »

★★

L'Œil-de-Bœuf se remplit de monde. Des paroles couraient d'un groupe à l'autre.

— Le peuple a coupé les traits et battu les cochers. Impossible de sortir les carrosses.

— Les députés sont dans le Salon d'Hercule.

— Avec les poissardes ?

— Les voici.

Elles entrèrent, mouillées, ahuries, très jeunes, quelques-unes tenant leurs sabots à la main pour ne pas glisser sur le parquet ciré. Une douzaine de députés les accompagnaient, dont le prince de Broglie, l'évêque de Châlons, Prieur, Guillotin, le jeune Barnave, chargés de demander au roi

d'accepter « purement et simplement » les articles de la Déclaration des droits et de la Constitution. Presque aussitôt, M. de Saint-Priest vint, de la part du Roi, chercher Mounier et les femmes.

Toutes, éperdues de timidité, se récrièrent... « Pas moi !... Elle... Toi, Louison !... Toi, Rose !... » Le ministre en désigna cinq.

Dans la chambre du roi, Louison s'évanouit. Le roi lui fit donner du vin dans une tasse d'or, distribua aux déléguées sept louis qu'il avait dans ses poches, leur dit de bonnes paroles et les embrassa. Elles se retirèrent, ravies, en criant : « Vive le Roi ! Vive notre bon Roi et sa Maison ! » Et quand elles furent dans la Cour des Ministres, la foule les hua et voulut les pendre. Il leur fallut rentrer au Château et rapporter un ordre écrit de la main du roi, « pour amener des grains de Senlis à Paris ». La fureur féminine parut s'apaiser et la cohue dévala vers l'Assemblée. Cependant, au Conseil du Roi, Mounier et Saint-Priest suppliaient Louis XVI de partir à cheval, avec la Reine et le Dauphin, chacun en croupe d'un garde du corps, escortés des huit à neuf cents gentils-hommes qui étaient dans la Galerie. Le roi hésitait.

Il répétait avec une douleur mêlée de honte :
« Un roi fugitif !... Un roi fugitif !... »

Necker et Montmorin s'opposaient au départ. Où aller ? Avec quelles troupes ? Et comment les payer et les entretenir ? Le temps passait. De la Galerie on entendait les échos du débat, la voix

violente de Necker. A huit heures et quart, on sut que le roi restait au Château ; que l'ordre était donné aux troupes de se retirer dans leurs quartiers. La cornette des Gardes du corps, rompant par quatre, défilait, vers son hôtel de l'avenue de Sceaux, sous les huées et les coups de fusil de la milice de Versailles.

★
★★

Un garde-suisse vint chercher M. de Sevestre, sur l'ordre de M. de Montmorin. Au seuil de la chambre du Conseil. Gérard attendit le ministre, et, dans le court instant où la porte s'ouvrit et se referma, il entrevit un tableau dont les moindres détails se fixèrent dans sa mémoire : la grande pièce somptueuse, dont les lustres et les torchères n'étaient pas allumés ; des candélabres aux nombreuses bougies, posées sur une table ; le Roi, dans son fauteuil, gros, accablé, les cheveux dérangés et dépoutrés du côté où il appuyait sa main, fixant, de ses yeux troubles de myope, les papiers étalés devant lui ; Monsieur, comte de Provence, obèse au regard froid et pénétrant ; la tête au menton démesuré de Necker, le profil sévère de Saint-Priest, les faces anxieuses du duc de Gesvres, de M. de Beauvau, de M. de la Tour du Pin, de M. de Pompignan, et la figure jeune, ouverte, émue, de Mounier, président de l'Assemblée Nationale, qui paraissait à ce conseil pour la première et la dernière fois.

Les bougies éclairaient de lueurs tremblantes, les visages et les mains, et le haut des vêtements de tous ces personnages immobiles comme les mannequins de cire de Curtius. Autour d'eux, brillaient, dans le clair-obscur, les dorures des boiseries. M. de Montmorin sortit. La porte se referma.

— Mon ami, dit le ministre, M. de La Fayette arrive de Paris avec quinze mille hommes. Vient-il en sujet soumis ou en factieux ? Apporte-t-il le salut ou la mort de la monarchie, nul ne peut le dire. Tout est désordre et contradiction. J'entends bien, vous êtes tous prêts à mourir pour le roi, vous qui êtes ici, mais le roi ne veut pas qu'on le défende. Il a interdit à ses gardes de tirer. D'après ce qu'on nous rapporte, aucun uniforme ne peut paraître dans les avenues. Il y a déjà des victimes... Ce pauvre Savonnières... Guérault... Vous allez tâcher de passer. Prenez une redingote et un chapeau rond ; demandez le meilleur cheval de mes écuries, et joignez M. de La Fayette. Vous lui remettrez ce billet. Ne vous faites pas tuer. Il est très important que ce message parvienne au général, et le plus tôt possible.

— J'essaierai de ne pas me faire tuer, dit Gérard.

Il descendit par la Cour des Princes. Dans la rue de la Surintendance et dans la rue du Grand-Commun, des femmes poursuivaient de leurs huées, les hommes en manteaux militaires. Les

appartements des ministères regorgeaient de créatures fatiguées, sales, mourant de faim et de sommeil, qui avaient envahi le bâtiment par une porte non gardée.

Les domestiques leur donnaient à manger tout ce qui restait, à cette heure tardive, dans les cuisines. Certaines de ces malheureuses, ayant voulu rentrer à Paris, par les voitures publiques, se lamentaient de n'y avoir pas trouvé de place, s'inquiétaient de leur ménage et de leurs enfants. D'autres se plaignaient, parce que les viragos les avaient racolées par force. Le reste, de la plus basse espèce faubourienne, cuvait la double ivresse du vin et de la fureur. Quelques-unes interpellèrent Sevestre, en le traitant de « J.. f..., de gaulonné ». Il les écarta sans leur répondre, et monta chez lui, si vite qu'il faillit renverser une femme et une jeune fille, assises sur les marches de l'escalier. La femme jeta un cri et saisit le bras de Gérard :

« Monsieur de Sevestre !... Sauvez-nous ! »

C'était Charlotte Pruvot, et avec elle, la jeune fille que Gérard avait aperçue à la fenêtre dans la nuit du 12 juillet, celle qui riait et qui chuchotait à l'oreille de Bastienne.

La miroitière raconta qu'elle était dans sa boutique, causant avec Fanchon quand la bande des femmes les avait emmenées, en les maltraitant. Et Bastienne, la folle, criait : « Bravo !... Bravo !... Si je tenais sur mes jambes, j'irais avec vous. »

Il y avait un grand homme noir, Maillart,

l'huissier, qui commandait la troupe, et d'autres hommes épouvantables, dont un qu'on appelait Fournier l'Américain, et un autre qu'on appelait Nicolas Coupe-têtes. Celui-là portait une hache, « pour couper les têtes des gardes du corps... ». Une fois, la Fanchon était tombée dans la boue. Les mégères l'avaient relevée à coups de pied.

« Nous ne savons où aller, ni comment revenir chez nous... »

Les deux femmes sanglotaient. Gérard les fit monter avec lui dans son appartement, et leur recommanda de n'en pas bouger. Il prit une redingote et un chapeau, mit un pistolet à sa ceinture, et courut faire seller un cheval.

★
★

La nuit était toujours très sombre ; la pluie tombait. Les maisons avaient fermé leurs portes et leurs volets. Des groupes d'émeutiers et de femmes, en quête d'un gîte, frappaient aux au-berges, s'entassaient sous les porches des églises. Une rumeur qui montait et baissait, comme un flot, venait de la place d'Armes. On entendait des galops de cavaliers, des cris, des fusillades. Gérard rejoignit le bas de la rampe qui allait de la place d'Armes à l'avenue de Sceaux. Il aperçut les militaires courant se ranger derrière la barrière de leur caserne. Parmi les sifflets et les huées, la compagnie de Noailles défilait, en arrière-garde des

trois compagnies commandées par le duc de Guiche, qui rentraient à leur hôtel. Un feu de mousqueterie partit de la barrière. Gérard vit un cheval sans cavalier, deux autres chevaux par terre, et un garde désarçonné se débattant aux mains des femmes qui le traînaient en criant :

« En voilà un de f... On va lui couper le cou. V'là une serviette pour mettre sa tronche. Hardi, Nicolas ! Hardi, Coupe-Têtes ! Ousqu'est la hachette ! Vas-y ! Nous le tenons ! »

Gérard enleva sa bête et la jeta sur les furies qui déchiraient les habits du blessé. Deux officiers versaillais accoururent, et ces braves gens, menacés eux-mêmes par les femmes et par le grand Nicolas, leur disputèrent le garde presque nu. La bande se retourna sur Sevestre. Un homme sauta à la bride du cheval. Des femmes se cramponnèrent aux bottes du cavalier, et le gigantesque Nicolas leva sa hache, mais le cheval, excité par les cris et les coups de feu, se cabra, se dégagea, et couchant les oreilles, effrayant les groupes déguenillés qui s'écartaient en criant, s'emporta dans l'avenue. Cinq ou six détonations éclatèrent. Une balle traversa le chapeau de Gérard. Un morceau de fer ou de bois pesant le frappa à l'épaule. Soudain, il fut hors de portée de ses assaillants, au bout de la ville, sur une route où s'égaillaient des traînards. Il réussit à calmer sa bête, en lui parlant comme à une personne. Tremblante, couverte d'écume, elle s'arrêta. Il la laissa souffler et repartit.

« Ils ne m'ont pas tué ! » pensait-il, et il se sentait allègre et fort. Être vivant, ce n'était pas un bonheur ; c'était seulement une victoire. Il tenait à sa vie, parce que sa vie n'était plus à lui. Elle était au roi, qui en disposerait, pour son service. Être absent de soi-même, quelle délivrance ! Une douleur engourdissante paralysait son bras gauche. Cependant, les mouvements étaient possibles. Les os n'étaient pas brisés. Il rassembla les rênes dans sa main droite. Les secousses du trot le faisaient souffrir, et il éprouvait du plaisir à supporter cette souffrance. Avec une totale abstention de son destin particulier, avec le sentiment de paix intérieure propre aux hommes d'action lorsqu'ils sont dans l'action, Gérard faisait ce qu'il devait faire.



Il rencontra l'armée parisienne à Viroflay. Deux cents cavaliers précédaient le train d'artillerie et les chariots de munitions. Derrière les canons, suivaient La Fayette et son état-major ; Charles de Chabot, à pied, avec sa compagnie de grenadiers ; les bataillons des districts ; une cohue de volontaires armés de piques. Partis à cinq heures de Paris, ils avaient marché en bon ordre et de bon cœur, mais la fatigue et la pluie avaient usé leur énergie. Ils n'en pouvaient plus.

La route, foulée par l'avant-garde des femmes, labourée par les chariots et les canons, n'était qu'un obscur marécage, où chaque pas faisait

gicler la boue. Les honnêtes bourgeois soldats, ne voyant goutte, heurtés les uns contre les autres, disloquaient leurs rangs, et devaient les reformer, sous l'averse intarissable. Quelques-uns tenaient leur fusil sous un bras, et, sous l'autre bras, un parapluie imposé par une épouse prévoyante. Les soldats de métier, déserteurs de régiments de province où ex-gardes-françaises, se gaussaient de ces canards barbotants.

Sur son cheval blanc, tout étoilé de boue, le général La Fayette était aussi crotté que ses hommes, et beaucoup plus soucieux. Il les conduisait comme un prisonnier qu'on a mis en avant d'une troupe pour la guider, conduit ses vainqueurs, bon gré mal gré, sur un terrain qu'il est censé connaître. Amant heureux de la Fortune plébéienne, et devenu son otage, le général avait vu, sur la Grève où il avait tant triomphé, s'abaisser pour lui la même lanterne qui avait servi pour Foulon. La lassitude de l'âme et du corps marquait son visage blond, un peu moutonnier. Il salua d'un mot affectueux Sevestre qu'il avait connu en Amérique.

Gérard lui remit le billet. La Fayette lut à la clarté d'un falot, et dit au messager, d'un ton très ému :

« Ceux qui vous envoient n'ont rien à craindre. Je viens défendre le roi et l'Assemblée. »

Il demanda si vraiment, comme des courriers l'avaient rapporté, les gardes du corps massacraient le peuple.

« C'est plutôt le peuple qui se disposerait à massacrer les gardes », dit Gérard.

Il exposa ce qu'il avait vu, mais tout bas, car il se méfiait de l'escorte. Le général répéta avec assurance et fierté que sa présence ramènerait l'ordre. Le souvenir de la lanterne cédait en lui à l'illusion de sa puissance sur la masse populaire.

Arrivé au Petit-Montreuil, il fit arrêter son armée, la harangua, la disposa en deux colonnes qui avancèrent dans Versailles par l'avenue de Saint-Cloud et par l'avenue de Paris. Gérard n'avait pas remarqué le cavalier qui allait botte à botte avec lui, mais celui-ci lui parla. C'était Pierre Sassenauge, dans un uniforme superbe, avec un énorme plumet et une énorme cocarde sur un énorme chapeau. Il apprit à Gérard que Francmorel était en province, dans sa famille, et qu'il y méditait sur les devoirs du soldat citoyen et le parti qu'il devait prendre.

— Notre ami n'a pas votre intelligence et votre mérite, Sevestre. Ce brave officier ne voit guère plus loin que la pointe de son épée. C'est donc à lui, et non à vous, qu'on pourrait pardonner de servir des causes perdues. Eh ça ! Qu'y gagnerez-vous ?

— C'est une question que je ne me pose pas. Je sers le roi, à qui j'ai prêté serment de fidélité.

— Et si la nation vous en délie ?

— Elle n'en a pas le pouvoir.

— Elle a tous les pouvoirs. Elle est souveraine.

Sevestre ne voulait pas répondre. Il dégagea son cheval du peloton de l'état-major, et poussa en avant, sur le côté de la route.

Là, il croisa Gouy d'Arcy, député de la Guadeloupe, qui apportait, de la part de Mounier, au général La Fayette, la nouvelle que le roi venait d'accepter, et de sanctionner, sans réserves, les articles de la Constitution et la Déclaration des Droits de l'homme.

*
*
*

Au débouché de l'avenue de Sceaux, Gérard faillit buter dans un détachement versaillais qui pointait deux canons. Il cria :

« Je précède le général La Fayette. »

On le laissa passer. Il entendit un des canoniers dire à Le Cointre en montrant les deux pièces :

— Voilà pour recevoir les gardes du corps s'ils s'avisent de revenir. Sans attendre, on pourrait bien canonner un peu le repaire de ces tigres. Mais il nous faut des munitions.

— On va nous délivrer un baril de poudre et des balles, dit le commandant.

Les gardes avaient quitté la place d'Armes, et Flandre était rentré dans la Grande Écurie. Une multitude confuse grouillait entre les avenues et la grille de l'avant-cour que défendait encore un peloton de chasseurs des Trois-Évêchés. Les émeutiers avaient allumé des feux, où ils fai-

saient rôtir, à même la braise, les morceaux des chevaux dépecés. Une odeur de graisse et de cuir brûlé, une fumée infecte, s'exhalaient de cette cuisine, et les reflets rougeoyants des charbons révélèrent des figures hagardes de faim, stupides d'ivresse, ou joviales dans leur bestialité. Ce campement de sauvages, devant le palais de Louis XIV, saisissait l'imagination. La flamme de ces brasiers barbares évoquait l'idée d'une invasion de Huns, et projetait une lueur sinistre sur l'avenir. Gérard passa derrière la caserne et la barrière d'où les miliciens avaient tiré sur les gardes. Il remit son cheval à l'écurie et rentra au Château.

XXII

Le duc de Guiche sortit du cabinet du Conseil, et le bruit courut, dans la galerie, que les gardes allaient quitter Versailles. Ils attendaient, dans le parc, sur le Tapis vert, la décision du roi, mais, pour prendre une décision, le roi attendait La Fayette.

A l'idée que le « factieux » approchait, qu'il était à l'Assemblée ; qu'il montait vers le Château ; que M. de Sevestre l'avait vu, lui avait parlé, une sourde excitation agitait les hommes et les femmes qui remplissaient la galerie. M^{me} Necker, M^{me} de Staël, M^{me} de Gouvernet, sortant du Salon de la Paix, appelèrent Gérard. Il leur confirma l'arrivée imminente de La Fayette.

Sous le glorieux plafond de Le Brun, où la France, dans un char attelé de tourterelles, annonce la Paix à toutes les nations, la Reine se tenait, calme et noble, parmi les dames qui se pressaient autour d'elle. Ses cheveux brillaient

d'un fauve éclat et découvraient son front bombé. La ligne aquiline de son nez, le dessin de sa bouche, à la lèvre inférieure un peu grosse, le port de son cou long et pur, disaient l'orgueil de race, mais elle avait les paupières rouges d'une femme fiévreuse qui a beaucoup pleuré. Elle parlait à tout le monde, avec une force et une dignité qui rassuraient les inquiets, et, sans solliciter personne, appelaient tous les dévouements. Son regard bleu s'arrêta sur Gérard. Savait-elle ce qu'il avait fait, ce jeune homme en vêtements civils, tout mouillé de pluie ? Tout à coup, il la vit frémir. La porte du salon se referma, et quelqu'un dit à Sevestre :

« Je crois, que vous êtes allé au-devant de Gilles le Grand. Le voici. »

C'était Vauvigné qui avait parlé.

La Fayette entra dans l'Œil-de-Bœuf, avec deux membres de la municipalité parisienne, et suivi de ses aides de camp. Il était couvert de boue de la tête aux pieds, pâle, épuisé, mais se tenant ferme et la tête droite. Un chevalier de Saint-Louis dit tout haut :

« Voilà Cromwell. »

Le général entendit et répliqua :

« Cromwell ne serait pas entré seul. »

Il fut introduit dans le cabinet du Conseil.

Il en ressortit une demi-heure plus tard. On sut qu'il avait protesté de sa fidélité. — « Si mon sang doit couler, que ce soit pour le service de mon roi, plutôt qu'à l'ignoble lueur des flambeaux

de la Grève » — et il avait obtenu que le roi confiât « sa personne sacrée » aux seules gardes nationales de Paris et de Versailles. En traversant par la Galerie, l'air satisfait, avant de se rendre à la place d'Armes pour annoncer au peuple la demi-capitulation du souverain, il serra la main aux Gardes du corps de service :

« Messieurs, tout est arrangé. Les anciens gardes-françaises vont reprendre leurs postes au Château. Le roi veut que demain vous arboriez tous la cocarde nationale. Que chacun se retire. Je m'en vais penser à la sécurité générale, et renvoyer le reste des troupes à Paris. »

Il était deux heures du matin.



Le Conseil des ministres s'achevait. Dans l'avant-cour, les tambours des gardes-françaises battaient la parade.

Les personnes attachées aux services du roi et de la reine, avaient rejoint leurs postes ou leurs logements. Cependant, il restait encore beaucoup de monde, entre le Salon de la Paix, la Galerie et l'Œil-de-Bœuf. Les familles des ministres, des dames d'honneur, des députés, et deux cents gentilshommes formaient des conciliabules à voix basse.

La fatigue marquait tous les visages, de cette pâleur terreuse, de ce cerne des yeux trop bril-

lants, qu'on leur voit au matin des veillées funèbres. Les vieillards avaient des faces de centenaires. Les jeunes femmes se fanaient comme des bouquets oubliés. Chaque heure de cette nuit valait dix heures d'une autre nuit. Quelques dames, assises sur des pliants, s'endormaient, le dos appuyé à la paroi de marbre. La blonde M^{me} de Gouvernet, belle-fille du ministre de la Guerre, allait sans cesse du Salon de la Paix à l'Œil-de-Bœuf. Elle attendait son mari qui commandait en second la garde nationale de Versailles. M^{me} de Montmorin et M^{me} de Beaumont succombaient d'inquiétude. M^{me} Necker songeait à M. Necker. Tournant, entre ses belles mains un bouquet qui s'effeuillait sur ses genoux, Germaine de Staël, pareille à la Muse de l'Histoire, laissait ses yeux se remplir d'images et de pensées.

Le comte de Gouvernet vint chercher sa femme, pour l'emmener chez leur tante, la princesse d'Hénin. Il ne voulait pas qu'elle couchât au ministère. Le Conseil était terminé. Les ministres s'en allaient avec Necker, au Contrôle Général. Ce fut alors que M. de Vauvigné, suivi d'une cinquantaine de gentilshommes, s'approcha de M. de Gouvernet.

— Est-il vrai, monsieur le comte, que le duc de Guiche a reçu l'ordre de conduire les gardes du corps à Rambouillet ?

— Il le faut bien, dit M. de Gouvernet. Le peuple considère leur présence comme une provocation. Vous avez entendu M. de La Fayette ?

Les gardes-françaises ont demandé de reprendre leurs anciens postes...

— Qu'ils avaient abandonnés, volontairement.

— Avec la garde nationale, ils tiendront les postes extérieurs, mais, bien entendu, les postes intérieurs appartiennent aux gardes du corps et aux Suisses.

— Et cela vous semble suffisant : quatre-vingts gardes, à l'intérieur, cette nuit ?

— Si cela paraît suffisant à Sa Majesté, qu'ai-je à dire ? Le général La Fayette est responsable de la sécurité du Château.

Des murmures s'élevèrent.

— Nous n'avons pas confiance en lui. Le Roi est en danger. Et la Reine !... Toutes ces menaces contre la Reine !... dit Vauvigné. Au nom des gentilshommes qui sont ici, je vous prie, monsieur le comte, de transmettre à la reine notre très humble prière. Nous la supplions de permettre que nous passions la nuit à veiller, autour de ses appartements, avec les gardes du corps.

Des jeunes gens insistèrent :

— Oui... Ce serait un grand honneur pour nous... notre devoir... Offrir nos épées... Nos vies...

Mais un mécontent protesta :

— Eh ça ! Que craint-on ? Doubteriez-vous, messieurs, de la parole ou de l'autorité du général ?

— Qui êtes-vous, monsieur ? dit Vauvigné.

Sassenaugé, dressé comme un petit coq de combat sur ses bottes vernies, se présenta :

— Aide de camp du général.

Vauvigné considéra l'aide de camp comme s'il eût été fait d'une matière translucide, et sans paraître voir Sassenauge, il s'adressa encore à M. de Gouvernet, et répéta sa requête.

Le comte s'en fut au Salon de la Paix. Pendant ce temps, Sassenauge entreprit l'apologie du « héros de la liberté américaine », et s'indigna contre la méfiance outrageante que la Cour témoignait à l'idole de Paris.

Personne ne lui répondit. M. de Gouvernet revint.

— Messieurs, dit-il, la reine vous remercie de votre dévouement, qui touche infiniment son cœur. Le roi vient de lui faire dire qu'elle peut se reposer, que tout est tranquille. Sa Majesté vous ordonne de rentrer chez vous, et de vous fier aux mesures qui ont été prises. Tout son service est déjà congédié.

— Nous obéissons, monsieur, dit Vauvigné, puisque M. de La Fayette est sûr de ses troupes, et qu'il trouve nos souverains assez bien défendus.

Dans le Salon de Jeu, un huissier clama :

« La Reine est retirée... Mesdames, retirez-vous... »

Et un autre, comme un écho, dans l'Œil-de-Bœuf :

« Le Roi est retiré... Retirez-vous, messieurs, retirez-vous... »

Les lumières du salon s'éteignirent, puis celles de la Galerie. A mesure que la longue salle merveil-

leuse s'obscurcissait, les noires fenêtres opaques, devenaient transparentes. Un fantôme de jardin, avec des pans de ténèbres et des miroitements d'eaux, surgissait dans leur cadre cintré. Les rideaux de lampas se fermèrent sur ce fantôme. L'Œil-de-Bœuf s'éteignit. L'antichambre du roi s'éteignit. Les dames, les officiers, les gentilshommes descendirent l'Escalier de Marbre qu'ils ne devaient plus jamais remonter. Le commandement monotone des huissiers retentissait encore : « Le Roi est retiré, messieurs. Retirez-vous ! » et ce cérémonial de chaque soir prenait un sens qui oppressait toutes les âmes. Derrière les derniers fidèles, lentement refoulés par l'ombre, de salle en salle, le Château commençait sa dernière nuit.

XXIII

La lune brumeuse roulait au ciel noir et nacré. Il y avait beaucoup de rôdeurs dans l'avant-cour, et autour des postes des grilles. Sur la place, les feux des brasiers achevaient de se consumer.

— Eh bien, dit Vauvigné, le sort en est jeté, messieurs. Quatre-vingts gardes et cent Suisses pour protéger ce palais. Des traîtres au dehors ; au dedans, des incapables ! « Là-dessus, dit le général, allez vous coucher et dormez bien, comme je dormirai moi-même. » *Quos vult perdere...* N'importe ! Nous avons fait notre devoir. Mais, en dépit des belles assurances de Gilles le Grand, je sens une odeur de soufre, et dès demain, je mettrai ma famille en sûreté. Oui, je partirai pour Nantes, et si l'on me fâche trop, j'irai plus loin. Bonsoir, messieurs.

— Nous vous accompagnons, monsieur le comte, dirent les jeunes gens. Les rues ne sont pas sûres, cette nuit.

Gérard remonta chez lui, trempé jusqu'à la peau, luttant contre la nausée et le vertige. Il trouva M^{me} Pruvot et Fanchon, assises sur le canapé de crin du bureau. Elles mangeaient un morceau de pain que Saint-Germain leur avait apporté.

A la vue de Gérard, la miroitière jeta un cri :

— Ah ! Monsieur, qu'avez-vous !... Vous êtes malade ?...

— J'ai reçu un coup à l'épaule.

— Vous ne tenez plus debout... Fanchon, une chaise !... La carafe !... Un mouchoir !... De l'eau fraîche sur le front, monsieur, cela fait du bien... Vous êtes tout brûlant.

— Aidez-moi seulement à ôter ma redingote et mon habit uniforme.

Elle essaya de tirer une manche.

— Pas celle-là. J'ai l'épaule démolie.

Elle tira l'autre manche, et, de ses mains légères, dégagea le bras blessé. Gérard s'allongea sur sa couchette.

— Comment avoir un chirurgien ? dit M^{me} Pruvot. Ah ! misère !... Descends donc, Fanchon, ramène le vieux domestique.

— Ah ! j'ai trop grand'peur des vilaines femmes !

— Sotte ! Vas-y tout de suite, ou je te baille un soufflet.

Fanchon obéit en geignant, et ramena Saint-Germain. Il aida M^{me} Pruvot à déshabiller Gérard, qui se laissa manier par eux, passivement. Quand

il fut couché, M^{me} Pruvot prit les ciseaux suspendus à sa ceinture, par un cordon, et elle coupa la manche de la chemise. L'épaule et le bras de Gérard étaient violet foncé, avec des plaques de sang.

— Le coup a déchiré la chair. Il faudrait saigner M. le chevalier, mais aucun médecin ne viendrait ici, à cette heure, dit Saint-Germain. Mettez-lui des compresses à l'eau-de-vie. C'est bon pour les blessures et meurtrissures. Je vais vous quérir un flacon.

Il alla chercher l'eau-de-vie et du linge. M^{me} Pruvot fixa la compresse, puis Saint-Germain descendit chez ses maîtres. Les deux femmes, à la lueur de la chandelle, veillaient Gérard.

*
**

Ce fut une cruelle nuit. La fièvre couchait, dans un lit de braises, Gérard inconscient et délirant. Chaque mouvement lui arrachait une plainte. M^{me} Pruvot le soignait, décoiffée, chiffonnée, les jambes roides de la marche forcée, l'estomac creux, la tête vidée par le besoin de sommeil. Fanchon dormait, les bras sur la table et la tête sur les bras. Les rafales, ébranlant la croisée, glissaient dans la chambre des vents coulis qui faisaient danser la flamme de la chandelle. Gérard, les yeux grands ouverts, fixés sur l'invisible, parlait, d'une manière volubile et confuse. Il parlait

de la pluie, d'un chien, d'une porte rouge qu'il voulait ouvrir. Et cette porte était si forte qu'il se brisait contre elle. Il parlait aussi d'un jardin. C'était un cauchemar qu'il faisait. Dans les mauvais rêves, on se bat toujours contre des obstacles. La tendre Pruvot essayait le front de Gérard, caressait ses cheveux, essayait de le maintenir immobile. Avec des mots haletants, il parlait encore du jardin, du chien et de la porte rouge. Quand il se taisait, cela faisait dans la chambre un surprenant silence, malgré le vent, le glouglou de l'eau dans les gouttières, le grésillement de la chandelle et le souffle égal de Fanchon. M^{me} Pruvot sentait l'engourdissement la gagner. Elle laissait aller sa tête sur le pied du lit, ou sur l'oreiller, à côté de la tête de Gérard. Peut-être dormait-elle quelques minutes. Gérard soupirait, s'agitait, se plaignait. Elle ne pouvait rien pour lui que d'être là. Il devait sentir, obscurément, une présence secourable, car il gémissait dès que Charlette s'écartait du lit.

A un moment, où sa fièvre fut si violente que M^{me} Pruvot s'en épouvanta, il fit effort pour se soulever. Il voulait partir. Quelqu'un l'attendait à la porte rouge. Il prendrait ses pistolets, à cause de tous les bandits habillés en femmes qui le guettaient dans le bois. Il disait : « C'est Vauvigné qui les envoie, mais j'ai empoisonné le chien. » Et tout à coup, comme un cri de douleur, il jeta un nom :

« Delphine !... Delphine !... »

L'appel réveilla Fanchon. M^{me} Pruvot com-
manda :

— Viens m'aider... As-tu fini de me dévisager,
nigaude?... Tu as peur?... Le pauvre garçon ne
te mangera pas !

Les yeux de Gérard se tournèrent vers la jeune
fille. Il répéta, d'un accent plus doux, vaguement
suppliant :

« Delphine !... »

Puis il parla d'une maison russe où il voulait
aller avec Delphine, d'un cheval qui tombait, de
cette porte rouge où il s'était fait tant de mal. Il
l'enfoncerait, une nuit, cette porte, et le général
La Fayette l'y aiderait.

« Alors, nous nous en irons en Amérique... Tu
veux bien que je t'emmène, ma Delphine?... Tu
ne veux pas rester avec Vauvigné, qui t'a mis une
chaîne aux pieds, pour que tu ne viennes pas
avec moi... »

— Il rêve, dit M^{me} Pruvot. Ce chien, cette porte,
c'est du rêve.

Fanchon dit étourdiment :

— Pas la dame.

— Quoi ?

— La dame...

Elle regrettait déjà ces mots qu'elle avait lâchés.
C'était son défaut de parler sans réfléchir.
M^{me} Pruvot la regarda droit dans les yeux :

— Quelle dame ? Allons, ma fille, tu ne rêves
pas, toi !

Fanchon n'avait pas d'esprit, mais l'état de ce

beau jeune homme l'affectait, et elle éprouvait une inquiétude, en se rappelant ses confidences à Bastienne. Jamais la terrible fille n'avait reparlé des amours du chevalier. Cependant, Fanchon devinait que Bastienne avait dû faire quelque chose, une méchanceté, dont elle ne se vantait pas.

Et c'était M^{me} Pruvot, maintenant, qui voulait savoir le nom de l'inconnue. M^{me} Pruvot, que Fanchon aimait, révérait, et redoutait. Pouvait-on résister à M^{me} Pruvot ?

La dentellière avoua : Delphine, l'amoureuse de M. de Sevestre, la femme qu'il avait menée chez lui, le soir qu'on se battait pour M. Necker, c'était la comtesse de Vauvigné. Fanchon la connaissait bien, elle, son vieux mari, sa vieille belle-sœur, sa maison.

— Fanchon, dit gravement M^{me} Pruvot, ne répète à personne ce que tu viens de me dire, parce que tu causerais de grands malheurs. Tu n'as jamais parlé de cette dame à d'autres qu'à moi ? Hein ? Dis la vérité vraie.

Fanchon trembla, mais se délivra de la terreur par le mensonge.

— A personne qu'à vous, madame Pruvot.

— Pas à Bastienne ?

— Oh ! non.

— Méfie-toi de Bastienne. Elle est si jalouse ! Le bonheur des autres, ça la martyrise. Elle a bien des excuses, mais elle n'est folle qu'à moitié, et elle se plaît à faire du mal. Elle a écrit, à toutes sortes de personnes, dans le quar-

tier, des lettres... abominables ! Aux femmes contre les maris, aux maris contre les femmes, et même... C'est affreux !... A son père, contre moi !... Oui, Fanchon, ma propre fille a commis cette infamie ! Marion, qui ne sait pas lire, mettait ces lettres — ces poisons ! — à la poste... J'ai fini par tout découvrir. C'est la Révolution qui a tourné cette misérable tête... La vue des cadavres, le sang... Ma fille est une possédée !

M^{me} Pruvot pleurait. Fanchon pleurait aussi, trop faible pour avouer qu'elle avait menti.

— Maintenant, dit la miroitière, oublie ce que tu as vu et entendu. Il t'en cuira, si tu ne sais pas te taire, mais, si tu es discrète, je te récompenserai.

XXIV

L'aube du 6 octobre se levait sur Versailles, l'aube couleur de cendre qui touche, d'un doigt glacé, les hommes assoupis, et les fait frissonner dans leur sommeil. Charlette Pruvot s'éveilla. La fenêtre, en face d'elle, dessinait un carré grisâtre, mais la chambre était encore très sombre. L'eau sanglotait, en se dégorgeant des chéneaux. Un tambour battait le rappel. Les pas et les voix d'une troupe pressée venaient de la rue de la Surintendance. Transie, étirant ses membres courbatus, M^{me} Pruvot se dressa. Fanchon reposait sur le canapé du bureau. Gérard dormait. Il avait cessé de lutter contre les spectres de la fièvre, cessé de se heurter à la mystérieuse porte rouge, cessé d'appeler Delphine, et il était entré, pour quelques heures, dans cette paix qui ressemble à la mort. Charlette se pencha sur lui : il ne bougea pas. Elle lui dit quelques mots à voix basse : il n'entendit pas. Avec une tendresse de femme et de

mère, elle le baisa au front : il ne sentit pas ce baiser.

Le bruit des pas et des voix montait plus fort, et le même bruit lui répondait, sur l'autre côté du bâtiment, vers l'avant-cour et la Cour Royale. M^{me} Pruvot n'osa pas ouvrir la croisée, à cause du froid. Sans doute, l'armée parisienne s'en allait, et les bandes de femmes se rassemblaient pour la suivre. Dans Versailles, où la vie normale reprenait, on pourrait enfin chercher un chirurgien. Mais peut-être était-il encore trop tôt. Charlette attendit. Quand il fit grand jour, elle secoua Fanchon, et l'envoya veiller le malade qui reposait, immobile.

Ne connaissant pas les aîtres de l'édifice, elle erra, par un dédale de couloirs et d'escaliers. Le bruit du dehors croissait. C'était une clameur agitée, vociférante, ricanante, d'où s'élevaient soudain des cris aigus et de longs hurlements. Dans l'intérieur de l'Aile des Ministres, toutes les portes étaient barricadées. Les traces du passage des femmes se voyaient, à la boue sur les parquets, et à d'autres souillures. M^{me} Pruvot déboucha dans une pièce ouverte et vide, qui donnait sur l'avant-cour. De là, on ne pouvait voir la Cour de Marbre, cachée par le saillant de l'aile ancienne du Château, mais on était presque à la hauteur de la grille de la Cour Royale. La même populace qui avait entraîné la miroitière et Fanchon, pour la marche sur Versailles, remplissait les trois cours, dont les grilles étaient forcées : mégères éche-

velées, hommes enjuponnés dont la barbe bleuisait les joues, soldats mélangés aux bandits, chapeaux à cocarde, bonnets de laine, fusils, piques, faucilles, broches, couteaux fixés à des bâtons. Une grande vieille décharnée portait un tambour de basque au bout d'une gaule, comme une enseigne. De cette meute courant à la curée, sortait la clameur aboyante : « Tue !... » Tue les gardes du corps !... A la lanterne les chevaliers de Saint-Louis !... » Les femmes hurlaient : « Nous voulons faire danser Toinette ! Couper son col de grue ! Fricasser ses foies !... Nous voulons ses tripes pour faire des rubans ! » et la haine hystérique de la femelle pour la femelle s'exaspérait en imaginations obscènes. Soudain, un remous repoussa la foule qui submergeait la Cour Royale, et qui se divisa, creusée par un sillon mouvant. Une tête sanglante surgit, au bout d'une pique, puis une hache rouge, brandie par un géant à grande barbe, coiffé d'un chapeau pointu. Et la foule s'écarta devant des femmes qui roulaient à coups de pieds un cadavre nu, décapité, mutilé, maculé de sang et d'ordures.

★
★

Criant et sanglotant, Charlette Pruvot courut, de corridors en escaliers, et elle faillit renverser un secrétaire de M. de la Luzerne qui sortait d'une antichambre. Cet homme vit devant lui une femme au bonnet chiffonné, qu'il prit pour une fille de

faubourg. Lui aussi, avait entendu les horribles cris. Il avait vu le massacre et il attendait, dans une folie de terreur, l'assaut de l'Aile des Ministres. Il saisit le poignet de Charlette et le tordit. Plus forte que ce mince bureaucrate, elle se dégagea, et il vit alors qu'elle n'était pas menaçante. Elle parlait d'un blessé, d'un chirurgien. Il finit par comprendre.

— Vous venez de chez M. de Montmorin ? Retournez-y. Renfermez-vous ! Nous avons ici un autre blessé, M. de Savonnières. On attend le chirurgien. Je vous l'enverrai. A moins que nous ne soyons tous égorgés, comme le roi et la reine...

— Le roi et la reine sont... ?

— Les bandits pillent le Château. Ils tuent les gardes... On les entend d'ici ! Allez, vite !... vite !... Par ce couloir... l'escalier au bout... Ne sortez plus. Ne vous montrez pas !

Charlette prit le couloir, l'escalier, reconnut le long corridor sous combles. Par une lucarne ouverte, la clameur de mort la rejoignit. Elle crut trébucher dans le sang. La clameur assourdie s'évanouit enfin derrière elle, au seuil du logement de Gérard.

Il dormait toujours, et Fanchon s'était assoupie. La pauvre Pruvot donna un tour de clé à la porte et s'en fut dans le bureau où elle eut une crise de nerfs. Les larmes, l'épuisement, l'hébétude, lui ôtèrent le sentiment de la durée. Dix minutes ou deux heures s'écoulèrent, et Fanchon cria :

« Madame, on frappe ! »

C'était M. Voisin, chirurgien, avec son aide, qui portait un bassin d'eau chaude. Ces deux hommes étaient pâles et défaits. M^{me} Pruvot demanda tout bas :

— Le roi ?...

— Il part pour Paris, avec sa famille, répondit le chirurgien, et il fit signe qu'il n'en fallait pas parler devant le malade.

Celui-ci ouvrait les yeux, mais ne semblait pas encore très conscient. M. Voisin lui tâta le pouls, examina son épaule et son bras, et Gérard se réveilla tout à fait, sous la douleur.

— Rien n'est cassé, heureusement ! Mais l'os doit être fêlé, et la chair est bien meurtrie, dit le chirurgien. Il y avait de quoi fracasser un corps moins robuste. Ce garçon a de la chance d'être solidement bâti. Il a beaucoup souffert ? Il a eu de la fièvre ? Une fièvre intense, dites-vous ? Du délire ? Et il est prostré, maintenant, inerte, comme s'il était tombé sur la tête ?

Il pansa l'épaule de Gérard, fit une saignée, et recommanda de laisser reposer le jeune homme, avant de le transporter à l'Infirmierie royale.

— J'en viens. Elle est pleine de forcenés qui cherchent les gardes pour les tuer. La sœur Favier, sainte femme, et femme brave, a sauvé les blessés de cette nuit, en les couchant dans la salle des pauvres.

— M. de Sevestre peut rester ici. Je ne le quitterai pas, dit M^{me} Pruvot.

Elle sortit dans le couloir avec le chirurgien qui lui recommanda encore la prudence et le silence.

— Et le roi, monsieur, notre pauvre roi ?

— Hélas ! que sais-je ? dit M. Voisin. Il a paru au balcon... La reine aussi... Ils partent, les malheureux ! Reviendront-ils jamais à Versailles ?

Toute cette journée, Gérard reposa, si faible qu'il ne pouvait lier ses pensées. Les femmes de chambre de M^{me} de Montmorin emmenèrent Fanchon dans leur voiture, et M^{me} Pruvot demeura, seule, désœuvrée, pleurant au chevet de Gérard. Il perçut un mouvement anormal dans la rue du Grand-Commun, et il demanda ce que c'était.

— Les Parisiens s'en retournent chez eux, et cela fait du bruit.

Le soir, un domestique apporta du pain et du bouillon. Il dit à Charlette :

— M. le comte est parti, comme tous les autres ministres. Il m'a laissé ici, pour avoir soin de M. le chevalier.

— C'est donc pour de bon que le roi et la reine s'en sont allés avec tous ces bandits, avec tous ces assassins ? Et ils ne reviendront pas ?

— Hé, ma pauv' dame, dit le valet, les Parisiens les tiennent. Ils ne les lâcheront plus et les f... gueux de Versaillais s'en mordront les pouces !

XXV

Gérard, descendant le perron sur la Cour Royale, vit au bas des marches, une trainée de sang séché. Un débris de bandoulière gisait à deux pas ; plus loin, une pique brisée, une serpe rouillée, des chiffons, un soulier boueux. Partout, dans la déserte étendue des trois cours, le flot de la populace, en se retirant, avait laissé des débris immondes. Aux grilles, des miliciens remplaçaient les Suisses et les gardes du corps. Une douce lumière ambrée baignait le vaisseau gris de la Chapelle, mais la face du Château était dans l'ombre, face où rien ne bougeait, d'où ne venait aucun bruit, et qui regardait vers Paris avec les yeux crevés de ses fenêtres. Sur le grand cadavre de pierre, la journée du 7 octobre déclinait vers la paix du soir.

Le comte de Gouvernet causait dans la cour avec un officier de la garde nationale parisienne. En apercevant Gérard, il dit à son compagnon :

— Rejoignez-moi tout à l'heure dans la Galerie.

Et il alla vers Gérard. Celui-ci considérait le sang que pompaient les mouches noires et bleues.

— C'est ici, dit M. de Gouvenet, qu'ils ont assassiné le pauvre Des Huttes. Là-bas, sous le balcon du roi, ce fut Varicourt... et combien de blessés !

— Les gardes ont héroïquement défendu un roi qui ne leur permettait pas de se défendre, fit tristement Gérard. Et vous verrez qu'on les accusera d'avoir provoqué le peuple.

M. de Gouvenet, un peu embarrassé, parce qu'il avait insisté, pour le départ des gardes, dans la soirée du 5, avoua qu'on ne pouvait empêcher les légendes de se former et de courir. Et il convint que les précautions avaient été mal prises.

— Vous étiez si malade que vous n'avez pas connu ce qui se passait, presque sous votre appartement. Cela vaut mieux pour vous. La maladie vous a épargné un souvenir effroyable, mais vous paraissez bien faible encore et bien souffrant. Vous n'auriez pas dû sortir.

— Pouvais-je demeurer dans ma chambre, seul avec mes pensées ? Ce matin, un secrétaire de M. de Montmorin est venu me voir. J'ai su, par lui, l'assaut du Château et le départ du roi. Ces nouvelles m'ont accablé. J'ai pleuré sur nos malheureux souverains et sur nos pauvres camarades. Et puis, me sentant un peu plus fort, j'ai voulu descendre. Quelle impression m'a donnée

ce grand bâtiment vide ! Les ministres, leurs familles, leurs serviteurs, leur personnel, tout est parti...

— Il y avait bien deux mille voitures qui suivent le roi : les administrateurs, l'Assemblée, les services... et cette foule ! Ces femmes à cheval sur les canons, ce peuple portant des branches d'arbre, comme aux processions des Rameaux ! Lugubre fête ! La voiture du roi oscillait, tant elle était pressée par ce flot d'hommes. Le voyage a duré sept heures. Ils sont aux Tuileries, maintenant, et l'on a commencé ce matin à déménager Versailles.

— N'y reviendront-ils plus ?

— Je ne le crois pas. En partant le roi m'a dit : « Vous restez le maître ici. Tâchez de sauver mon pauvre Versailles. » Je redoutais le pillage. Aussi m'a-t-on laissé, en renfort, un bataillon de la garde parisienne, avec son commandant. M. de Montmorin était fort en peine de vous. Il souhaitait que vous allassiez à l'Infirmierie.

— Ce n'est pas nécessaire. Je partirai demain pour Paris.

Ils entrèrent dans le Château, par le vestibule de la Cour de Marbre.

— C'est ici que Varicourt a été haché de coups, dit M. de Gouvernet. Les assassins l'ont traîné dehors. Ses camarades défendaient le palier. Les plus jeunes auraient bien voulu tirer sur la canaille, mais leurs brigadiers ont empêché toute action par les armes ; et le seul émeutier qui ait

été tué s'est fracassé le crâne en glissant sur les marches.

— On dira que les gardes l'ont frappé.

— On le dit déjà, et que des femmes ont été sabrées. Comptez sur M. Gorsas et sur le Palais-Royal pour en faire un roman, à seule fin d'exciter le populaire.

Au-dessus de l'escalier, un personnage en manteau cramoisi, dans un paysage de théâtre, souriait à ceux qui montaient les marches sanglantes. Gérard et M. de Gouvernet parcoururent les salles où les gardes s'étaient barricadés, et qu'ils avaient abandonnées l'une après l'autre, quand les panneaux des portes craquaient sous les massues des assiégeants. Un désordre de ville saccagée mêlait les meubles renversés, les rideaux arrachés, les éclats de vitres. Dans la chambre de la reine, les oreillers et les draps s'amoncelaient sur le tapis, derrière le balustre de l'alcôve. Dans l'Œil-de-Bœuf, gisaient les tabourets et les banquettes que les défenseurs avaient entassés contre les portes de ce dernier retranchement, refuge suprême, où le roi et la reine de France, serrant contre eux leurs enfants terrifiés, attendaient la mort.

M. de Gouvernet loua la générosité des gardes-françaises qui avaient racheté bien des fautes en sauvant les gardes du corps dans cet extrême péril.

— Ils se sont mieux conduits que vos miliciens versaillais, dit Gérard. Ceux-là pratiquent l'assassinat par derrière, et le sieur Le Cointre, le marchand de toile devenu commandant...

M. de Gouvernet, à ce nom de Le Cointre, éclata :

— Un vaniteux gonflé d'envie, un brutal, digne ami de Gorsas et de Marat. J'espère renoncer bientôt à commander sa troupe. C'est le devoir seul qui me retient ici. Par bonheur, l'officier parisien qu'on m'a donné comme adjoint est un homme déterminé et dévoué. Le voici dans la Galerie. Permettez que je lui dise un mot, et je vous retrouve.

Il laissa Gérard dans l'Œil-de-Bœuf bouleversé. La même fenêtre où le jeune homme s'était appuyé l'avant-veille, avait ses volets entr'ouverts. Gérard se rappela Vauvigné et son ami, causant près de lui, le Suisse écarlate avec sa hallebarde, les petites ouvrières effarouchées, tenant à la main leurs sabots. De la fenêtre, il voyait le balcon de la chambre royale. C'était là que Louis XVI avait dû paraître, livide et bouffi, n'ayant plus que la majesté du malheur. Et la reine aussi y était venue, seule, les bras croisés sur sa robe de toile jaune, ses cheveux blonds envolés autour de son fier visage, vraiment impériale et royale, devant les fusils braqués.

« C'était hier ! Et tout est fini : le roi, la royauté, la gloire de Versailles. La monarchie française n'est plus qu'une fiction. Un autre âge commence », se disait Gérard, en écoutant le bruit des volets et des contrevents qu'on repliait... « Cinq mois après l'ouverture des États Généraux, cinq mois, jour pour jour ! Où sont nos espé-

rances de ce mois de mai, cette joie fraternelle, cette concorde ? Et que sera l'avenir ? »

Il songeait à cet avenir où l'aventure de sa vie particulière compterait pour si peu dans la formidable aventure de la France. Toute révolution est un règlement de comptes. Les fautes des rois, l'orgueil des privilégiés, l'ivresse intellectuelle des chimériques, l'âpre avidité des ambitieux, tout se paie. Un prince innocent payait le prix de sa faiblesse, et de n'avoir pas su régner en roi. Et le peuple qu'avaient déchaîné les beaux esprits philosophiques et les généreux utopistes, le peuple, colosse enfantin, saoulé du gros vin démagogique, se retournerait un jour contre ses nouveaux maîtres. D'immenses événements se levaient, comme les vagues du déluge. Portés à leur cime, les hommes devraient grandir pour dépasser le flot. Il ne serait plus permis à personne d'accepter un médiocre destin.

« Que suis-je, se disait Gérard, qu'est mon épreuve, auprès de la tragique infortune dont témoigne ce palais abandonné ? Qu'ai-je à faire, sinon de servir mon roi malheureux ? Les Sevestre accourent quand les courtisans repus s'en vont. *Fortis et Fidelis*. Qu'elle soit ma loi, notre vieille devise ! »

Ainsi, au delà de ses intérêts et de ses affections, il trouvait sa raison de vivre, comme si le choc qui l'avait meurtri libérait une part de lui-même : la plus haute. Les racines de son bonheur arraché saigneraient longtemps. Son douloureux

amour, l'image de Delphine perdue, lui appartiendraient toujours, au plus secret de son âme, et jusqu'à son dernier souffle, mais il avait cessé de leur appartenir.

Dans la Galerie, M. de Gouvernet et l'officier parisien examinaient une glace brisée, et les déchirures d'un fauteuil. Gérard attendit la fin de leur colloque. Il revoyait l'aspect inoubliable de cette Galerie, pendant la soirée du 5 octobre : les hommes en habit de Cour ; les femmes assises sur les tables de marqueterie, recrues de fatigue et de frayeur. Il revoyait le fantôme du jardin nocturne, dans le cintre des fenêtres noires. Maintenant, la Galerie était déserte et souillée, mais le plafond aux ardentes couleurs montrait encore le grand roi triomphant parmi les dieux ; les statues étaient dans leurs niches ; les vases sur les piédestaux ; les dix-sept panneaux de miroirs reflétaient les dix-sept fenêtres, qui encadraient le noble paysage de charmilles et de bassins, et la paix triste et dorée d'un beau soir d'automne. Le soleil descendait sur le grand canal, et ses derniers rayons enflammaient la terrasse. Des gloires de nuages, comme le xvii^e siècle en dressait sur les autels, resplendissaient au miroir des eaux. Les nymphes des rivières s'appuyaient à leurs urnes ; les chasseresses tendaient leurs arcs ; les Termes, prisonniers de leurs gaines, interrogeaient les Saisons. Latone dans son île, Encelade foudroyé, Neptune entouré des Néréides, et l'Apollon solaire, qui

purge la terre des monstres et fait reculer la nuit, s'étonnaient de la solitude.

— Il faut partir, dit M. de Gouvernet. Vous avez besoin de repos. Ne restez pas ici. Il y a de quoi pleurer de tristesse.

Les portes qui ne s'étaient pas fermées depuis Louis XIV, faisaient crier leurs gonds. Les reflets mouraient dans les glaces. Gérard croyait entendre l'écho prophétique des voix qui annonçaient :

« Le Roi est retiré, messieurs. Retirez-vous ! »

Avec Gouvernet, il redescendit l'Escalier de Marbre, où le sang de Varicourt assassiné mettait une coulée sombre. Le personnage en manteau cramoisi, dans son paysage théâtral, regardait s'en aller les deux officiers nobles, et derrière eux, l'officier de la milice.

— Ce commandant de bataillon dont vous êtes si content, qu'est-ce que c'est ? demanda Gérard à Gouvernet. Un ancien soldat, ou un bourgeois de Paris ?

Le comte répondit négligemment :

— Ni bourgeois, ni soldat. Un simple brasseur du Faubourg Saint-Antoine, patriote, mais bien dévoué au roi. Il s'appelle Santerre.

FIN

« La Clairière »
1934-1935.

IMPRIMERIE DE LAGNY
EMMANUEL GREVIN ET FILS — 3-1936.

LA PORTE ROUGE.



LA PORTE ROUGE.





MICHIGAN



349 4082



UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 03349 4082

